

PHYLLIS

adapté de l'anglais

par

Alice Pujol



M. Gallier

PRIX :

1^{fr}-50



Éditions du
"Petit Écho
de la Mode"

7, Rue Lemaignan
PARIS (XIV)

Phyllis

Margaret Wolfe Hungerford



Éditions du Petit Écho de la Mode, Paris, 1922

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

ALICE PUJO

PHYLLIS

Adapté de l'anglais
d'après le roman de

M^{RS} HUNGERFORD



Éditions du « Petit Écho de la Mode »

P. Orsoni, directeur

7, Rue Lemaignan, Paris (XIV^e)

TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

PREMIÈRE PARTIE

[Chapitre I](#)

[Chapitre II](#)

[Chapitre III](#)
[Chapitre IV](#)
[Chapitre V](#)
[Chapitre VI](#)
[Chapitre VII](#)
[Chapitre VIII](#)
[Chapitre IX](#)

DEUXIÈME PARTIE

[Chapitre I](#)
[Chapitre II](#)
[Chapitre III](#)
[Chapitre IV](#)
[Chapitre V](#)
[Chapitre VI](#)
[Chapitre VII](#)

TROISIÈME PARTIE

[Chapitre VIII](#)
[Chapitre IX](#)
[Chapitre X](#)
[Chapitre XI](#)
[Chapitre XII](#)

PHYLLIS

PREMIÈRE PARTIE

I

En face de ce papier, la plume à la main, me voici bien contrainte de commencer mon histoire.

Ce matin, ma chère maman se força à prendre un air sévère, elle entra dans ma chambre et je cachai vivement ma dernière poupée au fond de son tiroir ; puis, maman, prenant un siège, me dit avec solennité :

— Phyllis, tu viens d'avoir dix-sept ans, te voici une jeune fille. Jusqu'à ce jour, j'ai le regret de constater que tu ne nous as donné aucune satisfaction. Alors que ton frère aîné réussit dans ses études, compensant ainsi les lourds sacrifices que nous nous imposons pour son éducation, que ta sœur Dora fait l'admiration de toute la famille autant par son naturel aimable que par sa beauté, toi, ma plus jeune fille, tu es une source continuelle de trouble dans la maison...

— Oh ! maman...

— Regarde-toi dans la glace. Où as-tu pu aller pour être faite ainsi, à huit heures du matin ? Tes cheveux décoiffés, ta robe en désordre, un accroc à ta jupe... Vraiment, Phyllis...

— Maman, c'est que, ce matin, j'ai joué dans la cour avec Billy, nous avons lutté, et Black m'a tirée par ma jupe.

— Voilà bien ce que je disais ! Phyllis, ces façons ne sont pas acceptables pour une fille de ton âge. Nous en avons discuté avec ton père, et voici ce qu'il t'ordonne : Chaque jour, pendant une heure, tu écriras un cahier concernant tes faits et gestes de la journée. Ce sera un excellent exercice pour ton esprit ; tu y gagneras, je l'espère, en écriture, en orthographe et en style, et quand cela ne te servirait qu'à te tenir une heure tranquille, sans courir Comme une folle, grimper aux arbres ou taquiner ton frère...

— Nous ne nous disputons pas, mère, nous nous aimons trop pour cela ! m'écriai-je dans un élan sincère.

— Oui, je sais que vous vous entendez tous deux comme larrons en foire pour jouer des tours pendables. Mais ces jeux de garçons seront finis pour toi, ma fille. Voici un cahier neuf, en te relisant chaque jour, tu réfléchiras sur ta conduite et j'espère qu'avec de la bonne volonté, tu arriveras à réformer ta nature rebelle à toute direction.

Me laissant sur ces mots, maman traversa la chambre avec une grande dignité. Cependant, arrivée à la porte, elle se retourna et me dit de son ton naturel :

— Ah ! j'oubliais de te dire : nous attendons aujourd'hui la visite de M. Carrington, notre propriétaire. Il est revenu de ses voyages et il s'est fait annoncer. Mon Dieu, je puis bien te dire ce secret, j'espère que tu sauras le garder...

— Oui, maman, fis-je, les yeux brillants de curiosité, même pour Billy.

— Cette première visite est fort importante, ma petite fille, reprit maman en baissant la voix, car elle décidera peut-être du sort de ta sœur. M. Carrington est encore un jeune homme, je veux dire qu'il n'est pas marié, et Dora est une fille délicieuse. Où pourrait-il en trouver une plus charmante et meilleure ?

— Oh ! certainement, dis-je, un peu froidement. L'orgueil de ma chère mère pour sa fille aînée est une chose bien excusable, étant donné qu'en comparaison avec sa fille cadette. Dora est une perfection.

— Si je te mets dans la confidence de notre espoir, fillette, dit encore maman, c'est parce que je désire qu'aujourd'hui tu te montres sous ton meilleur aspect. Enfin, tu tâcheras d'être convenable.

— Oui, maman. J’essaierai.

Sur cette vague promesse, maman sortit et me laissa seule avec mes réflexions.

Il est six heures du soir et me voici pour la première fois face à face avec mon cahier neuf et... comment dire aussi ?... avec moi-même. Il faut donc me rappeler et réfléchir. C’est une drôle de sensation que je n’ai jamais éprouvée. Je ne sais littéralement par où commencer.

Eh bien ! débrouillons-nous un peu.

Pour illustrer mon « Journal » je vais d’abord faire mon portrait. Quand je serai une vieille femme branlante et édentée, j’aurai peut-être un certain plaisir à relire ceci.

Voici Phyllis : dix-sept ans, ni brune, ni blonde, ni grande, ni petite. En vérité, rien ne la distingue du commun des mortels.

Et cela peut me paraître d’autant plus pénible que, pour une raison ou pour une autre, mes frères et ma sœur ont tous quelque droit à la beauté.

Ainsi Roland, notre aîné, est de belle taille, il a l’air distingué et plaît infiniment.

Dora, la cadette, est délicieusement jolie, c’est une mignonne statuette de Saxe, rose, blonde et languissante.

Mon cher Billy, le dernier-né de la famille, est un charmant garçon de quinze ans, aux grands yeux bruns, limpides et souriants, qui trompent bien les gens sur son caractère.

Quant à mon humble personne, hélas ! plutôt garçon que fille, elle est entièrement dépourvue de charme féminin, de ces jolies façons câlines qui font de ma sœur une créature irrésistible.

À l’exemple de mon cher Billy, j’adore les jeux de garçon et je n’ai peur de rien. Je puis bien m’avouer à moi-même que, telle que me voilà faite, je n’ai pas grande chance de plaire. Mais je m’en console très aisément.

Pour citer une phrase de mon père, je suis « une triste bévée » ; il faut bien que j’en prenne mon parti.

Maman, la meilleure et la plus douce des mères, me gronde et m’encourage alternativement, cherchant sans cesse à pallier où excuser mes

sottises aux yeux de notre terrible père.

Mais je me perds dans des considérations morales et j'interromps le tableau que j'essaie de tracer de ma petite personne.

Petite, oui, plutôt ; cheveux bruns toujours embroussaillés, rebelles à la brosse et au meilleur cosmétique de Roland, yeux bleus ou gris suivant le temps et mon humeur. Extrémités fines... mais, comme depuis dix-sept ans je professe une sainte horreur pour les gants, la peau de mes mains, à force de hâle, est devenue brun foncé.

Ma taille, si l'on veut en croire mon frère aîné, a une étonnante analogie avec une canne à pêche, mais mon nez, lui, est présentable, et j'en suis passablement fière.

Avec ce visage, avec ces manières désordonnées, je forme évidemment contraste avec notre exquise Dora, qui ne s'anime jamais, ne se met jamais en colère ; elle est si fragile ! Elle craint tant, aussi, de déranger l'harmonie de ses fraîches toilettes, bien simples, mais toujours seyantes.

Pourtant, dois-je le dire ? il lui arrive quelquefois de... boudier... oh ! rarement ! Car elle possède un vrai talent pour esquiver les sujets désagréables qui seraient de nature à troubler la quiétude de son esprit.

Nous avons tous une sainte terreur de notre père. De maman, pas autant, et, par conséquent, c'est elle que nous préférons.

Papa est extrêmement calme et bien élevé, deux qualités que nous n'apprécions guère, car, lorsque sa disgrâce tombe sur Billy et moi, ce qui nous arrive fréquemment, ce sang-froid et cette bonne éducation deviennent si terribles qu'il n'a qu'à froncer les sourcils pour nous faire trembler.

Moi, surtout, je suis sa bête noire.

Mes manières agacent ses nerfs sensibles, aussi je m'entends sans cesse comparer défavorablement à la douce et belle Dora.

Il déteste les expansions et j'ai le malheur de posséder une nature affectueuse... surtout à l'endroit de maman et de Billy.

Nous sommes faits de longue date à la plus stricte économie. Une toilette neuve est chose rare chez nous et toutes les distractions qui se doivent payer, l'argent à la main, sont considérées comme un luxe inouï.

Cependant, comme il faut « soutenir son rang » suivant l'expression paternelle, il n'est pas rare de voir ma chère maman escortée de Dora, en toilette claire, monter dans l'équipage antédiluvien qui est notre seul moyen de locomotion. Elles vont faire des visites dans les châteaux environnants. Cet équipage nous vient d'héritage et a dû coûter dans les temps anciens une somme fabuleuse ; mais, aujourd'hui, la calèche antique et démodée, attelée au gros cheval de la ferme, fait si piteuse figure, que ma sœur ne cesse de soupirer quand elle s'y installe avec des mines dégoûtées.

Je ne suis jamais emmenée dans les tournées de visites. Je ferais sans doute trop peu d'honneur à la famille et, pour être franche, je n'en suis pas fâchée.

Et puis, il faut bien que l'une de nous reste à la maison pour veiller aux soins du ménage.

Dois-je l'écrire ? Oui, dans ce petit cahier je veux être sincère avec moi-même et mère m'a promis de ne pas chercher à me lire... Je ne puis me dissimuler que l'on me traite ici en petite Cendrillon.

Et cela le plus naturellement du monde !

Que de fois, au moment de monter en voiture, maman m'a-t-elle recommandé :

Phyllis, tu feras le thé de ton père à cinq heures et tu le lui porteras.

Phyllis, tu surveilleras « la lessive » ou « tu étendras le linge ».

Résultat : un coup de soleil ! Mais, moi, cela n'a aucune importance !

Et encore :

Phyllis, tu raccommoderas le linge de tes frères et tu mettras des boutons aux chemises.

Phyllis, tu porteras les poires au fruitier avec l'aide de Billy et tu n'en mangeras pas.

Avec l'aide de Billy ?... Oh ! oh !

Ensuite tu mettras le couvert ou tu aideras Kate à faire le pudding... ou tu arroseras les plates-bandes, etc., etc., etc...

— Oui maman... oui maman... oui maman !

Mais à peine la calèche a-t-elle tourné le coin de l'avenue que je pousse mon cri de guerre qui a pour effet de faire jeter cahiers et livres en l'air à Billy et de le faire accourir à la rescousse.

Nous tenant par la main, nous nous élançons dans le petit bois qui fait partie de notre domaine, ou même dans celui de M. Carrington sans aucune permission, et nous lançons des cris de défi aux Indiens Hurons ou aux Mohicans que notre ardente imagination nous fait voir dans les recoins les plus mystérieux des futaies où nous délogeons les lapins dans leurs terriers.

Heureux jours !... mais tristes retours !

Papa attend son thé jusqu'à six heures passé, le linge se morfond dans la lessiveuse, les poires... Mon Dieu, il en reste si peu « avec l'aide de Billy » que ce n'est pas la peine d'en parler ! Le couvert est mis à la diable et Kate a raté le pudding.

Et tout le monde est d'accord pour déclarer que je suis le fléau de la maison.

Quand on a suffisamment parlé de mes horribles méfaits, maman raconte les visites de la journée. Alors, la physionomie de notre père, si terrible que nous n'osons le regarder, Billy et moi, s'épanouit au récit des succès de sa fille aînée.

Dora a été trouvée ravissante chez les Desmond et « idéale » chez M^{rs} Cuppardge ; elle a chanté, elle a promené sur le piano ses jolies petites mains, deux bijoux précieux qui, du reste, ne servent guère qu'à cela.

Dora est la merveille de la création. Dora est un ange. Aussi, est-il bien naturel que notre chère mère, soucieuse de lui faire un mariage digne de tant de perfections, ait jeté son dévolu sur M. Carrington, notre nouveau propriétaire. Il y a déjà cinq années que l'ancien mourut, le laissant son héritier.

Après un long séjour à l'étranger, notre voisin revient à son pays natal avec l'intention de s'y fixer.

M. Carrington n'a guère plus d'une trentaine d'années ; grand, blond, distingué, instruit, c'est un parti superbe, et toutes les demoiselles à marier du comté ont les yeux fixés sur lui.

Mais mère a décrété qu'il serait à miss Dora Vernon et à nulle autre. C'est une affaire décidée.

Et cela me fait penser à la visite d'aujourd'hui. Quelle visite ! et quels apprêts !

M. Carrington, arrivant plus tôt qu'il n'était attendu, entra par la porte-fenêtre du salon en homme parfaitement au courant des aîtres de la maison.

Maman n'ayant pas terminé sa toilette, nous y étions seules, Dora et moi, et, circonstance de bon augure, à peine entré, notre hôte attira une chaise et s'assit tout près de Dora.

Dora s'était composé une attitude digne de tenter le pinceau d'un maître. Ses jolies bouclés d'or retombant sur son cou, ses yeux modestement baissés, elle faisait du crochet ! — Je crois bien avoir vu cette dentelle traîner dans un tiroir depuis le dernier voyage de notre vieille tante Pricilla.

Quoi de plus gracieux et qui convienne mieux à ses doigts blancs que le vif petit crochet qui glisse entre les mailles !

Chose bizarre ! Bien que M. Carrington fût auprès de ma sœur, il m'était impossible de lever les yeux sans rencontrer les siens, fixés sur moi. J'eus ainsi le loisir de les examiner : ils sont grands, bleus et profondément bons. Ce sont de ces yeux qui montrent le fond du cœur.

Son visage, d'ailleurs, est fort plaisant avec ses traits réguliers et sa petite moustache blonde qu'il porte rasée au bord de ses lèvres fines. Pourtant le bas de sa figure ne manque pas de fermeté.

— Savez-vous, dit-il à ma sœur pendant que je me livre à l'inventaire de sa personne, que j'éprouve une véritable affection pour cette maison. J'y suis né et l'ai habitée jusqu'à la mort de mon père.

— Oui, je sais cela, dit Dora avec un doux regard, et je me demande si vous ne voyez pas sans tristesse des étrangers vivre sous votre toit ?

— Quand il s'agit de vous, miss Vernon, quel regret pourrais-je conserver ? dit notre hôte fort galamment.

Décidément, cela commence bien.

— Ah ! continue M. Carrington, d'un air sentimental, combien j'ai eu tort de rester si longtemps éloigné de mon pays natal et comme il est doux d'entendre à son retour d'aussi charmantes paroles. J'ai mené une vie si

errante, si peu civilisée, que je ne puis plus croire à la sympathie de mes semblables.

Il dit tout cela à mi-voix et en regardant ma sœur d'un air pénétré.

Dora ne laisse pas échapper une si belle occasion de rougir du plus bel incarnat, puis, toute confuse, elle laisse retomber ses regards sur son crochet.

— Quel joli ouvrage vous faites là, dit M. Carrington, examinant le bout de dentelle — l'œuvre de tante Pricilla ! — avec un grand intérêt. J'aime à voir travailler les femmes quand leurs mains sont douces et blanches... Mon Dieu, comme ce doit être difficile !

— Oh non ! C'est très simple. N'importe qui est capable d'apprendre en s'y appliquant un peu.

— Laissez-moi regarder de plus près... Quelle mémoire il faut avoir pour retenir tous ces méandres compliqués !

Leurs yeux se rencontrent et leurs têtes rapprochées se penchent sur la dentelle, ils sourient... et enfin Dora baisse ses paupières satinées d'un petit air confus.

Pour moi, témoin muet de ce manège, je tourne la tête d'un air vexé. Suis-je donc un petit chien ou une enfant de quatre ans pour être ainsi comptée pour rien ?

— Où donc, reprend Dora, revenant à la charge, avez-vous été en quittant cette maison ?

— À Strangemore, chez mon oncle. À ce moment ma sœur Ada se maria avec lord Hancock et j'entrai dans les Guards. Vous voyez, ajouta-t-il en plaisantant, combien j'ai le désir de devenir l'un de vos amis, pour que je vous parle ainsi de moi...

— Je suis heureuse que vous le désiriez, dit Dora en relevant ses beaux yeux clairs, mais je crains que vous ne nous trouviez des gens bien ennuyeux. Vous qui avez tant vu le monde, vous vous contenteriez difficilement de la société de campagnards tels que nous...

Là-dessus, un sourire à faire tourner la tête à un saint.

— Si j'en juge d'après ce que j'en connais déjà, répond M. Carrington, je crois que je serais non seulement satisfait, mais tout à fait heureux dans

mon nouveau foyer.

Me sentant lasse d'être laissée en dehors de la conversation, je demandai brusquement :

— Pourquoi avez-vous quitté votre régiment ?

Dora soupira et reprit son crochet. M. Carrington se tourna vers moi :

— Parce que, dit-il, j'étais fatigué de ce genre de vie. La monotonie m'est insupportable. Aussi, lorsque mon oncle en mourant me fit son héritier, je quittai l'Angleterre et me mis à voyager.

— J'aurais voulu être un homme pour être militaire, repris-je vivement. Comment ne pas aimer la vie de soldat ?... D'ailleurs, tout vaut mieux que de rester un oisif.

J'étais occupée à démêler un grand écheveau de laine rouge avec lequel mon fox-terrier avait joué dans la matinée. Dora me lança un regard d'horreur, puis tourna des yeux suppliants vers notre hôte. M. Carrington eut un rire bref.

— Permettez-moi de déclarer que je ne suis pas un oisif. Il y a des choses utiles à faire en ce monde outre le métier militaire. Je vous en prie, miss... Phyllis, je crois ?... N'ajoutez pas à mes nombreux défauts celui de paresse dont je suis innocent.

— Mon Dieu, que vous devez me trouver impolie ! dis-je pour m'excuser. J'avais promis d'être convenable et je venais de commettre une gaffe formidable... J'en rougis jusqu'aux oreilles et ne fus pas peu dépitée de voir que notre voisin prenait un plaisir visible à constater mon embarras.

— C'est que, continua-t-il sur un ton d'odieuse plaisanterie, si vous aviez mauvaise opinion de moi, miss Phyllis, j'en serais au désespoir !

Une petite pause suivit durant laquelle je me rendis compte que ses yeux étaient fixés sur mon visage devenu écarlate... Tout au fond, je commençai à le haïr.

— Avez-vous revu les jardins ? s'enquit Dora avec à-propos. Une petite promenade vous ferait plaisir. Les allées et les massifs vous rappelleront le temps d'autrefois.

— Je serai enchanté de les revoir avec vous, miss Vernon, répondit M. Carrington en se levant.

Il se tourna vers moi comme pour m'inviter à les suivre. Mais j'étais loin d'avoir retrouvé mon égalité d'humeur. Je fis semblant de m'absorber dans le débrouillage de mon peloton de laine et lui tournai le dos sans façon !

II

Nous sommes au plus doux des mois de l'année, en septembre ; un septembre mûrissant et glorieux, qui ne nous a jamais paru plus beau.

Billy et moi, bravant toutes les défenses, en profitons pour multiplier nos randonnées à travers bois... Non seulement dans le nôtre dont nous apercevons bien vite la limite, mais dans les bois de Strangemore dont les propriétés : champs, prairies et forêt, s'étendent sur plusieurs kilomètres à la ronde.

Cet après-midi nous avons résolu d'aller à la cueillette des noisettes qui doivent être mûres à souhait.

En sortant de table Billy m'avait prévenue.

— Maman et Dora vont en ville, père va chasser chez sir Collins, nous serons libres jusqu'au soir. Prends un panier et va m'attendre à la petite porte du potager.

C'est pourquoi, une heure plus tard, nous nous trouvions tous deux marchant sous les grands arbres du bois de Strangemore, heureux comme des pierrots grisés d'air et de lumière, et nous faisions retentir les bois des airs les plus variés, moi, de ma voix la plus éclatante, Billy de son fausset adolescent.

Parfois la chanson s'arrêtait faute de mémoire et finissait en éclats de rire.

— Voyons, dit Billy avec un soupir de délice, par quel arbre allons-nous commencer ?

Tous les arbres ployaient sous le poids des bouquets de noisettes si grosses, si belles, qu'il était difficile de faire un choix.

— Eh bien ! dis-je d'un ton décidé, nous allons prendre chacun un noisetier. Au premier arrivé !

Et je m'élançai dans l'arbre le plus proche. Je dis bien : dans l'arbre. Mon Dieu ! il n'y avait là personne pour m'en empêcher, et la meilleure manière de faire tomber des noisettes, n'est-ce point de grimper sur le noisetier ?

Celui que j'avais choisi se trouvait, par malheur, dépourvu de branches jusqu'à un mètre cinquante du sol environ. C'était le plus haut et le plus chargé. J'y tenais ! C'est pourquoi je m'acharnais à grimper... Mais la tâche était malaisée. Après le quatrième essai je m'écriai impatientement :

— Billy, que fais-tu à me regarder et à rire comme un sot ! Pousse-moi ! Aide-moi !

Il m'administra un vigoureux élan qui m'envoya d'un seul coup jusqu'à la branche convoitée.

Bientôt, je me trouvais confortablement installée au milieu de « mon arbre » et faisant craquer les noisettes sous mes dents.

Billy en faisait autant à peu de distance, nous nous amusions à nous jeter les coquilles à la figure en riant de bon cœur quand, tout à coup, le rire mourut sur mes lèvres.

Je fis chut ! à mon frère, et lui désignai du doigt un chasseur qui s'avavançait tranquillement dans le sentier... Je le voyais de face. Pourquoi, au nom du ciel, M. Carrington avait-il eu la détestable idée devenir chasser ses lièvres, ce jour-là, au lieu d'aller se promener à cheval jusqu'à la ville où il aurait fait la rencontre de notre délicieuse sœur ? Mais non, il est là, et il va passer devant nous avec une certitude fatale !

— Billy, fis-je d'une voix basse et tremblante, est-ce qu'on voit mes jambes ?

— Pas plus de cinquante centimètres au-dessus de la jarretière, répondit le malin garçon.

D'un effort désespéré j'abaissai ma jupe de toutes mes forces. La branche craqua... la fatalité !

M. Carrington était à dix pas... je le vis sourire... M'avait-il déjà découverte ? Il continua d'avancer de son pas tranquille et ce fut seulement quand il se trouva tout à fait devant mon arbre qu'il leva la tête, puis, soulevant sa casquette d'un geste respectueux :

— Bonjour, mademoiselle Phyllis, la cueillette est-elle bonne ?

— Monsieur... monsieur, balbutiai-je, je suis désolée que nous soyons tombés sur vos noisettes, nous avons dépassé notre bois sans nous en apercevoir et...

— Mes noisettes sont faites pour être mangées, miss Phyllis, et je suis enchanté que vous les trouviez bonnes. Mais si vous voulez bien me suivre, je vous indiquerai un endroit où elles sont d'une qualité supérieure. Il y a aussi une haie avec des mûres...

— Des mûres ! oh ! Je viens. Billy, criai-je du plus haut de ma voix, viens m'aider à descendre. Billy ! Aucune réponse... Hélas ! le malin singe me laissait dans mon embarras ! Comment sauter de si haut, et sous les yeux railleurs qui ne me perdaient pas de vue ?

Je m'écriai tout à coup d'un ton impératif :

— Monsieur Carrington, tournez-moi le dos et surtout ne regardez pas !... Attendez... un instant... Je vous envoie mes... vos noisettes.

Puis, faisant suivre l'action à la parole, je vidai le contenu de mon tablier sur la figure souriante levée vers moi, c'est-à-dire que M. Carrington reçut une volée de petites boules brunes en plein visage. Il se baissa en riant de tout son cœur...

— Pardon, lui dis-je, pardon ! Mais aussi, quelle idée avez-vous eue de vous mettre sous l'arbre !... Maintenant, tournez-vous et ne bougez plus !

— Mon Dieu, hasarda-t-il, si vous n'étiez pas si farouche, je pourrais peut-être vous aider ?

— Non, non, je vous remercie !... Mais je pense ; Où diable Billy a-t-il pu passer ? Oh ! il me revaudra cela. C'est un tour de sa façon.

— J'y suis, dit M. Carrington du ton dont les enfants font cou-cou, quand ils jouent à cache-cache.

Il s'était éloigné de plusieurs pas et il paraissait prendre un grand intérêt au paysage qu'il avait sous les yeux.

Je me tournai avec précaution. Certainement, ma robe de mousseline mettait de la malice à s'accrocher à toutes les branches, des paquets de noisettes tombaient de l'arbre secoué violemment.

— Quel bonheur que je ne sois plus dessous ! me dit M. Carrington sans se retourner. Quelle avalanche !

Trouvant cette réflexion déplacée en un moment aussi critique, je pinçai la bouche sans répondre, mon bras passé autour du tronc rugueux, j'allais me laisser glisser quand...

Je ne pus embrasser le tronc assez vite avec mes deux genoux et je tombai lourdement à terre en poussant un cri.

M. Carrington se précipita à genoux auprès de moi, il souleva ma tête et passa son bras autour de ma taille pour me relever.

Je ne m'étais presque pas fait de mal et je crois bien que c'est pour me rendre un peu intéressante que je poussai deux ou trois faibles gémissements. D'autant plus que Billy s'était décidé à reparaître subitement, et me regardait d'un air consterné. Je n'étais pas fâchée, en l'inquiétant, de le punir de son « lâchage ».

M. Carrington s'écria tout à coup comme s'il s'agissait d'un grand malheur.

— Mais vous êtes blessée ! Votre bras saigne !

En effet, une tache de sang étoilait la mousseline de ma manche, un peu au-dessus du coude.

— Voilà ce que c'est, dis-je à Billy, si tu m'avais aidée !

Relevant ma manche avec d'infinies précautions, M. Carrington découvrit mon bras où il y avait une longue égratignure rouge.

— Oh ! c'est affreux ! s'écria-t-il. Le pauvre petit bras...

« J'ai été à la guerre, je suis un peu infirmier, laissez-moi vous faire un bandage.

Se servant de son mouchoir, il arrêta le sang de ma blessure, puis la banda avec la plus extrême délicatesse.

Que n'eût pas donné Dora pour se trouver à ma place !

— Pourquoi n'as-tu pas voulu que M. Carrington te descende dans ses bras, dit Billy, est-ce que cela n'eût pas mieux valu ?

— Certainement, appuya M. Carrington en interrompant sa besogne de chirurgien pour me sourire, mais il y a des petites filles qui ne sont pas

raisonnables.

— J'ai eu dix-sept ans au mois de mai, fis-je avec orgueil.

— Oh ! miss Phyllis, excusez-moi ! si vieille déjà ! vraiment je ne l'aurais pas cru.

— Oui, vous dites cela parce que vous m'avez trouvée perchée sur un arbre, mais je vous assure bien, ajoutai-je avec la dernière énergie, que, quand je suis sortie de la maison, je ne pensais pas plus à faire cela qu'à... m'envoler. N'est-ce pas, Billy ?

— Bien sûr, fit Billy. Qu'est-ce qui a bien pu te donner cette drôle d'idée ? Voilà au moins deux ans que ça ne t'était pas arrivé !

C'était un impudent mensonge, mais j'aurais embrassé le cher garçon pour sa bonne intention.

— Seulement, monsieur, fis-je d'un ton beaucoup moins fier, si mes parents le savaient, ils me gronderaient, mon père surtout, ce serait affreux. Vous ne me trahirez pas ?

— J'endurerais plutôt mille tortures, me répondit-il très sérieusement. Vous n'entendrez jamais reparler de cette terrible aventure. Vous sentez-vous mieux, miss Phyllis ?

— C'est à peine si je le sens, maintenant. Mais comment vais-je faire pour vous rendre votre mouchoir ?

— Ne pourrais-je venir demain prendre de vos nouvelles ? Voilà une grande semaine que je ne suis allé à Summerleas. Cela vous ennuerait-il de me revoir si tôt ?

— Oh ! pas du tout ! répondis-je chaleureusement en pensant à Dora, vous nous faites toujours plaisir.

— Vraiment ! Vous êtes contente de me revoir quelquefois ?

Il me regardait fixement en posant cette question.

Surprise de ses manières, je répondis poliment :

— Mais oui, n'en doutez pas.

— Depuis combien de temps nous connaissons-nous maintenant ?

— Je le sais, fis-je vivement, il y a eu exactement trois mois hier. C'est le 25 juin que vous êtes venu pour la première fois à la maison. Je m'en

souviens bien.

— Vraiment ?

M. Carrington en avait l'air surpris et heureux.

— Qu'est-ce qui a pu graver dans votre mémoire cette date si peu intéressante ?

— Oh ! c'est bien simple. C'est ce jour-là que Billy m'a donné mes deux beaux pigeons blancs. L'un d'eux est mort depuis. Vous voyez bien que je ne pouvais oublier cette date.

— Il n'y a donc que trois mois à peine que j'ai fait votre connaissance ? À moi, il me semble qu'il y a un siècle.

— Ah ! vous voyez ! fis-je d'un ton triomphant. Je vous l'avais dit dès le premier jour que vous seriez vite fatigué de nous. Et ce n'était pas malin à deviner, car la vie est loin d'être amusante ici. Quand on a fait des commérages sur les voisins, qu'on a parlé chevaux, bétail, ou...

— ... Ou cueilli des noisettes au risque de se rompre le cou, acheva M. Carrington, avec son bon sourire.

— Oui, fis-je en riant, et, ce qui est plus grave, dans le bois du voisin !

— Veuillez, je vous prie, dit-il en me regardant avec un grand sérieux, vous considérer ici comme chez vous et y venir aussi souvent que vous le voudrez. Mais, je reviens à ce que vous disiez et je vous affirme que je ne suis encore fatigué ni de votre société, ni de mon cher pays.

— Cependant, vous venez de dire que le temps passe lentement pour vous ?

— Quand je suis à Strangemore, peut-être, mais auprès de vous, à Summerleas... jamais !

Je commence à croire, décidément, que Dora pourrait bien avoir des chances de réussite.

Nous étions arrivés en causant à la lisière de nos bois. Je tendis ma main.

— Il faut que nous retournions à la maison, car il se fait tard. Adieu, monsieur, et encore tous mes remerciements pour vos bons soins.

— Permettez-moi donc, me dit-il, de vous accompagner un peu sur votre domaine ?...

— Venez si vous le désirez, répondis-je, assez surprise qu'un homme tel que M. Carrington exprimât le désir de partager plus longtemps mon insignifiante société.

Et nous continuâmes à causer de ce ton plaisant et léger qui lui est naturel, jusqu'à ce que nous arrivâmes en vue de Summerleas. Enfin, il nous quitta avec des sourires et des gestes d'adieu.

III

Ce délicieux automne est encore si doux que les feuilles refusent de lui abandonner leur tribut habituel et qu'elles bruissent et tremblent sur leurs branches, dans leurs vêtements de velours fauve et de satin doré.

Prise de mélancolie, je suis allée aujourd'hui flâner au bord de la rivière, sous les arbres touffus.

Depuis mon aventure du bois, il s'est écoulé une semaine, et cinq jours seulement depuis la dernière visite de notre voisin. N'ayant pu trouver un instant de solitude pour lui parler en particulier, son mouchoir est resté en ma possession. Il m'a fait, toute la semaine, l'effet d'un cadavre dissimulé dans mon armoire.

Aussi, dans la crainte d'une découverte, je le portais sur moi en sortant et le cachais, le soir, sous mon oreiller.

Malgré le beau soleil, l'air devenait plus frais et j'allais me mettre à marcher rapidement lorsque, du champ voisin, j'entendis la voix de M. Carrington.

Il franchit la haie qui nous séparait et sauta sur notre territoire, un terrier irlandais à ses talons.

— Est-ce là votre retraite favorite ? me demanda-t-il après m'avoir saluée.

— Oui, j'y viens assez souvent. Oh ! je ne puis dire combien je suis heureuse de vous voir aujourd'hui !

— Vraiment ! Voilà la meilleure nouvelle que vous puissiez m'apprendre.

Je continuai vivement :

— Parce que je vais pouvoir enfin vous rendre votre mouchoir ; il me tarde tant de m'en débarrasser ! Le voilà, dis-je en tirant de ma poche l'objet en question. Il serait plus propre si j'avais pu le donner à laver, mais

comme je ne voulais mettre personne dans la confidence, j'ai bien été obligée de le faire moi-même.

Honteuse, je lui tendis le fameux mouchoir. Ah ! comme il paraissait malpropre et fripé à la lumière du jour.

Pour un homme élégant comme M. Carrington, c'était vraiment un mouchoir inavouable !

Pourtant, il le prit de mes mains presque avec respect. Il ne sourit pas, il n'y eut pas la moindre moquerie au fond de ses yeux et je lui en fus profondément obligée.

— Est-il possible que vous ayez pris autant de peine, dit-il avec un doux regard qui commence à me devenir familier. Mais, ma chère enfant, pourquoi me l'avoir rendu ? Vous auriez dû le jeter au feu. Ainsi, pour moi, vous avez lavé ceci de vos propres mains ?

— On peut bien s'en apercevoir en le regardant, fis-je en riant pour cacher mon embarras. Pourtant, il ne ferait pas si piteuse mine, si je ne l'avais pas porté dans ma poche le jour, et la nuit, caché sous mon oreiller, de peur que quelqu'un ne l'aperçoive.

Il jetait des cailloux dans la rivière qui coulait à nos pieds.

— Pourquoi êtes-vous sortie seule ? me demanda-t-il. Comment se fait-il que l'indispensable Billy ne soit pas avec vous ?

— Il a un professeur qui lui donne des leçons trois fois par semaine ; c'est pour cela que je suis seule ces jours-là.

« J'étais venue ici pour passer le temps. Je crois qu'il ne mord pas beaucoup au grec et au latin, car il ne regarde ses livres que cinq minutes avant sa leçon. C'est pour cette raison que le professeur le retient si longtemps.

— Et que vous vous en allez seule et inconsolable. Mademoiselle votre sœur ne se promène-t-elle jamais avec vous ?

Enfin ! Voici qu'il en vient à Dora !

— Dora ! Oh, jamais ! La promenade ne convient pas à sa nature. Elle est si mignonne, si fragile ! Nous nous ressemblons bien peu !

— Vous différez absolument.

— Oui, tout le monde le dit ; ma sœur est si jolie ! Ne le trouvez-vous pas ?

— Oui. Elle est même plus que jolie. Son teint, par exemple, est sans rival. Elle est absolument délicieuse... à sa façon.

Je repartis sur un ton enthousiaste :

— Cela me fait grand plaisir que vous admiriez Dora. Avec ses cheveux d'or et ses beaux yeux bleus, elle a l'air d'un pastel d'autrefois. Je n'ai jamais vu de personne plus jolie, et vous ?

— Si... Moi j'en connais une qui, à mon avis, a beaucoup plus de charmes.

Il regardait devant lui d'un air absent.

Je me sentis mal à mon aise. Le son de sa voix contenait une menace cachée pour le brillant avenir de ma sœur.

— Vous avez beaucoup voyagé, repris-je un peu dépitée et certainement, à Londres, à Paris, dans toutes les grandes villes, vous avez dû rencontrer de très belles femmes. Évidemment, hors de notre petit village, Dora serait perdue dans la foule.

— Ce n'est pourtant ni à Londres, ni à Paris, ni dans une grande ville que j'ai rencontré celle dont je vous parle.

« C'est une petite provinciale, une petite enfant qui ne connaît rien du monde, et n'est jamais sortie de son village.

« Cependant, je n'ai jamais rencontré rien de plus expressif, ni de plus séduisant.

Je respirai plus à l'aise. S'il ne s'agissait que d'une enfant le danger n'était pas sérieux. Comment pouvait-elle soutenir la comparaison avec Dora ?

— Oh ! dites-moi comment elle était, dis-je curieusement.

— Comment elle est encore, voulez-vous dire, car elle vit toujours dans le pays où elle est née.

« La décrire me semble impossible. À mon avis, la vraie beauté ne réside ni dans la taille, ni dans la chevelure, ni dans les traits.

« Elle existe, sans qu'on sache bien où, elle se révèle dans un regard, un sourire, une expression qui vous charment et vous enchaînent.

— Vous parlez d'elle comme d'une femme, dis-je en faisant la moue, je doute beaucoup que ce soit une enfant.

— C'est la plus grande enfant que j'aie jamais rencontrée. Mais à propos, me dit-il en me regardant tout à coup, comment dois-je vous appeler ? Miss Vernon est bien cérémonieux, et miss Phyllis ne me plaît guère.

Je me suis mise à rire :

— Moi non plus. Il me semble que j'entends Ketty. Pourquoi ne diriez-vous pas Phyllis, tout court ?

— Merci, Cela me plaît infiniment. Mais, dites-moi, Phyllis, n'avez-vous jamais fait faire votre photographie ?

Je répondis gaiement :

— Oh si ! Deux fois ! Une fois par un artiste ambulancier qui nous a tous pris en groupe pour cinquante centimes par tête, autant qu'il m'en souviennent ; et une autre fois, à Carston. J'en ai fait faire une douzaine, mais, après en avoir distribué à tous les membres de la famille et donné une à Ketty, je n'ai plus su que faire des autres. Peut-être, ajoutai-je timidement, cela vous ferait-il plaisir d'en avoir une ?

— Si cela me ferait plaisir ? s'écria M. Carrington avec un enthousiasme qui me parut surprenant. Consentiriez-vous vraiment à m'en donner une, Phyllis ?

— Oh !... Pourquoi pas ? répondis-je. Elles ne servent qu'à encombrer mon tiroir depuis six mois. Je vous en donnerai une de Carston, je crois que ce sont les meilleures. Quand on cache les yeux, la ressemblance est parfaite.

— Qu'est-il donc arrivé aux yeux ?

— L'œil droit regarde un peu de travers. Le photographe a assuré que c'était mon expression habituelle. Est-ce que vous trouvez que je louche, dites, monsieur Carrington ?

J'ouvris mes yeux tout grands et il les regarda de très près.

— Je ne trouve pas, dit-il en riant.

Et je ris aussi pour ne pas en perdre l'occasion. Elles sont si rares !

— Quelle heure est-il ? dis-je enfin, il doit être temps de rentrer, je pense que Billy doit m'attendre.

M'ayant dit l'heure, il ajouta :

— Avez-vous une montre, Phyllis ?

— Non.

— Seriez-vous contente d'en avoir une ? Cela doit vous gêner de ne pas savoir l'heure.

— Pas trop ! Mais je serais si heureuse d'avoir une montre ! Rien au monde ne pourrait me faire plus de plaisir. Je l'ai tant désirée !

— Phyllis... si j'osais me permettre de vous en offrir une ?

Je lui dis en soupirant avec un vif regret :

— Non, merci mille fois, mais je ne puis accepter un pareil cadeau... Là-bas — je tournai la tête du côté de Summerleas — on ne me le permettrait pas.

— Comment ! Qui vous le défendrait ?

— Papa, maman, tous ! et... et surtout Dora.

— Ah ! Pourquoi ?

— Elle n'en a qu'une vieille, vous comprenez ?... L'ancienne montre de jeune fille de tante Pricilla qui est sa marraine, elle pousserait les hauts cris si j'en avais une plus belle que la sienne et papa prendrait son parti, naturellement.

— Ah ! S'il en est ainsi !... Mais, que pourrais-je donc vous offrir qui vous fasse plaisir, Phyllis ? et qu'on vous permette de garder ?

— Rien du tout. Je n'ai qu'à attendre. Mère a promis de me donner sa montre le jour de mon mariage.

— Vous paraissez bien certaine de vous marier, fit M. Carrington en riant. Vous êtes-vous jamais demandé, petite Phyllis, comment serait le mari que vous aimeriez ?

Je répondis d'un ton un peu aigre :

— Mon Dieu, non ! Je ne pense aux choses désagréables que quand il m'est impossible de faire autrement.

« Les maris sont tous plus ennuyeux les uns que les autres, voilà mon opinion. Si j'étais une riche héritière, pouvant vivre à ma guise, je ne me marierais jamais, mais, comme je ne possède rien, il faudra bien le faire un jour ou l'autre.

M. Carrington se mit à rire.

— Quel contraste, dit-il, entre ces paroles prudentes et les lèvres si fraîches qui les prononcent. On croirait entendre une vieille fille désabusée, quand vous êtes, au contraire, une naïve petite enfant ! Comme vous récitez bien votre leçon ! Où avez-vous appris cela ? Qui sait, Phyllis, si vous ne vous éprendrez pas d'un pauvre ministre sans fortune ?

Je répondis avec décision :

— Cela, jamais ! Même si je l'adorais, je ne veux pas être la femme d'un homme pauvre. Je ne veux épouser qu'un homme très riche ou je ne me marierai pas !

— Je n'aime guère vous entendre parler ainsi, dit gravement mon compagnon, vous ne pensez pas un mot de ce que vous dites, j'en suis certain, mais j'ai de la peine à vous l'entendre dire.

— Je pense toujours ce que je dis, monsieur, mais puisque ma conversation vous ennuie, je ne vous l'infligerai pas plus longtemps... Adieu.

— Adieu, enfant perverse. Vous êtes donc fâchée contre moi ?

Il retenait ma main récalcitrante et me souriait de très près.

— Allons, faites-moi un joli sourire qui me tienne compagnie jusqu'à notre prochaine rencontre ?

Je ne pus m'empêcher de rire et laissai plus volontiers mes doigts dans les siens.

— Les paysans rentrent des champs, fis-je, adieu, je me sauve !

— À demain ou après-demain, n'est-ce pas ? me cria notre voisin comme je m'en allais en courant.

Il était tard et déjà, à la maison, Billy jurait comme un possédé parce que je l'avais fait attendre.

IV

À mon retour à la maison, à ma grande joie, je trouvai Roland, mon frère aîné.

Il était arrivé en mon absence, sans être attendu. Nos distractions sont si rares, que nous l'accueillîmes avec des transports de joie.

Maman elle-même, dont le caractère est resté étonnamment jeune étant donné le nombre d'années vécues sous la férule de papa, maman était rayonnante de plaisir.

— Je vous dirai, expliqua Roland, que j'ai horreur d'écrire. C'est pourquoi je vous ai ménagé cette petite surprise.

— Comment as-tu pu revenir si tôt ? demandai-je à mon frère.

— Permission de faveur, petite sœur. Mon colonel a un faible pour moi, et je l'en remercie en ayant à mon tour un faible pour sa fille. Mais, — il se tourna vers maman, — je ne prendrai aucun engagement avant d'avoir votre consentement.

— Vilain hypocrite ! murmura maman avec tendresse, comme si je pouvais refuser à mon mauvais sujet mon consentement à un si beau mariage.

— Hé ! hé ! pas mauvais ! La petite est une jolie enfant et elle est richement dotée. Enfin, nous en reparlerons à ma prochaine permission.

— Roly, fis-je avec ma grâce habituelle, pourquoi es-tu venu cette fois-ci ?

— Mais, pour vous voir tous, trop aimable Phyl, et surtout pour voir l'amoureux de Dora.

Dora se mit à rire en rougissant.

Je continuai innocemment ;

— Je viens justement de le rencontrer au bord de la rivière. C'est malheureux que je n'aie pas eu l'idée de le ramener avec moi.

— Mère, fit Roly en plaisantant, trouvez-vous qu'il soit convenable que Phyl donne des rendez-vous à son beau-frère ? Est-il possible. Dora, que tu n'aies pas senti la trahison dans l'air ? Une aussi délicieuse personne que Phyl, aux traits bien connus !

— Que faisait-il au bord de la rivière ? me demanda Dora souriant toujours. Elle est bien trop sûre du pouvoir de sa beauté pour craindre quoi que ce soit.

— Rien. Il promenait son chien. Nous avons un peu causé et il m'a avertie qu'il viendrait vendredi.

— C'est après-demain. Bon, je lui demanderai quelles sont ses intentions, dit Roland en prenant un air important des plus comiques. C'est très heureux que je sois là, on ne doit jamais laisser traîner ce genre de choses. Je me sens une responsabilité d'aîné qui m'oblige à soutenir les intérêts de ces pauvres filles. Il faudra amener ce galant à faire sa déclaration.

— Eh bien ! moi, fit Billy brusquement, je suis sûr que Mark Carrington ne se soucie pas plus de Dora que de sa première pantoufle. Il aime bien mieux causer avec Phyl.

Dora haussa ses charmantes épaules, et Roland fit entendre un petit sifflement qui exprimait le mépris.

Billy devenant psychologue... C'était à rire !

V

Jamais notre propriétaire ne se montra aussi aimable que ce vendredi où il causa longuement avec mon frère Roland. Il fut surtout question de chasse, de pêche, de chevaux et autres sujets sportifs. Roly s'en montrait enchanté.

Dora se conduisait avec une modestie et des manières parfaites. Notre visiteur l'écoutait avec admiration tandis qu'elle parlait.

Me trouvant, à un certain moment, seule auprès de lui dans la serre, je lui remis la photo promise qu'il reçut avec un air content et serra vivement dans sa poche.

La présence de Roland augmentait encore notre entrain naturel. Jamais nous n'avions été aussi gais ni libres de toute contrainte qu'en cet après-midi et M. Carrington parut s'arracher avec peine à notre société.

Au moment du départ, Billy, surmontant toute timidité, demanda à notre hôte s'il ne voudrait pas, un de ces jours, nous emmener en promenade dans son mail.

— Avec le plus vif plaisir, répondit-il. Je suis impardnable de n'avoir pas songé à vous l'offrir plus tôt ! Préférez-vous deux ou quatre chevaux ?

Il parlait à Billy, mais nous regardait, Dora et moi. Je sautai de joie :

— Quatre ! Oh ! quel plaisir de conduire à quatre ! Et il y aura une trompette et nous passerons dans les villages en faisant beaucoup de bruit.

— Charmant programme ! fit M. Carrington, souriant. Nous inviterons quelques voisins : les misses Hastings, par exemple.

À cette annonce, mon frère aîné, occupé à friser son soupçon de moustache, déclara qu'il serait de la partie avec un réel plaisir. Je crois que la fille de son colonel lui laisse l'esprit assez libre.

C'était aujourd'hui le grand jour, il faut que je vous raconte cette merveilleuse journée.

Notre propriétaire arriva de bon matin, et un léger coup de trompe nous avertit que le mail avec ses quatre bai brun était à notre porte.

Dora, aidée de maman, mettait la dernière main à sa jolie toilette bleue, une robe neuve pour cette circonstance.

Pour moi, j'étais prête depuis longtemps, n'ayant eu qu'à passer l'ancienne vieille robe de Dora, un peu longue pour ma taille, et à broser mes cheveux rebelles pour essayer de me rendre présentable.

M. Carrington, en nous voyant paraître toutes deux, s'épanouit ; il installa soigneusement Dora sur le siège et grimpa à côté d'elle.

Billy et moi nous perchâmes côte à côte, Roland derrière nous, avec l'intention de changer à l'arrivée de Jenny Hastings que nous devons prendre un peu plus loin.

Le fouet claqua, les chevaux secouèrent gourmettes et grelots. Nous partons ! Du plus loin que je pus la voir j'envoyai mille baisers à maman qui était restée sur le seuil, et des gestes à Martha et à Ketty, bouche bée sur la porte de la cuisine et dévorant des yeux notre superbe équipage.

Pour elles, cela ne fait pas un doute que Dora sera la maîtresse de toutes ces richesses avant trois mois d'ici.

À Rysland, nous enlevâmes misses Anna et Jenny Hastings accompagnées de leur frère, gros garçon infatué de lui-même, mais assez bien élevé, qui vint s'asseoir sur mon banc et s'essaya à des plaisanteries sans beaucoup de sel.

Peu m'importait.

J'avais un superflu de gaîté que je pouvais aussi bien déverser sur lui que sur tout autre. Aussi je me mis à rire, à babiller et à caqueter comme une pie un peu grise... grise d'air et de joie !

Après le déjeuner, animé de la gaîté la plus vive : petits jeux, promenade dans les bois où chacun se groupa suivant sa fantaisie.

M. Carrington ne quittait guère le sillage de la robe bleue portée par ma charmante sœur qui n'avait jamais été si jolie. Plusieurs fois, je surpris ses

yeux graves fixés sur moi, tandis que je flirtais avec Henry Hastings, m'amusant follement de ses grâces un peu lourdes.

Inutile de dire que Roland, parfaitement oublieux de la fille du colonel, s'était fait le chevalier servant de miss Jenny, et lui tenait les propos les plus galants.

Un jour comme celui-ci devrait avoir plus de vingt-quatre heures ; mais, à la fin, le soir tombe et voici venue l'heure du départ.

Je marchais en avant avec mon adorateur qui succombait sous le poids des châles et couvertures dont nous l'avions chargé. M. Carrington hâta le pas pour nous rejoindre et me dit d'un air un peu embarrassé :

— Miss Phyllis, il me semble vous avoir entendu dire que vous n'étiez jamais montée sur le siège d'un coach. Voulez-vous y monter au retour ?

Comme c'était gentil à lui de m'offrir cela, alors qu'il devait tant préférer la société de ma sœur !

— Oh ! je vous remercie ! répondis-je en rougissant, mais Dora doit être très contente de vous voir conduire, je serais désolée de prendre sa place ; du reste, j'ai été très satisfaite à l'aller de la place que j'avais et je me suis énormément amusée.

— Oh ! en ce cas... répliqua froidement M. Carrington.

Il se détournait déjà.

— Cela me plairait pourtant beaucoup, dis-je à mi-voix, regrettant déjà mon refus.

— Vraiment ! fit-il vivement, d'un air ravi, alors, venez...

Et bientôt, au grand désespoir de mon gros amoureux, je me trouvai à la place convoitée, M. Carrington auprès de moi.

Les chevaux, las de stationner, étaient fort énervés et pendant plusieurs milles ils réclamèrent toute l'attention de leur cocher qui ne put prononcer une parole.

Enfin, se tournant vers moi, il serra plus étroitement la couverture autour de ma taille et murmura avec un sourire :

— Êtes-vous bien sûre de vous trouver mieux ici qu'à côté de ce lourd et stupide garçon ?

— Oh oui ! fis-je, en ponctuant ma réponse d'un hochement de tête, je suis enchantée ; seulement, je craignais que vous ne préféreriez... que vous ne regrettiez... enfin que cela ne vous fit plaisir de revenir comme vous êtes venu.

Il me regarda curieusement pendant une bonne minute, mais il ne me fut guère possible, dans l'obscurité envahissante, de déchiffrer sa pensée.

— En ce moment, croyez-le, je n'ai rien à regretter, fit-il d'une voix égale et ferme. Et vous, petite Phyllis, pouvez-vous en dire autant ? Votre délicieux compagnon ne va-t-il pas vous manquer beaucoup ?

— Ne vous moquez, pas de lui, il a été si complaisant ! Il a porté toutes les couvertures et les châles, et j'ai remarqué que vous ne portiez rien du tout.

— Je suis un affreux égoïste, c'est entendu ! mais j'avoue que j'ai toujours eu horreur de rien porter... sauf un fusil.

« Il y a tant de fardeaux dans la vie que l'on est obligé d'accepter, hélas ! que je trouve inutile de s'encombrer pour de petites misères. Ne me grondez plus, Phyllis, laissez-moi jouir en paix jusqu'au bout de cette exquise soirée, et ne nous querellons plus au sujet de ce pauvre Hastings. Enlevez ce vilain petit pli de votre front et dites-moi si vous vous êtes bien amusée aujourd'hui.

— Oh ! oui, dis-je avec un soupir de regret, se trouver perchée à une si grande hauteur derrière ces quatre magnifiques bêtes, c'est une joie enivrante. Je voudrais toujours rouler ainsi !

— Puis-je prendre ces paroles pour un compliment personnel ?

— Un compliment ? Que voulez-vous dire ?

— Oui, j'espérais que vous vouliez dire que, dans votre promenade sans fin, vous consentiriez à m'accepter pour conducteur. Vous le voyez, c'est toujours mon affreux égoïsme ! Je ne peux pas arriver à oublier certain individu du nom de Mark Carrington.

Puis il reprit à brûle-pourpoint :

— Phyllis, vous n'aurez qu'à demander le malicoach chaque fois que cela vous fera plaisir. Ne l'oubliez pas ! Vous choisirez le jour, celui qui vous plaira, et je serai trop heureux de vous conduire !

— Quel délicieux beau-frère j’aurai là ! pensai-je toute joyeuse.

J’ai éprouvé, toute une grande minute, un désir fou d’aller embrasser furieusement Billy pour en exprimer ma joie, mais Billy n’était pas à ma portée et je traduisis ma gratitude en adressant un sourire d’extase aux yeux très doux qui cherchaient les miens.

Mon Dieu, pensai-je, pour être aussi aimable avec toute la famille, comme il doit aimer Dora !

— Vous n’imaginez pas, dis-je tout haut, comme vous allez me rendre heureuse ! Nous avons été si peu gâtés ! Mais... il vaudra peut-être mieux ne pas recommencer trop souvent. Mon père a des idées très arrêtées... et c’est bien possible qu’il nous défendrait ces parties, du moins à moi, s’il s’apercevait que j’y prends trop d’agrément.

— Est-il donc bien sévère ?

— Oh ! oui... avec moi surtout... Je suis la moins bien de ses enfants, vous savez, je ne lui fais pas honneur comme Roly et Dora !

— Ah ! dit simplement M. Carrington. Et il allongea un grand coup de fouet sur les chevaux de front qui n’en avaient aucun besoin.

Un instant plus tard, il me demanda :

— Voulez-vous que nous recommencions dans une quinzaine ? N’est-ce point trop tôt ?

Et puis, sans transition :

— Phyllis, dit-il d’un ton bas et rapide, sa tête penchée vers moi, vous ne voulez donc pas comprendre à quel point je désire être en votre compagnie ?

J’en conclus qu’il faisait allusion à ma jolie sœur qui, assise derrière notre dos, babillait gentiment avec M. Hastings et sa sœur aînée.

— Et moi, savez-vous, lui dis-je avec abandon, que je suis enchantée que vous soyez venu habiter dans nos parages... Vos visites sont toujours une distraction, et puis, aujourd’hui, cette idéale promenade... Vraiment, j’espère que vous resterez ici longtemps.

— Pensez-vous bien ce que vous dites, Phyllis ? Regardez-moi.

Je levai la tête.

— Et maintenant, dites-moi si un autre monsieur, à peu près dans mon genre, vous emmenait promener en voiture, auriez-vous autant de plaisir à le voir que vous en avez quand je viens chez vous ?

il me regardait sérieusement, attendant sans doute que je répondisse quelque chose... J'étais horriblement émue et embarrassée.

— Mais... Je ne sais pas... Je n'ai jamais pensé à cela, dis-je, mais aussi quelle drôle de question ! Mon Dieu, si ce monsieur était venu à votre place... et qu'il eût été aussi bon que vous l'êtes, mais... oui, j'aurais eu pour lui autant d'amitié que j'en ai pour vous...

Ah ! Naturellement, je venais de dire tout le contraire de ce qu'il fallait dire et je m'en aperçus bien quand j'eus fini de parler.

M. Carrington détourna ses yeux d'un air peiné et ne dit plus rien.

Cinq ou six minutes s'écoulèrent. J'étais très vexée de l'avoir contrarié et, enfin, n'y tenant plus, je lui demandai d'une voix contrite :

— Oh !... êtes-vous fâché contre moi ?

— Non, non, répondit-il à la hâte. Son bon sourire reparut tout à coup. Je suis parfois très irritable et, décidément, ce soir, vous découvrirez tous mes défauts, Phyllis. Pourtant, l'absolue sincérité est une vertu rare et je devrais l'en estimer davantage.

Il appuya un instant sa main sur la mienne qui reposait toute petite et brune au bord de la couverture.

— Vous m'avez déjà trouvé grognon et égoïste, dit-il encore, bientôt vous allez me détester.

— Oh ! non, bien sûr ! m'écriai-je, touchée par ses manières empreintes de tristesse et de douceur, jamais personne n'a été aussi bon pour moi que vous l'êtes...

— Je serais encore bien meilleur si je l'osais, fit-il en baissant la voix.

Tandis que je réfléchissais à ce que ces mots pouvaient bien signifier, et qu'une singulière pensée pénétrait en mon esprit au sujet des sentiments de mon compagnon de route, nous arrivions à Rysland et nous arrêtions pour faire descendre les Hastings avec qui nous échangeâmes des adieux prolongés.

Le reste du chemin se passa dans le silence embarrassé tombé entre nous et nous vîmes enfin se dessiner dans l'obscurité croissante le portail de Summerleas.

M. Carrington sauta de voiture le premier en un instant, il se retourna pour m'aider à descendre et, déjà, je lui tendais la main, m'apprêtant à sauter, moi aussi, mais sans façon il me prit entre ses bras et me déposa doucement à terre. Après, il revint à Dora, qui attendait son retour en pinçant un peu les lèvres et il lui offrit sa main en grande cérémonie.

Et maintenant que me voilà seule, repassant dans ma mémoire toute cette belle journée, la conversation de M. Carrington me semble étrange !... étrange !

VI

Le lundi suivant (hier soir), comme j'étais en train de lire dans le petit salon, la brusque entrée de ma sœur me fit tressaillir.

Elle était encore en chapeau et je fus soudain frappée de ses yeux cernés, de ses traits crispés et de sa pâleur.

Plus de roses sur ses joues, elle avait l'air défait, lamentable. Je me levai, tout alarmée, et me précipitai vers elle.

— Dora, que t'est-il arrivé ?

— Oh ! rien, répliqua-t-elle avec un ton d'amertume qui voulait paraître insouciant... ou presque rien !

« Ceci seulement : c'est que Billy avait raison. Je suis maintenant certaine qu'il ne s'est jamais soucié de moi et n'a jamais eu l'intention de m'épouser !

— Quoi ? Qui ?

— Qui ? fit-elle, impatientée, quel autre dans ce trou aurait pu m'épouser, si ce n'est M. Carrington ?

— Comment sais-tu cela ? Qu'as-tu donc entendu ?

— Entendu ? Rien. Mais j'ai vu de mes propres yeux. Il y a une heure environ j'avais mis mon chapeau et étais allée me promener au bord de la rivière, là où une fois tu l'avais rencontré... Mon Dieu... je l'avoue, je me disais que, par chance, je pouvais le rencontrer, moi aussi. En effet, il y était, son affreux chien à côté de lui. Étant encore cachée par les arbres, j'hésitai un moment à poursuivre mon chemin, me demandant si cela n'aurait point trop l'air de rechercher un tête-à-tête, et tandis que j'étais là, ne sachant que décider, il... (la voix de Dora se mit à trembler) il a tiré de sa veste un médaillon en or que je lui ai vu ouvrir et... (le tremblement se termina en sanglot) et il l'a regardé longuement et de tout près comme s'il voulait le dévorer... (Ici, je crus que ma pauvre sœur allait défaillir.) Enfin,

il s'est penché tout à coup et il l'a... embrassé ! Et c'était un odieux portrait de femme ! s'écria Dora, à demi suffoquée, en se laissant choir sur un fauteuil sans déployer ses grâces habituelles.

Un soupçon absurde, mais terrible, s'empara de moi...

Un portrait ! Ne serait-ce point ma photographie ? La photo de Carston avec son œil de travers ?

L'instant d'après, intérieurement, je me moquai de cette idée.

Était-il vraisemblable qu'un homme intelligent, tel que M. Carrington, trouvât du plaisir à regarder, à embrasser la photographie d'une insignifiante petite fille ?

Cette réflexion me procura un immense soulagement.

Pendant ce temps, Dora offrait tous les symptômes du plus violent désespoir, et je la contemplais, embarrassée, me demandant quelle consolation lui donner.

Le nez et les yeux de Dora étaient légèrement rougis, je vis bien qu'elle retenait ses larmes de peur d'abîmer son précieux teint ; sa tête inclinée sur son épaule et toutes ses boucles éparses, elle était toujours jolie.

À sa place, j'eusse été affreuse à voir.

Moi, quand je pleure, c'est une avalanche !

Mes larmes tombent comme le déluge, je me mouche à grand bruit, mes yeux se gonflent et mon nez rougit affreusement et puis, quand j'ai pleuré de tout mon cœur, je m'arrête tout à coup, et me sens, après mon explosion, aussi rafraîchie que l'herbe tendre après la pluie.

Mais Dora ne saurait être que charmante et distinguée en toute circonstance.

En dépit du trouble de ma conscience, je me surpris à compter les larmes qui roulaient lentement, tour à tour, sur ses joues, l'une attendant poliment que l'autre lui eût cédé sa place.

Au moment où j'en arrivais au numéro quarante-neuf, Dora reprit d'une voix chevrotante :

— S'il est réellement épris d'une autre, — et comment pourrais-je en douter après ce que j'ai vu ? — je trouve qu'il s'est conduit

abominablement envers moi.

— Comment cela ? balbutiai-je.

— Comment ? dit-elle d'un air indigné, alors, pourquoi est-il venu ici tous les jours nous faire des visites interminables ?

« Pourquoi nous faisait-il envoyer des fleurs et des fruits de ses serres ? des lièvres de sa chasse ? s'il n'avait pas d'intentions à mon égard ?

« Si tu n'étais pas aussi bornée que tu l'es, ma pauvre Phyllis, cela te sauterait aux yeux... C'est une action abominable !

— Évidemment, cela me semble étrange. Mais si tu te trompais ? Qui sait si ce n'était pas des cheveux de sa sœur qu'il embrassait par affection ?

— Ah ! quelle sottise ! fit amèrement Dora. Crois-tu que Roland ou Billy mettraient de nos cheveux dans un médaillon pour les embrasser à la dérobée ? Non, te dis-je, cette personne, il la dévorait des yeux, ou il la regardait avec un sourire vague... un sourire idiot !

« Ah ! c'était bien la peine de... de...

Elle eut un gros sanglot et la cinquantième larme s'écrasa sur son corsage.

— Je vais tout dire à papa, reprit-elle avec plus d'énergie.

« Il ne faut pas que nous continuions à faire bonne figure à ce monsieur... Un individu sans cœur qui... qui...

« Oh ! s'il pouvait quitter ce pays et ne jamais y revenir ! s'écria Dora, ses petits poings serrés, je le déteste ! je le hais !

« Je souhaite qu'il n'épouse jamais l'horrible femme du médaillon.

— Moi aussi ! me hâtai-je de répondre. Mais je demeure inquiète.

VII

Quelle mauvaise journée nous avons eue hier. Comme tout était maussade et agaçant !

Je travaillais au petit salon avec maman et Dora, celle-ci encore toute douloureuse, ponctuant chaque point d'un petit soupir, et je trouvais le temps bien long lorsque, soudain, nous entendîmes sur le sable le pas d'un cheval.

Nous relevâmes la tête, nous interrogeant du regard, mais la voix de M. Carrington demandant à parler à papa dissipa nos doutes.

Maman regarda furtivement Dora qui ne bougea point, mais accentua l'expression douloureuse de son visage.

Une horrible pensée me traversa l'esprit :

Supposons qu'au cours de la conversation, M. Carrington fasse allusion à la photographie que je lui ai donnée ?

Que penseraient maman et Dora ?

À coup sûr la même idée leur viendrait, et la conclusion serait facile à trouver.

Cette pensée me glaça... il fallait à tout prix prévenir une pareille catastrophe !

Sans hésiter davantage je m'esquivai, traversai l'antichambre en courant et me trouvai devant la porte du cabinet paternel au moment où le châtelain de Strangemore allait en tourner le bouton.

Je l'attrapai par sa veste et lui chuchotait à la hâte :

— Ne dites pas un mot de mon portrait, pas un mot, à personne, comprenez-vous ?

Dans mon inquiétude d'être surprise je lui parlais tout bas, de très près, et le secouais pour accentuer mes paroles.

— Je vous le promets, vous pouvez compter sur moi, répondit-il sur le même ton en retenant ma main qui s'appuyait sur sa poitrine. Mais, dites-moi pourquoi...

— Pour rien. Allez, je vous dirai tout une autre fois !

— Phyllis, dit-il très vite et cette fois si bas que je dus tendre l'oreille, voulez-vous venir me retrouver au bord de l'eau demain dans l'après-midi, à quatre heures ?

Je cherchai à m'échapper et retirai ma main brusquement. Tout en fuyant, je lui soufflai au visage :

— Oui, demain, à cinq heures ! Car je savais qu'à ce moment-là père ne serait pas encore rentré, maman et Dora seraient en visites, et Billy prendrait sa leçon.

— Enfin, vous voilà donc, me dit-il le lendemain, comme vous arrivez tard ! Je vous accusais déjà de m'avoir oublié.

Et pourtant j'avais tant couru depuis la maison, que j'en avais les joues enflammées.

— J'ai fait un tour de force pour m'échapper, répondis-je en m'éventant avec mon chapeau, mais, après ce que je vous ai dit hier, vous m'auriez crue folle si je n'étais pas venue ; je vous dois une explication.

— Certainement. Je vous ai trouvé un air tragique. Voyons, de quoi s'agit-il ?

Devant ses bons yeux dirigés droit dans les miens, il me vint tout à coup à l'idée que j'avais une chose désagréable à lui dire.

— Avant-hier, commençai-je lentement, à cette même place où nous sommes, quelqu'un vous a surpris en train de regarder un portrait renfermé dans un médaillon... voilà ! Alors, vous comprenez, j'avais peur... qu'on puisse croire... si vous aviez parlé de mon portrait, que c'était...

— Le vôtre ? Comment aurait-on pu imaginer une chose aussi invraisemblable ?

— Ah ! fis-je vivement, je sais bien que ce n'était pas le mien, mais enfin, il ne fallait pas le donner à supposer ! D'ailleurs, deux ou trois fois

déjà, depuis ce moment-là, j'ai pensé... j'ai senti que j'avais eu tort de vous donner cette photo... sans aucune autorisation. Qu'en pensez-vous ?

— Ma chère enfant, c'est une question bien difficile à résoudre par moi... Moi qui suis si heureux de la posséder ! Je suis pour vous déjà un très vieil ami... un ami sincère, et qu'est-ce qui vous prouve que ce n'était pas justement votre portrait que l'on m'a surpris à admirer ?

Je vis que M. Carrington réprimait un sourire, et il me sembla qu'il se moquait de moi.

Je répliquai d'un ton fâché :

— Ah ! quelle sottise ! Pour quelle raison m'auriez-vous mise dans un médaillon quand vous pouvez voir l'original tous les jours ? Mais vous me racontez, cela pour vous moquer de moi et voir si je vous croirai ! Eh bien ! non, monsieur, je ne suis pas une vaniteuse, ni une coquette, et... et... Mon Dieu ! que je suis donc sotte de vous avoir parlé de tout cela !

— Pardonnez-moi, Phyllis, dit-il doucement, je n'ai jamais eu l'intention de vous offenser... Mais je pense à la figure grotesque que je devais faire hier, quand j'ai été ainsi surpris.

« Dites-moi, vous n'êtes pas curieuse d'apprendre qui était la personne du médaillon ?

— Oh ! je m'en doute ! fis-je en hochant la tête. Ce doit être cette petite fille dont vous me parliez l'autre jour, cette petite provinciale que vous aimez tant ! Est-ce vrai ?

— Vous êtes une petite sorcière ! Eh bien ! oui, vous l'avez deviné.

— Puis-je la voir ? demandai-je d'un ton suppliant, laissez-moi y jeter un petit coup d'œil ?

— Vous serez déçue, je le crains bien. Je vous avertis que je ne pourrais supporter un mot de raillerie au sujet de ma beauté.

— Non, je ne serai pas déçue. Vous avez, tant voyagé et vu de jolies femmes, vous devez vous y connaître... Je vous en prie... montrez-la-moi ?

— Vous me promettez absolument de ne pas vous moquer de la personne que je vais vous montrer ?

— Mais non, je vous promets !

Il enleva de sa chaîne de montre un médaillon d'or très simple ; je me penchai curieusement au moment où il fit jouer le ressort. Comment pouvait-elle être cette rivale de la pauvre Dora ?

Et je restai saisie, pétrifiée, en reconnaissant les traits de Marian-Phyllis Vernon.

.

Je relevai lentement la tête et regardai mon compagnon. Il avait pris un air grave ; je dirai même anxieux.

— Ainsi, fis-je à voix contenue, vous m'avez mise dans un médaillon, moi aussi ?

— Ne dites pas « aussi », Phyllis, vous n'avez pas de rivale. Je ne possède aucun portrait de femme, sauf le vôtre !

— Alors, ce n'était pas vrai ce que vous m'avez dit de cette jeune fille de village ?

— C'était parfaitement vrai. Vous ne voulez donc pas comprendre ? Cette petite fille, c'est vous ? Et c'est votre image que j'embrassais l'autre jour, ici même. Il n'y a aucun visage au monde que j'aime autant que le vôtre.

— Mais je ne vous ai pas donné le droit de l'embrasser ! lui crai-je avec indignation. Je ne vous ai pas donné ma photo pour que vous la mettiez dans un médaillon et la traitiez de cette façon... D'ailleurs... je rétracte ce que je disais tout à l'heure. Vous n'y connaissez rien du tout... et personne ne me trouve jolie.

— Sauf moi, cependant, dit-il très doucement en regardant le portrait et mon visage comme pour les comparer... La Phyllis qui est ici, ajouta-t-il en montrant le médaillon, ne se fâche jamais... elle n'a pas l'air de trouver que je sois un paresseux, un méchant, un égoïste...

Impressionnée par ses reproches, je regardai, comme lui, l'innocente cause de tout ce trouble.

— C'est vrai, dis-je après un moment, je suis très à mon avantage sur cette photographie. Je suis même à peu près... passable. Cela doit venir de ce cadre en or.

— Souvenez-vous de votre promesse, dit M. Carrington d'un ton impassible : ne pas prononcer un mot de critique.

— Ah ! vous m’avez tendu un piège, fis-je en souriant malgré moi.

Appuyée contre le tronc d’un vieux chêne et les mains croisées devant moi, je réfléchissais à tous ces événements quand je m’aperçus que mon compagnon me considérait fixement. Mon chapeau gisait sur le sol et la brise éparpillait sur mon front mes boucles folles... Je lus dans le regard posé sur moi si profondément une expression nouvelle que je ne connaissais pas et qui fit battre mon cœur d’une crainte irraisonnée.

— Phyllis, murmura-t-il enfin, voulez-vous m’épouser ?

Un long silence suivit. J’étais si stupéfaite que je m’attendais à voir le ciel me tomber sur la tête.

Une demande en mariage ! à moi ?

Avais-je bien entendu ?...

Et si tout cela était réel, que deviendrait Dora ?

Il répéta, un peu déconcerté par l’expression effrayée de mon regard :

— Phyllis, chère enfant, dites que vous voulez bien m’accepter pour mari ?

Il prit mes deux mains glacées entre les siennes. J’étais trop frappée de stupeur pour pouvoir articuler un mot.

— Pourquoi ne me répondez-vous pas ? insistat-il. Sûrement, depuis des semaines, vous avez dû comprendre que je finirais par vous poser cette question. Quand même j’eusse attendu des années, il m’eût été impossible de vous aimer plus tendrement qu’aujourd’hui. Ô Phyllis, dites que vous voulez bien devenir ma femme ?

Je finis par balbutier :

— Je ne puis vraiment vous répondre comme cela. Jamais l’idée ne m’était venue que vous faisiez attention à moi. J’avais toujours pensé... nous croyions tous... que vous...

— Eh bien ?

— Que vous préféreriez une autre que moi. Mais jamais, à personne, l’idée n’aurait pu venir que c’était moi que vous aimiez.

— Qui donc alors ? Votre sœur ?

— Oui, Dora. Papa et maman en étaient convaincus, et moi aussi.

— Quelle erreur absurde ! Mille Dora ne vaudraient pas une Phyllis. Je vous ai aimée, depuis ce jour où je vous ai rencontrée dans le bois, dans une situation critique, vous souvenez-vous ?

— Oui...

Je ne pus m'empêcher de rougir furieusement.

— C'est ce jour-là que mon grand amour m'est venu, et j'ai essayé de garder mon secret jusqu'à ce que cela me fût devenu impossible.

« Mais vous vous taisez, Phyllis. Pourquoi ? Je veux oublier ce que vous m'avez dit tout à l'heure.

« Je n'accepte pas de refus. Ma chérie, mon aimée, sûrement vous devez m'aimer un peu ?

Les yeux baissés et les joues en feu, je répondis :

— Non, je ne vous aime pas... pas comme cela.

— Comment l'entendez-vous ?

— Je veux dire : pas comme il faudrait pour aimer mon mari.

Un silence tomba sur ces cruelles paroles.

La main qui pressait la mienne relâcha un peu son étreinte, mais me retint cependant.

Relevant furtivement mon regard vers ce bon visage que je connaissais si bien, je fus frappée de son changement.

Immobile, pâle, ses lèvres tremblaient sous sa moustache blonde. Un grand chagrin assombrissait ses yeux.

Sachant que j'étais la cause unique d'un pareil changement, un remords aigu me traversa le cœur.

Je serrai ses mains de toutes mes forces et me hâtai de continuer :

— Mais j'ai beaucoup d'amitié pour vous... beaucoup !

« À part Roland et Billy je vous préfère à tous ceux que j'ai connus.

Ces pauvres protestations n'étaient guère encourageantes, pourtant elles ramenèrent le sang à ses joues, et la vie dans ses yeux.

— Est-ce bien, bien vrai ? Vous ne me préférez personne ? demanda-t-il ardemment.

— Oh non ! j'en suis sûre. Seulement, à part M. Brown le docteur, M. Johnston le notaire, et Brewster notre jardinier, je ne connais aucun homme. Je ne compte pas non plus notre curé, ni M. Hastings qui n'est pas un aigle.

Je souris à ce dernier et ce sourire agit plus que je n'aurais cru.

— Alors, s'écria-t-il, l'espoir lui revenant tout à coup, vous m'épouserez, Phyllis. Si, comme vous me le dites, vous avez de l'affection pour moi, je gagnerai votre amour quand vous serez mienne.

« Phyllis, continua-t-il sur un ton qui devait être de la passion, dites que vous croyez à mon amour ? Oh ! mon trésor, ma chérie, comme je vous ai désirée ! Comme j'ai souhaité ce moment qui me rapproche de vous ! Comme j'ai détesté les jours qui nous séparaient !

Il avait l'air si pressant, que je me sentais presque entraînée par la force de son amour... Mais le visage de Dora surgissant dans mon souvenir arrêta les paroles sur mes lèvres et me fit reculer.

— Phyllis... Ne voulez-vous pas me consoler ? reprit-il d'un ton suppliant.

Que lui dire ?

Je commençais à trouver la situation vraiment difficile et j'aurais bien voulu m'en aller.

— Je crois que je ne veux pas me marier encore, dis-je en hésitant, car je craignais de le blesser.

« À la maison, tout le monde me traite en enfant et... vous êtes bien plus âgé que moi.

Voyant son regard changer encore, j'ajoutai vivement :

— Je ne veux pas dire que vous soyez vieux, vous êtes encore un homme très... très bien... Mais enfin, pour moi, une gamine... vous me faites l'effet d'un... d'un grand frère, un vieil ami... qui me ferait un peu peur si je devais toujours vivre avec lui.

— Au contraire, Phyllis, je vous gâterais tant...

— Oh ! on dit cela ! Et puis, un jour, vous vous apercevriez que je ne sais ni causer avec vous, ni vous faire honneur dans le monde. Et vous

regretteriez de n'avoir pas épousé une femme plus raisonnable ou plus posée que moi.

Je m'arrêtai, fort étonnée de ma propre éloquence.

Il ne m'était jamais arrivé de prononcer un discours aussi réfléchi, aussi sensé.

— Phyllis, ne parlez pas ainsi, et tâchez de me donner une autre réponse ; je ne vous laisserai pas partir sans cela, insista M. Carrington avec force. Quand je pense à tout le bonheur dont je pourrai vous combler, si vous voulez seulement me le permettre ! Vous n'aurez pas un désir qui ne soit satisfait. Vous régnerez à Strangemore ainsi qu'une belle reine dans ses États.

Tout en parlant, il regardait sur mon visage l'effet produit par ses paroles.

— L'autre jour, continua-t-il, je m'en souviens, vous disiez que vous seriez heureuse de voyager à l'étranger. Je vous emmènerai et nous irons du Nord au Sud et de l'Ouest à l'Est aussi longtemps qu'il vous plaira. Je crois que cela vous enchanterait, Phyllis, ne dites pas non ?

Comment dire le contraire ? Oui, sans doute, tout cela me comblerait de bonheur : posséder un si beau château rempli de merveilles, faire tous mes caprices, voyager avec un train de princesse...

Je fermai les yeux, éblouie.

Mon Dieu, comme la femme est faible !

Je me sentis prête à céder.

Si je refusais définitivement d'épouser M. Carrington, cela le rapprocherait-il de Dora ?

Non, au contraire ! D'ailleurs, je comprenais d'instinct qu'elle n'était pas la femme qui lui convenait... et cependant, j'hésitais encore.

— Me permettriez-vous de recevoir très souvent Billy, maman et... aussi Dora ? lui demandai-je timidement.

Aussitôt, un éclair de joie passa dans ses yeux.

— Ne vous ai-je pas dit que vous seriez ma reine à Strangemore et que vos désirs y seraient ma douce loi ?

Il profita du petit sourire qui fut ma réponse pour me baiser la main avec ardeur.

Mais, soudain, une affreuse pensée me traversa l'esprit.

Un instinct secret m'avertissait de m'arrêter et de réfléchir avant de me donner irrémédiablement à un homme pour lequel je n'éprouvais pas d'amour. Et si, plus tard...

Mais il fallait que je m'exprimasse à haute voix.

— Supposons, lui dis-je tout à coup, que, plus tard, quand je vous aurais épousé, il m'arrive de rencontrer un homme qui me plaise, et que je me mette à l'aimer « pour de bon ». Alors, qu'arrivera-t-il ?

Il frémit et son visage devint effrayant, il semblait défier son invisible rival.

— Qui donc vous a mis en tête une si horrible idée ? murmura-t-il. Quelle pensée diabolique ! Mais je défie pareille catastrophe. — Il sourit et haussa les épaules comme un homme sûr de lui. — Quand vous serez mienne, quand vous m'appartiendrez tout à fait, je vous défendrai contre le monde entier ! Oh ! Phyllis, petite enfant chérie, dites, dites que vous voulez ?...

Incertaine, troublée par sa propre émotion, je sentis que j'allais fondre en larmes, et ma tête s'appuya sur sa forte poitrine. Il baisa doucement et tendrement mes yeux.

— Eh bien, chérie, dites-le, maintenant, ce « oui » que j'attends ?

Très bas, très bas, je le lui dis enfin...

Sa volonté ardente l'emportait. Il me semblait que ce baiser venait de décider de mon sort en m'enlevant le pouvoir de dire non.

— Maintenant, regardez-moi, fit Mark avec un accent de tendresse infinie. Il releva doucement mon visage en pleurs que j'avais caché sur son épaule.

— Ne voulez-vous pas me permettre de contempler les yeux de ma fiancée ?

Je levai timidement vers lui mes yeux encore rouges et gonflés. Certainement, je ne devais pas être en beauté, mais mon singulier amoureux

ne parut pas être de cet avis, car je lus sur ses traits une expression de triomphe et de ravissement.

— Hélas ! soupirai-je pour le faire revenir sur la terre. Que dira-t-on à la maison ? Et qui osera le leur dire ?

— Ce sera moi, fit-il avec fermeté. Voulez-vous que je vous accompagne à l'instant et que je parle à votre père ?

— Oh ! non, non, fis-je, effrayée.

Je frissonnai rien qu'à l'idée de la scène qui s'ensuivrait.

— Maintenant, il est trop tard. Venez demain, vers quatre heures. J'aurai eu le temps de m'y préparer, et nous en finirons. Monsieur... voudrez-vous dire à mes parents que je ne me doutais pas... mais pas du tout, de... ce que vous alliez me demander aujourd'hui ?

— De mon amour profond, voulez-vous dire ? Eh bien ! c'est entendu. Ce sera pour demain. Mais laissez-moi, en attendant, vous reconduire un peu sur la route de peur que quelque lutin jaloux ne m'enlève mon bonheur.

Ensemble nous traversâmes le bois et gagnâmes la route.

Et moi ? Comment analyser mes sentiments ?

Je n'étais ni contente ni fâchée de ce que j'avais fait.

Je craignais surtout les conséquences qui devraient suivre la publication de nos fiançailles, si inattendues de ma famille.

Mon mariage était, à mes yeux, un événement encore très éloigné dans un brumeux avenir et je ne m'en inquiétais guère.

— Maintenant, Phyllis, il faudra que nous fixions la date, me dit-il tout à coup, et que ce soit bientôt.

— Oh ! fis-je, très décidée, nous avons bien le temps ! Je n'ai pas l'intention de me marier si tôt.

La physionomie de mon fiancé se rembrunit.

— Quelles sont vos intentions, alors ?

— Eh bien ! mettons dans... deux ou trois ans.

— Deux ou trois ans ! s'écria-t-il, les yeux subitement assombris.

— Pensez donc que je n'ai que dix-sept ans !

— Oui, et moi vingt-neuf, cela fait compensation. Voyons, voulez-vous que nous disions six mois ?

— Non, non, non ! m'écriai-je, plutôt que de me soumettre à une tyrannie quelconque sur ce point je préférerais aller me noyer !

— Supposez-vous, s'écria Mark, que je vous contrarierais en quoi que ce soit ? Vous ne ferez jamais que ce qui vous plaira. Mais Phyllis, ma chérie, j'espère que vous aurez un peu pitié de moi. Chaque jour passé loin de vous me sera une souffrance. Oh ! ma bien-aimée, vous ne comprenez pas encore à quel point mon amour est profond et tendre !

Il me parlait avec tant de flamme que je sentis faiblir ma résolution.

Voyant son avantage, il poursuivit :

— Phyllis, essayez donc de croire que mon insistance a pour but votre bonheur comme le mien. Un jour viendra, j'en ai la certitude, où vous aurez appris à m'aimer, vous aussi.

« Le don absolu qu'un homme fait de son cœur et de sa vie doit mériter quelque retour, et je jure que ce ne sera point ma faute si chaque heure que vous vivrez ne renferme pas plus de bonheur que la précédente. Parlez, Phyllis, et dites que vous serez à moi dans...

— Un an, fis-je précipitamment.

— Cette année ne passera jamais ! s'écria Mark d'un air désolé.

VIII

Juste au moment où l'horloge du vestibule frappait ses quatre coups, M. Carrington, monté sur son plus beau cheval, s'arrêtait devant la grille.

J'étais à ce moment, comme sœur Anne dans sa tour, tout au haut de l'escalier, et, perchée sur une chaise, passant ma tête par un œil-de-bœuf, en train de surveiller les alentours depuis une heure, afin d'épier son arrivée.

Je pus voir son visage de face ; il avait l'air insolemment heureux ! Je crois même qu'il sifflait !

Quant à moi, j'éprouvais une sensation bizarre : un grand vide dans la tête et, au bout des doigts, des fourmillements, comme si mon sang s'arrêtait.

Je descendis en hâte de ma position périlleuse et courus à ma chambre, où je me barricadai.

J'avais bien trop peur pour pleurer ! Mes oreilles tintaient, mes yeux voyaient trouble. Assise au bord d'une chaise, je n'étais qu'une petite chose à demi morte.

En cet instant, « il » était dans l'ancre du lion — le cabinet de papa — et mon sort, le sort de la pauvre, laide et désagréable Phyllis Vernon, se décidait.

Si papa allait refuser net... avec de ces façons qui vous glacent et qui font qu'il n'y a plus à y revenir ?...

S'il allait offrir Dora à la place et si... si... revenant à la raison, M. Carrington allait accepter ?

J'en étais là de mes réflexions baroques quand j'entendis le pas de mère qui traversait le couloir.

Elle frappa deux ou trois fois à la porte avant que je trouvasse la force de me lever.

Aussitôt entrée, elle m'examina en silence pendant quelques instants, puis, d'un son de voix attristé :

— Phyllis, me dit-elle, je savais que tu avais des défauts ; mais je ne t'aurais jamais crue fausse.

Ses yeux si bons contenaient un tel reproche que j'en eus le cœur brisé.

— Oh ! maman, m'écriai-je, ne me regardez pas ainsi ! Non, je ne suis pas fausse ! Quand il m'a demandé de l'épouser, j'ignorais ce qu'il pensait de moi et j'étais encore bien plus étonnée que vous.

« Me croyez-vous, mère ?

— Mais avant de te demander ta main, il a dû te voir souvent, très souvent, en dehors d'ici, et tu n'en as rien dit !

— Je ne m'en cachais pas, mère. Cela me paraissait si naturel. Billy et moi, vous savez, nous allons souvent courir dans les bois et, lui, il allait à la chasse... Et puis, il m'a parlé d'une façon bizarre le jour de la promenade en voiture, c'était à mots couverts et je croyais encore qu'il s'agissait de Dora.

— Vraiment, dit-elle, je trouve que M. Carrington s'est très mal conduit.

Je murmurai fébrilement :

— Mon Dieu, quelle méprise !

— Oui. Et des plus malheureuses ! Qu'allons-nous faire de Dora, maintenant ? Elle prétend que tu le lui as enlevé de propos délibéré, et ton père est de son avis.

Je m'écriai avec amertume :

— Oh ! cela va sans dire ! Il n'y a qu'une chose dont j'aie à me blâmer, mère, c'est de lui avoir donné ma photo quand il me l'a demandée, sans votre autorisation.

— C'était donc elle qu'il embrassait auprès de la rivière ! Là, Phyllis, si tu ne veux pas que l'on t'accuse de duplicité, avoue au moins que tu as été très imprudente.

Je baissai la tête.

— Cette imprudence te fait paraître bien plus coupable encore, tu le comprends ? Réellement, je vois que ces fiançailles qui devraient être une

cause de joie ne sont qu'une source de peines et d'ennuis !

— Eh bien ! je ne l'épouserai pas, voilà tout ! Si je lui disais demain que je le déteste, il renoncerait à moi, je le crois. Si vous voulez, nous le lui écrirons tout de suite ; une lettre ira encore plus vite.

Maman se montra épouvantée par mon audacieuse proposition. S'il ne voulait pas de Dora et se trompait d'adresse, ce n'était pas une raison pour qu'elle perdît son gendre.

— Tu es folle ! Laissons les choses comme elles sont. En somme, c'est un bon parti et, même si tu lui rends sa liberté. Dora n'en sera pas plus avancée. Mais, grand Dieu ! combien je regrette que les choses aient tourné de cette façon !

À ce moment, je me sentis vraiment coupable et j'éclatai en sanglots.

— Oh ! maman — voyant qu'elle partait — vous n'allez pas me laisser ainsi ! Quand une jeune fille est fiancée, tout le monde est gentil avec elle et on lui fait des compliments.

« Mais ici... personne ne se soucie de moi ! Je n'entends que des paroles dures ou des soupçons encore plus pénibles.

Les sanglots me suffoquaient et je me cachai le visage entre les mains.

À l'instant, mère me prit dans ses bras et m'appuya contre elle ; elle baisa mes cheveux, me câlina comme elle le faisait quand j'étais enfant.

— Ma petite fille chérie ! murmura-t-elle ; ai-je jamais été dure pour toi ? Seulement... je viens d'être si bouleversée par tout ce que j'ai entendu !

— Mais vous ne croyez plus que je suis fausse, maman ?

— Non, plus maintenant !... ni, je crois, jamais. Le chagrin de ma pauvre Dora m'avait navrée.

« Quoi qu'il en soit, j'ai pu voir que notre fiancé apprécie toutes les qualités de ma chère petite fille.

« Il t'aime beaucoup, Phyllis. Es-tu bien sûre que tu lui rends son amour ?

— Et vous, mère chérie, aimiez-vous beaucoup papa quand vous l'avez épousé ?

— Mais... oui, ma mignonne.

— Oh ! est-ce possible ! Et j'ajoutai en soupirant :

« À ce compte-là, je suis contente de ne pas aimer d'amour M. Carrington.

— Phyllis ! que dis-tu là, c'est le premier devoir d'une femme d'aimer son mari et tu dois déjà le considérer comme tel.

— J'ai de l'affection pour lui ; cela vaut mieux. Ainsi je ne serai pas aveugle sur ses défauts ; et j'espère qu'il s'en corrigera pour moi.

— Ma pauvre enfant, essaie d'aimer M. Mark de tout ton cœur. Crois-moi, l'amour est le premier bien de l'existence, c'est si facile de pardonner quand on aime !

« Quand je pense que, si jeune, tu vas nous quitter pour aller courir le vaste monde !... Vraiment, je me serais séparée plus facilement de Dora que de ma sauvage Phyllis !

Maman me laissa toute réconfortée et retourna avec un soupir aux difficultés qui l'attendaient en bas.

Billy reçut l'ordre de rester confiné dans sa salle d'étude, parce qu'en apprenant la grande nouvelle, il s'écria d'un air triomphant :

— Ah ! je l'avais bien dit que ce n'était pas Dora qu'il aimait !

Roland avait aussitôt pris mon parti. Il monta jusqu'à ma chambre pour me féliciter.

— Cette petite finaude, cette sorcière de Phyl, dit-il, comme elle sait s'y prendre ! Dora était trop languissante pour un type comme Carrington. Enfin, nous aurons toujours une noce, et j'espère bien être garçon d'honneur.

— Non, ce sera Billy, répondis-je.

— L'un n'empêche pas l'autre. Il éclata de rire. Ah ! si tu voyais la tête de Dora ! Elle était si sûre de l'épouser ! Elle reconstruisait ou bouleversait Strangemore !... Elle faisait de Carrington ce qu'elle voulait. Ah ! ah ! ah !

Je l'entendis rire, quand il partit, tout le long de l'escalier.

Lorsque, le soir, à table, je me retrouvai en face de mon père, il avait son air glacial que je connais si bien, mais il ne me dit rien. Je sentis qu'aux

yeux de la famille la terrible Phyllis, le fléau de la maison, avait gagné en dignité et considération.

Dora n'assistait pas au dîner ; mère nous dit qu'elle avait la migraine ; cependant, après le repas, elle entra au salon où toute la famille était assemblée.

Elle avait les yeux rouges, vraiment, et ses joues délicates étaient privées de leur habituelle teinte rosée. Le désespoir le plus profond se lisait dans son attitude abandonnée.

Papa se leva ostensiblement et poussa un fauteuil pour elle au coin du feu, car les soirées d'octobre commencent à être fraîches.

Maman lui versa un petit verre de cassis et le lui porta elle-même. Et Billy, en signe de trêve momentanée, lui avança un tabouret sous les pieds.

Pour moi, je restai assise à part, gelant auprès de la fenêtre sans oser m'approcher ; je me faisais l'effet d'une paria. Je ne vis pas Roland qui s'approchait de moi sournoisement. Il me dit :

— Hum ! hum ! avec un clin d'œil et un sourire malicieux du côté de Dora, puis il me pinça le bras, ce qui me fit lit pousser un oh ! de surprise.

Cheekie, mon petit fox-terrier, accompagna mon cri d'aboiements bruyants et sympathiques, tandis que Roland s'esquivait en pouffant de rire.

Papa prit sa voix la plus réfrigérante :

— Je sais bien que je perdrais mon temps en faisant appel à vos bons sentiments, Phyllis, car vous n'en avez aucun. Mais, quoique vous soyez dépourvue de toute espèce de délicatesse, vous devriez comprendre que le moment est mal choisi pour vous laisser aller à une gaité indécente. Vous ne voyez pas que votre sœur est souffrante ? Votre manque de cœur est révoltant ! Sortez !

Je n'attendis pas longtemps pour profiter de la permission et gagnai la porte avec un soupir de soulagement.

IX

Bien qu'il ne l'eût donné qu'à contre-cœur, nos fiançailles ayant reçu l'assentiment de mon père. M. Carrington prend l'habitude de venir chaque après-midi à la maison où il est gracieusement accueilli par tous. Dora exceptée.

Non pas qu'elle lui témoigne une aversion ouverte. Si elle se trouve au salon au moment où il y entre, elle est aussi polie qu'avec n'importe quel visiteur, mais elle profite de la première occasion venue pour disparaître et ne revient plus de la soirée.

Nos rapports avec Mark deviennent plus intimes à mesure que le temps s'écoule... Pourtant, je n'ai pas le rayonnement de bonheur des très heureuses fiancées.

Parfois, un doute affreux me traverse l'esprit.

C'est que je vais peut-être faire un mariage d'argent. Oui, je me réjouis en y pensant à l'avarice de tout ce que je pourrai faire pour ceux que j'aime : maman, Billy, Roland... même Dora (je lui dois bien de ne pas l'oublier).

J'essaie souvent de me répéter que j'adore mon fiancé, qu'il est beau, qu'il est bon, distingué, charmant, et puis mes pensées prennent un autre chemin et je rêve maintenant au magnifique château dans lequel je vivrai désormais, où je serai reine, à la longue robe de velours bleu avec laquelle je balaierai les allées de Strangemore...

En attendant, je continue mes petits services de Cendrillon. Qui donc, quand je n'y serai plus, aidera Maria, Ketty et maman ? Père est si difficile ! Et Dora n'a pas l'habitude...

Je ne puis m'empêcher d'être fière de la superbe bague de fiançailles que Mark m'a donnée, elle brille et jette mille feux quand je la fais miroiter au soleil.

Je possède aussi un beau médaillon orné de brillants sur lequel sont tracées les initiales P. M. V. Il contient une miniature très joliment faite de mon fiancé.

— Je crains, me dit-il en riant au moment où il me l’offrit, que vous ne teniez davantage au médaillon qu’au portrait.

— Mais si, protestai-je, je tiens beaucoup aussi au portrait, bien qu’à la vérité il m’arrive plus souvent de contempler l’extérieur que l’intérieur.

C’est ainsi que, peu à peu, je me trouve comblée de cadeaux pour la plupart extrêmement coûteux et, comme chez nous les belles choses et les bijoux ont toujours été fort rares, je sens croître autour de moi la considération qui s’attache à ma nouvelle situation sociale.

Le temps s’écoule cependant.

Noël est passé et le printemps montre déjà des signes précurseurs. Les primevères à cœur d’or étoilent l’herbe nouvelle ; elles sont entourées de myriades de sœurs : les violettes bleues et pourpres, les pâquerettes candides et les jaunes crocus.

— C’est le dernier printemps que je passe à Summerleas, dis-je l’autre jour à Billy, en me promenant avec lui dans notre jardin. J’étais dans un accès d’humeur mélancolique.

— Oui, me répondit-il, l’année prochaine, à pareille époque, tu tiendras cour plénière à Strangemore. Tu deviendras vite une femme à la mode ; et tu bouleverseras le comté de fond en comble.

« Pourquoi as-tu l’air triste aujourd’hui ? N’es-tu pas contente ?

— Non, pas tout à fait. Je suis inquiète. Tout sera là-bas si nouveau, si grand, si étranger ! Et surtout, tu n’y seras pas !

« Oh ! Billy ajoutai-je en jetant mes bras autour de son cou, c’est ce que je trouve de plus affreux ! Je t’aime trop pour te quitter.

— Et moi je t’aime aussi rudement, fit-il en m’embrassant avec brusquerie. Ma toilette en fut un peu dérangée. J’avais fait toilette, attendant la visite de Mark — mais cela n’a pas d’importance, ni pour Billy ni pour moi.

— Quelle drôle d’idée, reprit mon frère en s’étendant tout de son long sur l’herbe. Nous étions arrivés sur un petit tertre situé au fond du jardin dont

nous avons fait notre endroit favori.

— ... Quelle drôle d'idée de te marier ! Si c'était Dora, je m'en réjouirais et cela paraîtrait tout naturel, mais toi, toi !

« Tu avais bien besoin de t'amouracher de ce garçon !

— Mais c'est lui qui s'est amouraché de moi ! Jamais je n'aurais imaginé une chose pareille !

« Enfin, inutile de discuter ce sujet-là puisque c'est une chose entendue. Mais ne te plains pas ; tu verras, Billy, ce que je ferai pour toi quand je serai mariée.

— Ah ! quoi donc ? fit-il avec un vif intérêt.

— Nous en avons déjà parlé ensemble, Mark et moi. Il te trouve intelligent...

— Il pourrait bien ne pas se tromper, interrompit mon cher frère sans fausse modestie.

— Laisse-moi finir. Et il a l'intention de t'envoyer à Eton pour finir tes études. Hein ? Que penses-tu de cela ?

— Oh ! chic, s'écria Billy...

— Et ce n'est pas tout. Quand tu viendras en visite à Strangemore, il y aura un fusil et un chien pour toi, je le lui ai demandé.

— Pas possible !

— Si, à la condition que tu apprennes à tirer et que tu ne tues personne.

— Je tire admirablement à la cible, dit mon jeune frère avec une superbe assurance. Mais tu m'en dis trop. Je ne crois plus aux contes de fées.

— Eh bien ! tu verras ! Quant à Roland il aura de l'argent tant qu'il voudra pour payer ses dettes, il n'aura plus besoin d'avoir peur de papa...

— Et à Dora, que lui donneras-tu ? Ta bénédiction ?

— Non. Des robes neuves tant qu'elle en voudra.

« Pour maman, je lui achèterai une écharpe de dentelle, un lorgnon d'écaille et un de ces beaux fauteuils à bascule comme il y en a à Carston. Je les regarde chaque fois que je passe dans la grand'rue. Elle sera si bien, là, pour travailler.

« Oh ! Billy, que ce sera bon d'être riche, et de ne plus travailler à la cuisine, de ne plus être grondée par papa, de me payer toutes mes fantaisies !

« Oh ! je crois que je me résignerais à épouser M. Carrington même s'il était aussi laid qu'un singe !

Dans un vif transport d'enthousiasme, je sautai sur mes pieds et je restai horrifiée, car à deux mètres à peine du petit tertre se tenait M. Carrington adossé à un arbre.

Je lus sur son visage une expression bizarre qui me donna à penser qu'il avait tout entendu.

On ne peut pourtant pas l'accuser de nous avoir épiés, car si nous avions seulement pris la peine de relever la tête, nos yeux auraient rencontré les siens.

Je restai devant lui sans voix et sans mouvement.

Billy, toujours allongé sur le gazon, regardait autour de lui pour découvrir la cause de mon mutisme, il finit par l'apercevoir ; aussitôt, sautant sur ses pieds, il se sauva honteusement, me laissant seule en face de l'ennemi.

M. Carrington s'avança doucement.

— Oui, me dit-il d'un ton calme, quoique ses yeux fussent brillants de colère, oui, Phyllis, j'ai tout entendu.

Je ne répliquai rien, étant bien incapable de proférer un son.

— Ainsi, continua-t-il avec amertume, vous ne m'épousez que pour mon argent ! Ainsi, au bout de six mois, je n'ai pas réussi davantage à toucher votre cœur ! Alors qu'il est plein d'une prévoyante tendresse pour chacun des vôtres, il n'y a aucun sentiment d'affection pour celui à qui vous avez engagé votre foi !

— Eh bien ! renoncez à moi, si vous me jugez ainsi, lui dis-je avec un sentiment de défi. Je vous rendrai votre parole.

— Non, je ne renoncerai pas à vous. Je vous épouserai malgré votre indifférence, j'y suis plus décidé que jamais.

— Si c'est pour me rendre horriblement malheureuse...

— Vous, malheureuse, par moi ? Ah ! Phyllis, dit-il d'un ton douloureux qui m'émua de pitié, vous ne pouvez donc pas comprendre à quel point je vous aime !

Je sentis que j'allais me mettre à pleurer, mais je fis un effort pour retenir mes larmes et demeurai tête baissée devant lui.

— Phyllis, dites-moi bien sincèrement si vous désirez, m'épouser ? me demanda-t-il brusquement. Il ne serait pas trop tard pour vous raviser ; répondez-moi avec franchise.

Je lui répondis très doucement :

— Oui, je le désire. Je serai plus heureuse avec vous qui êtes si bon pour moi, si indulgent, que je ne le serais avec n'importe qui. Mais il va sans dire que, si c'est vous qui n'y tenez plus...

Mark prit ma main.

— Pour gagner votre cœur, Phyllis, je donnerais avec joie tout ce que je possède. Peut-être, fit-il avec un triste sourire, avec le temps, un jour viendra-t-il, où vous me jugerez digne d'être placé dans vos affections au même rang que Billy, Roland et les autres ?

Je ne pus encore retenir mes sanglots, de contrition cette fois, et je fouillai dans ma poche pour prendre mon mouchoir.

Inutile de dire qu'il n'y était pas, ce que voyant, mon fiancé sortit le sien et essuya lui-même mes larmes amères.

— Pourquoi ne me détestez-vous pas ? m'écriai-je au milieu de mon désespoir. Monsieur Carrington, oubliez ce que vous avez entendu et pardonnez-moi.

— Comment pourrai-je vous pardonner si vous m'appellez monsieur Carrington ?

— Mark, alors, mon cher Mark, pardonnez-moi, implorai-je en frottant ma joue humide contre le drap de son habit de cheval.

« Je vous jure que je ne pensais pas à ce que je disais, car si vous ressembliez seulement à M. Hastings, seriez-vous cousu d'or... je ne vous épouserais pas. Dites, Mark, vous me pardonnez ?

— Oui, ma chère petite fille. Seulement, je trouve que vous me devez une réparation pour le chagrin que vous m’avez fait.

— Oui, peut-être... Eh bien ! quelle pénitence allez-vous m’infliger ?

— C’est que vous m’embrassiez la première. Je ne crois pas, Phyllis, que vous m’ayez, jamais donné un baiser que je n’aie été obligé de mendier.

Je répliquai de grand cœur :

— Oh ! oui, tout de suite.

Et je me jetai dans ses bras.

Si j’avais été une coquette accomplie, ménageant ses effets, je n’aurais pas obtenu, par mes artifices, de succès plus complet que n’en eut cet innocent baiser.

Il sourit d’un air ravi, mais, me retenant, et d’un air très sérieux, il ajouta :

— Ceci ne sera pas tout comme pénitence. J’étais venu dans l’intention de vous demander d’abrégé mon supplice.

« Et cette petite scène me prouve que je n’avais pas tort. Si réellement vous n’avez pas de répugnance à m’épouser...

— Mais non, vous pas plus qu’un autre, je vous assure !

Bon ! je l’avais encore blessé, je m’en aperçus à l’air chagrin qui assombrit ses traits.

Passant mes bras autour de son cou, je murmurai :

— Ne soyez pas trop malheureux... Quelque chose me dit que je finirai par vous aimer ; mais il faut être très patient avec moi. Je vous jure que j’aime mieux vous suivre plutôt que de rester à la maison... surtout après ce qui s’est passé ce matin.

— Qu’est-il donc arrivé ?

— Hier, papa a reçu une lettre de ses sœurs... ma tante Pricilla demandait que Dora vint passer un mois auprès d’elle.

— Oui. Eh bien ?

— Dora répondit que cela l’ennuyait et que je devais y aller à sa place... et naturellement papa fut aussitôt de son avis... et alors, Mark, je me suis

rebiffée.

— Comment dites-vous, chérie ?

— Rebiffée, révoltée. Papa est entré dans une violente colère et... il m'a tiré l'oreille.

Je fis cette dernière confidence à voix basse, mon front enfoui sur son épaule.

Mark caressa doucement mon oreille.

— Cette petite oreille, si jolie, si rose, si petite ? La tirer ! oh !

— Mais, fis-je en relevant la tête d'un air décidé, je n'irai pas à Quamsly, cet horrible pays où l'on ne voit personne sauf mes tantes ! Je ne me laisserai pas devenir une victime !

— Non, certainement. Je ne le permettrai pas non plus !

— Si vous connaissiez ces vilaines vieilles filles, vous comprendriez l'horreur qu'elles m'inspirent. Ce sont les sœurs de papa ; tante Martha a des verrues et tante Pricilla des yeux qui louchent et le menton pointu... pointu ! comme son caractère.

« J'aimerais mieux mourir que d'y aller ! Oui. Je préfère encore vous épouser tout de suite !

Je ne compris la portée de ma sottise qu'en voyant mon fiancé pâlir et reculer.

— Phyllis, me dit-il à demi-voix, il est bien triste pour moi que la pensée de notre mariage vous déplaie autant.

— Non, non, ne croyez pas cela ! m'écriai-je toute repentante. Pensez combien j'ai été énervée depuis hier soir... Il me tardait de vous voir pour tout vous raconter... Je pensais bien que vous seriez mon refuge.

— Vous êtes mon enfant chérie, dit-il en caressant les boucles folles de mon front, mon bien le plus précieux. Je ne veux pas qu'on vous maltraite. Phyllis, voulez-vous fixer notre mariage à deux mois ? Deux mois seulement !

Je tressaillis.

Il ajouta :

— Nous serons au mois de septembre et vous aurez dix-huit ans. Si vous voulez, ce sera le jour anniversaire de celui où je vous découvris perchée dans le noisetier ?

Cette idée me sourit et, sans dire ni oui ni non, je lui répondis :

— Allez parler à papa.

— Venez-y avec moi, Phyllis, j’aurai plus de courage.

La main dans la main, nous nous dirigeâmes vers l’ancre du dragon.

.

Ce fut donc, ainsi que nous l’avions décidé, au jour anniversaire de la cueillette des noisettes qu’eut lieu notre mariage.

J’écris ceci au soir de la cérémonie, au moment de quitter la maison paternelle.

Me voici devenue réellement Phyllis Carrington, laissant la Phyllis Vernon des anciens jours fuir et disparaître pour toujours dans les ombres du passé.

Tous les événements de ces dernières semaines me font l’effet d’un tourbillon dans lequel j’ai peine à me reconnaître.

Pour commencer, mère m’emmena à Londres où elle me remit entre les mains d’une couturière célèbre, grande femme aux yeux perçants, qui me gronda, m’étira, me serra, me tapota et enfin me mesura à tel point que j’en oubiai ma propre identité pour ne plus voir en moi qu’un nombre incalculable de centimètres et de mètres !

Cendrillon se transformait, elle allait devenir princesse.

Transportée de joie, j’essayai successivement toutes mes robes neuves devant le grand miroir de maman.

Ma robe de mariée, satin blanc et dentelles de Bruges, est, selon le cliché habituel, une merveille de grâce et de légèreté.

Roland a été garçon d’honneur avec Jenny Hastings, tout en rose, et je puis affirmer qu’il n’a pas trouvé la journée longue.

Mon Billy m’apporta, avec des larmes plein les yeux, un ravissant lapin blanc qu’il soignait avec amour depuis six mois, en vue de notre séparation.

— Il partira aussi pour Strangemore, me dit-il, la voix chevrotante, bien qu'il ne voulût avoir l'air de rien. En le regardant tous les jours, tu pensera à moi.

Je me jetai dans les bras de mon frère chéri, au risque d'étouffer le lapin pressé entre nous et, pendant quelques minutes, nous pleurâmes tous les deux sans rien dire.

Dora accepta assez froidement, comme une personne qui ne tient plus à rien, d'être ma première demoiselle d'honneur.

Les autres étaient : les deux misses Hastings, la sœur de M. de Vere et des cousines de Mark.

Un grand ami de mon mari, sir Francis Garlyle, agissait comme grand maître des cérémonies.

À l'aurore de cette mémorable journée, je me levai et fis seule la plus grande partie de ma toilette.

À huit heures, Ketty frappa à ma porte. Elle me remit un lourd paquet cacheté sur lequel je lus ces mots, écrits par mon fiancé : « Avec ma profonde tendresse ».

Je l'ouvris.

C'étaient tous les diamants des Carrington remontés à neuf et mis à ma mesure : colliers, bagues, bracelets et diadème, plus beaux et brillants que jamais.

Enfin, nous partîmes pour l'église, moi parée comme une châsse, tout mon cortège derrière moi, et, en ce jour de septembre plein de soleil resplendissant de fleurs, de chants d'oiseaux, avec les claires toilettes passant au milieu des haies fleuries, l'on eût dit vraiment le cortège d'une reine.

Une heure plus tard, les paroles définitives étaient prononcées et l'anneau emblématique brillait à mon doigt.

Pour la dernière fois, je signai : Phyllis Vernon.

Sir Francis Garlyle venant au-devant de moi, dans la sacristie, baisa ma main et, en attachant à mon poignet un bracelet serti de brillants, il me dit :

— Daignez accepter mes hommages et tous mes vœux de bonheur, mistress Carrington.

Je tressaillis en entendant résonner à mes oreilles mon nouveau titre. Dans mon trouble, je pus à peine le remercier.

Mariée, moi, Phyllis, qui hier encore jouais à la poupée !

Me voici devenue une dame, j'irai habiter le beau château... Mes robes de velours et de soie traîneront dans les allées du parc !

Mais, en sortant de l'église, appuyée au bras de mon mari pâle de bonheur et d'émotion, je ne pouvais le croire encore.

Et, lorsque, avec lui seul, je montai en voiture, je ne pus m'empêcher de lui demander :

— Est-il possible, Mark, que nous soyons mariés ?

Il me dit avec son tendre sourire :

— Mais oui, je le crois. Et passant son bras autour de ma taille, il m'embrassa doucement.

« Maintenant, chère aimée, murmura-t-il, nous allons être heureux, la vie entière !

Déjeuner, toasts, discours, tout cela passa devant mes yeux comme en un rêve.

Les invités nous ont quittés, mon mari est en bas qui m'attend en compagnie des membres les plus proches de la famille, et je griffonne ces lignes sur mon petit cahier, en toilette de mariée, attendant que Ketty vienne m'aider à passer ma robe de voyage.

Ce sont les dernières de ma vie de jeune fille, les dernières aussi du petit cahier. J'ai pris goût à sa société. Ainsi que l'espérait mère, il m'a aidée à réfléchir, il m'a appris à raisonner, mais son temps est fini.

Tout à l'heure, Phyllis Carrington quittera sa maison, ses amis, les lieux qui ont vu son enfance, pour s'en aller vers l'inconnu.

Adieu, cher petit cahier !

DEUXIÈME PARTIE

I

Paris. Novembre 19...

Je croyais bien, à Summerleas, avoir dit adieu pour toujours à mon journal, m'imaginant que la vie d'une femme était trop remplie pour qu'elle se permît une telle occupation. Mariée depuis deux mois, trois bientôt, je m'aperçois qu'un jeune ménage qui voyage peut avoir beaucoup de loisirs ; le cher mari n'est pas toujours présent et, si allégée que soit la besogne d'une maîtresse de maison, la vie d'hôtel la laisse complètement déchargée du temps qu'elle y consacrerait.

C'est peut-être pour toutes ces raisons que j'ai été reprise dernièrement de la nostalgie de mon petit cahier...

Quoi qu'il en soit, un beau matin, je m'en allai seule rue de Rivoli et achetai chez un grand papetier un magnifique album qui n'a qu'une parenté fort éloignée avec mon modeste petit cahier de Carston, comme la pauvre Phyllis Vernon avec M^{rs} Carrington. Mark est sorti pour la matinée, le moment est propice et c'est avec joie que je vais me retrouver en tête à tête avec... moi-même...

Ainsi, voici donc deux mois que nous sommes mariés, et notre lune de miel dure toujours !

Notre bonheur est sans défaut comme le miroir de ces beaux lacs que nous vîmes en Suisse cet été.

Mark est encore plus épris qu'il ne l'était avant notre mariage. Cependant, il me semble qu'il est moins mon esclave.

Il peut, maintenant, s'absorber dans la lecture du *Times* au petit déjeuner, sans lever les yeux entre chaque ligne pour s'assurer que je ne me suis pas évaporée dans l'air ou pour me demander tendrement, à tout propos, si je désire faire ceci ou cela.

Et, ce qui est plus satisfaisant encore, il a appris à goûter quelque plaisir, même quand il n'est point en ma compagnie.

Il est allé, ce matin, voir un de ses amis de jeunesse, avec qui il a voyagé en Amérique pendant ces dernières années ; l'ami est marié maintenant avec une Française et fixé à Paris dans une villa d'une certaine avenue de Passy.

J'ai insisté pour y aller avec mon mari, mais il a refusé avec un doux entêtement, c'est pourquoi, ce matin, je me trouve seule, pensive, devant ces feuillets.

Oui, au fait, pourquoi Mark a-t-il refusé de m'emmener avec lui chez son ami marié ?

Il ne voulait, m'a-t-il dit, que revoir en passant son vieux camarade et reparler de leur bon temps de jadis...

Ce temps où je n'existais pas dans l'esprit de mon mari excite quelque peu ma curiosité.

Riche et beau garçon, il a dû être recherché, adulé par les femmes. Combien de jeunes filles à marier lui ont fait les yeux doux ?... Combien d'autres...

Mais je suis folle de chercher à plonger mon regard dans un passé qui ne m'appartient pas et dont je dirai même que l'accès m'est défendu...

La moindre allusion à sa vie passée, à ses voyages, a le don de rembrunir les traits de mon cher époux et d'assombrir son humeur. Sujet défendu ! Chasse gardée !

Et quand il voit que je m'étonne et suis prête à pleurer de contrariété, il me câline comme une enfant, puis me dit en m'embrassant :

— Petite Phyl, je vous jure qu'avant de vous avoir rencontrée je n'avais jamais vraiment su ce que c'était qu'aimer.

« Vous êtes la première, la seule, l'unique...

Quelle femme ne serait satisfaite avec une pareille réponse !

C'est égal, pourquoi n'a-t-il pas voulu que j'aïlle, moi aussi, chez son ami, pour entendre parler de leurs souvenirs d'Amérique !

Quelques jours après notre mariage, nous étions alors en Suisse, au bord du lac de Genève, je lui demandai à brûle-pourpoint :

— Mark, n'avez-vous jamais aimé d'autre femme avant moi ?

L'espace d'un éclair, il me sembla que sa figure changeait.

— Tous les hommes ont eu des fantaisies, me répondit-il évasivement.

Quelque chose me fit comprendre qu'il esquivait une réponse nette ; aussi j'insistai :

— Je ne parle pas d'une toquade, mais d'un réel attachement.

« N'avez-vous jamais, avant moi, demandé à une femme de l'épouser ?

— Quoi ? fit-il en essayant de rire, sans y réussir, du reste, m'eussiez-vous refusé, si je l'avais fait ?

En posant cette question, il me regardait d'un air interrogateur tout à fait curieux.

— Non, bien sûr. Mais cela ne m'empêcherait pas de penser que vous auriez pu m'en informer plus tôt.

« Jusqu'ici vous aviez prétendu n'avoir jamais aimé que moi, et maintenant faudra-t-il donc apprendre que déjà une douzaine de femmes vous ont brisé le cœur ?

Il haussa les épaules... Mais je le vis distinctement changer de couleur.

Mark répondit en détournant son regard :

— Je n'ai jamais dit cela. Vous dénaturez mes paroles.

— Cependant, avec vos fantaisies, vous me l'avez fait entendre.

— Vraiment, Phyllis, je trouve fort impoli que vous donniez aussi facilement des démentis. Je vous assure que c'est blessant.

— Eh bien ! vous en avez follement aimé une, en tout cas, dis-je malicieusement, bien plus pour m'amuser à le taquiner que pour chercher à savoir.

La réponse qu'il me fit, d'un ton très sérieux, m'étonna :

— Si un homme a commis une folie dans sa vie, doit-il, pour cela, être condamné sans pitié ?

— Je n'ai jamais dit, repris-je vivement, que c'était une folie d'être amoureux. Je dis seulement que vous auriez pu avoir la franchise de m'en parler plus tôt.

« Je déteste les mystères !

Mark souffrait visiblement. J'eus pitié de lui.

Allais-je troubler la paix de notre si heureuse union ?

— Là, lui dis-je pour le rassurer, ne vous inquiétez pas. Je n'ai aucune curiosité sur votre vie passée. Admettons que je n'ai rien dit.

Nous gardâmes quelque temps un silence embarrassé.

— Êtes-vous fâchée, Phyllis ? me demanda-t-il timidement.

— Oh ! mon Dieu, non ! Pourquoi une chose de si peu d'importance me toucherait-elle ?

Je cherchais à prendre un air dégagé, mais y réussissais très mal.

— Ma chérie, fit-il désolé. N'allez pas vous monter la tête pour une vieille passion morte et enterrée pour toujours !

« Dois-je être amoindri à vos yeux parce que je me suis imaginé, un jour, dans un coup de folie, que je ne m'explique pas encore, que mon cœur était pris ?

— C'est bien, dis-je sèchement, n'en parlons plus...

Un silence. Puis, tout à coup :

— Était-elle brune ou blonde ? demandai-je.

— Brune, affreusement brune !

— Grande ?

— Affreusement grande aussi... Ah ! c'était une aberration de ma part... un caprice de jeune homme, oublions cela, Phyllis, n'en parlons plus... ce sujet m'est odieux.

Et je me tus... Mais pourquoi faut-il qu'aujourd'hui cette visite — la première action qui, depuis notre mariage, ne nous est pas commune, —

pourquoi faut-il qu'elle me remémore notre conversation d'alors, le seul nuage gris dans notre horizon bleu ?

Mardi matin.

C'était hier soir ; nous roulions en auto revenant vers minuit de l'Opéra, quand je m'aperçus que, depuis le matin, je n'avais pu causer seul un instant avec Mark.

Ni seuls à déjeuner, ni dans l'après-midi où nous avons eu des visites, ni à dîner en grand appareil dans l'immense salle de l'hôtel.

Et maintenant, en y réfléchissant, je me souviens qu'à plusieurs reprises j'ai trouvé Mark songeur, les yeux fixés dans le vide, comme perdu dans des souvenirs.

Souvenirs pénibles, sans doute, car il y avait sur son front une barre que je commence seulement à connaître.

— Qu'avez-vous eu aujourd'hui, mon ami, dis-je en glissant ma main gantée dans la sienne. Vous n'étiez pas aussi en train qu'à l'ordinaire ?

— Une pointe de migraine.

— Vous ne m'avez pas parlé de votre visite de ce matin. Avez-vous trouvé M. Brewster ?

— Oui.

— Eh bien ! avez-vous causé longuement de votre chère Amérique ?

Je sentis un léger frémissement de ses doigts.

— Oh ! très peu. Je déteste l'Amérique.

— Vous y êtes resté bien longtemps, cependant.

— Nous ne sommes pas allés seulement en Amérique. Nous avons beaucoup voyagé ensemble.

— Mais l'Amérique a été votre dernier voyage, n'est-ce pas ? Vous en arriviez directement quand vous êtes revenu à Strangemore ?

Il retira brusquement sa main et me dit tout à coup :

— Comment avez-vous trouvé le ballet ? Vous n'aviez jamais vu de ballet, je crois ?

Il rompait les chiens, c'était clair.

Il se mit à me parler avec animation de tous les ballets auxquels il avait assisté en Russie, en Norvège et ailleurs, et jusqu'à l'hôtel il me fut impossible de placer un mot. Oh ! j'en suis certaine maintenant, la femme qu'il a aimée était une Américaine, c'est pourquoi il ne veut plus entendre parler de ce pays.

Mais, n'ai-je pas le droit de savoir ?

Pourquoi toute une longue phase de la vie de mon mari me demeurerait-elle inconnue ?

Cette femme il l'a aimée, aimée passionnément. Son souvenir n'est pas mort puisqu'il éprouve le besoin de parler encore d'elle, et moi... moi, sa femme, je n'en connaîtrai rien ?

Je sais ce que je vais faire.

Je connais l'adresse de M. Brewster et j'irai le trouver. Peut-être voudra-t-il parler... ou du moins... dans ses réticences je comprendrai...

Je m'arrête et je réfléchis — comme mère me disait souvent de le faire — avant de prendre une grave décision.

Si Mark, connaissait ma démarche — et il l'apprendrait sûrement par son ami — il m'en voudrait horriblement. La paix de notre ménage serait troublée, ma suspicion lui serait odieuse et il en viendrait peut-être à me détester. Je ne serais plus son enfant gâtée tant, tant aimée !

Oh ! non, ce serait folie, ce serait agir en enfant qui casse sa poupée pour voir ce qu'il y a dedans.

Gardez votre secret, mon cher mari, c'est une vieille affaire du passé qu'il ne faut pas réveiller, vous avez raison.

Le passé est dans les choses mortes et le beau présent m'appartient. Je ne veux plus qu'il ait ce regard troublé et cette barre au front. Nous partirons... c'est décidé.

Ce matin, à peine réveillée, je regardais le jardin des Tuileries tout enveloppé de brumes, qui s'étendait sous mes fenêtres. Une petite pluie d'automne fine et pénétrante tombait. Et soudain j'eus la vision de Summerleas dans ce beau jour de septembre, le jour où nous l'avions quitté.

La nostalgie me saisit avec une force qui devint un désir impérieux de partir...

Il me sembla qu'en fuyant vers notre « home » si aimé, Mark laisserait derrière lui ses mauvais souvenirs, et cette force intérieure me poussa à lui dire :

— Que Strangemore doit être beau en ce moment, paré des feuilles d'automne. Il me semble être au milieu du grand bois, vous savez, là où les arbres sont si serrés que l'on ne sent même pas la pluie tomber.

À ma vive surprise, il répondit avec énergie :

— Oh ! combien vous avez, raison, ma chérie. Ce n'est jamais plus beau qu'à cette époque de l'année.

— L'époque de la cueillette des noisettes, Mark...

Ce fut irrésistible.

Il vint auprès de moi et, me prenant contre lui, il me dit en baisant mes cheveux fous :

— Voulez-vous que nous rentrions, mon aimée ? Pas immédiatement, nous avons des engagements pour cette semaine. Un dîner mercredi soir, vendredi encore l'Opéra et mardi prochain la Comédie-Française. Nous pourrions attendre...

— Oh ! non, n'attendons rien, m'écriai-je. Partons tout de suite. C'est ce soir que je veux partir. Il me tarde de revoir maman, Billy et les autres, et puis, vous savez, fis-je d'un ton caressant, que je connais à peine, encore, notre « home ».

Je lui souriais en parlant et je constatai avec plaisir qu'il écoutait avec joie ma proposition.

— Eh bien ! ma chérie, c'est facile à arranger. Quelques coups de téléphone...

« En somme, si cela vous fait plaisir, l'année prochaine nous ferons un second voyage de noces et nous reviendrons visiter ce que nous n'avons pu voir cette fois-ci. Et puis, ajouta-t-il pour lui-même, c'est l'époque de la chasse, oui, je crois qu'il est temps de rentrer.

Et il me quitta pour s'occuper du départ.

Strangemore, 2 novembre.

Je retrouve ici mon album que j'avais quitté à Paris au matin de notre départ précipité.

Cependant, malgré notre hâte de rentrer dans nos foyers, nous nous arrê tâmes une quinzaine à Londres, où mon mari désirait me présenter à quelques anciens amis de la famille, et à des parents plus ou moins proches.

Nous n'avons pu voir ma belle-sœur et son mari, sir James, ils reviennent du Canada où ils ont fait un long séjour et on les attend d'un moment à l'autre.

Cousins, tantes, oncles et amis étaient nombreux et, pour la plupart, si simples et agréables que je fus très vite apprivoisée et trouvai ma nouvelle famille bien moins intimidante que je ne le craignais.

Cependant : une épine au milieu de toutes ces roses.

Lady Blanche Going chez qui nous avons passé une semaine est, parmi les cousines de mon mari, celle qui m'intéresse le plus, bien qu'à franchement parler, elle produisait sur mes nerfs une sourde irritation.

Veuve et riche, elle possède une belle installation dans un grand hôtel des Park-Lane et elle est la plus aimable des hôtes ses.

Ses manières sont extrêmement séduisantes, elle est belle, accomplie, mais... avec elle seule j'éprouvai une sensation de gêne et de malaise.

Elle paraît vingt-cinq ans à peine, bien qu'à certains jours elle en accuse sept ou huit de plus.

Par instants, lorsqu'un regard de ses grands yeux langoureux et fendus en amande, répondait à celui de mon mari, j'y voyais passer un éclair et ce vif et soudain éclat me paraissait suspect, venant d'une femme qu'il considérait presque comme une sœur.

Un soir, le rire de Mark s'arrêta net sur une phrase de lady Blanche.

— Eh bien ! beau cousin, dit-elle, quel souvenir avez-vous rapporté de vos conquêtes d'Amérique ? Vous êtes, sur ce sujet, aussi muet qu'un poisson de l'Atlantique.

— Mes souvenirs sont vagues, ma cousine, pensez qu’il y a déjà plus d’une année. Mais dites-moi, ces magnifiques poires viennent-elles de votre terre de Chelsea ? Quelle belle propriété vous aviez, là ! Quand votre cher père vivait, quels heureux moments nous v avons passés ! Vous souvenez-vous ?

J’admirai intérieurement le talent qu’avait mon mari pour détourner la conversation, et je lui vins en aide en réclamant à mon tour des détails.

Ce que je pus le moins pardonner à lady Blanche, ce fut de mettre en évidence, chaque fois qu’elle le pouvait, mon inexpérience et ma naïveté. Aussi, fus-je enchantée quand nous lui fîmes nos adieux.

Oh ! les délices, l’enchantement du premier revoir quand j’arrivai en voiture, à Summerleas !

Je me jetai dans les bras de maman qui ne perdit pas une si belle occasion de fondre en larmes et, pourquoi le dissimulerais-je ? moi aussi.

Billy exprima son bonheur par une série de gambades fantastiques et des hurrahs assourdissants.

Dora elle-même oublia sa dignité et ses griefs pour me donner une cordiale étreinte.

Chacun s’extasiait.

Et comme j’avais bonne mine ! Que j’avais l’air heureux ! Comme j’étais changée et que ma robe m’allait donc bien ! C’est une robe en soie chinée de couleur bleu-vert.

J’ai lu un tel désir dans les yeux de Dora que je la lui donnerai d’ici peu de temps...

C’est bien à son tour maintenant de porter mes robes !

Et l’on m’apprit la grande nouvelle.

Roland est réellement fiancé à la fille du colonel et celui-ci a écrit à papa pour l’assurer du plaisir qu’il en a...

La tournée s’envola trop vite à mon gré, et lorsque, le soir, Mark arriva pour me réclamer, l’étrange sensation de parfait bonheur, de joie complète, qui m’avait envahie en revenant dans la vieille maison, me rendit presque honteuse, et me donna du remords.

Pourquoi, mon Dieu, ne puis-je ressentir pour Mark cet amour exclusif et romanesque qui fait que certaines jeunes femmes peuvent quitter leur famille — même celles qui y ont été très heureuses — sans éprouver une ombre de regret ? Certes, je l'aime de tout mon cœur, il est le plus charmant, le plus attentionné des maris, bon jusqu'à la faiblesse, et je devrais l'adorer, mais je ne puis y parvenir.

Et cependant je suis heureuse autant que je puis l'être. Je n'ai ni chagrins ni soucis...

Tous mes désirs sont comblés avant que d'être exprimés et ma crainte d'être ingrate envers mon mari pour toutes ses bontés, et mon inquiétude concernant les souvenirs du passé, s'évanouissent quand je constate à quel point je suffis à son bonheur.

Seule, sa jalousie envers les miens trahit quelquefois son désir passionné de posséder plus complètement mon cœur.

II

— Qui voulez-vous inviter pour les chasses ? me demanda Mark un matin à déjeuner. Il est temps d'y penser, n'est-ce pas ?

Je fus consternée. Vraiment, ne pouvions-nous vivre ainsi tranquilles, tous deux ?

— Oh ! Mark, m'écriai-je, est-ce bien nécessaire ? Quand ils seront là, faudra-t-il que je m'occupe de tout ce monde ?

— Mais, je le suppose, répliqua-t-il en riant, bien qu'il ne soit pas impossible que nos invités se suffisent à eux-mêmes.

« Souvenez-vous, petite femme, que plus vous en inviterez et plus ils vous laisseront la paix ; aussi, nous allons remplir la maison.

— J'ai vu si peu de monde dans ma vie, fis-je d'un ton désespéré, et du grand monde surtout... c'est à en mourir de peur !

— Rassurez-vous, ma chérie, je serai près de vous pour vous aider. Je suis sûr que vous vous en tirerez parfaitement.

— Tout cela est très joli, dis-je, sérieusement alarmée, mais vous serez à la chasse du matin au soir et ce sera moi qui devrai m'occuper des dames et les divertir. Je sens que je serai morte avant la fin du premier jour ! Non... Mark, si vous m'aimiez vous ne voudriez pas me rendre si malheureuse.

Mon accent pathétique le fit rire aux larmes.

— Ma petite fille chérie, dit-il enfin, malheureuse, parce que vous recevrez des visites d'amis ? Mais... Phyllis, si ce projet vous déplaît tant, n'en parlons plus. Nous resterons seuls ici, tous les deux, quoique — avec un soupir de regret — cela me paraisse un crime de laisser perdre tout ce gibier. Maintenant, souriez, êtes-vous contente ?

Mais je ne suis pas contente du tout et je ne veux pas sourire.

Cette crainte stupide des étrangers est-elle digne d'une femme mariée ?

Honteuse de ma sotte timidité, je résolus de supporter la terrible épreuve sans faiblir.

Et prenant un parti héroïque :

— Mark, commençons tout de suite la liste des invitations. Qui sait ? Peut-être que parmi nos invités quelques-uns voudront bien me témoigner de l'amitié.

— Je n'en doute pas, petite fée. Je souhaite seulement que les hommes s'en tiennent à l'amitié. Voyons, qui allons-nous inviter ? ajouta Mark en tirant un crayon et un carnet de sa poche.

Je me levai et allai regarder par-dessus son épaule.

— Ma sœur Harriett d'abord et son mari. Ils seront libres la semaine prochaine. Elle vous connaît à peine et je désire que vous deveniez bonnes amies.

— Mon Dieu, que deviendrai-je si je sens que je déplaïs à votre sœur ?

— Eh bien ! fit Mark d'un ton provocant, si Harriett désapprouve mon choix, je demande le divorce.

Une chiquenaude sur son oreille fut sa punition.

Je me penchai sur le bras de son fauteuil.

— Vous ressemble-t-elle un peu, au moins ?

— Vous ne pouvez pas imaginer plus grand contraste. Son caractère est très décidé, elle tient son mari en laisse tandis que moi, pauvre misérable, tyrannisé du matin au soir, je suis un être faible et dépourvu de volonté.

— Votre sœur doit être une femme terrible.

— Au contraire, Harriett est charmante et plaît à tout le monde. Quant à James, il est son esclave. J'espère qu'elle nous amènera Lilian.

— Qui est Lilian ?

— Lilian Beatoun. C'est la nièce d'Handcock. Ensuite nous inviterons Blanche.

— Celle-ci ne me plaît pas avec ses airs hautains. Si vous saviez comme elle me toise du haut de sa grandeur ! Absolument comme si j'étais une petite fille indigne de sa considération.

— Soyez tranquille ! Elle ne serait pas fâchée de vous passer quelques-unes de ses années, si elle le pouvait. Elle m'a fait beaucoup de compliments de vous et je suis sûre qu'elle est trop bonne pour avoir voulu vous humilier.

— Mon Dieu, comme ce doit être agréable d'être une femme du monde et de savoir se composer une attitude pour chaque circonstance de la vie. M'auriez-vous aimée davantage ?

— Fi l'horreur ! s'écria mon mari avec une terreur affectée. Si j'avais épousé une « femme du monde », pour employer votre expression, j'aurais déjà pris la fuite ou je me serais suicidé.

— Alors, vous trouvez donc que je suis...

— Une délicieuse petite oie... non, non, une vraie perfection, et c'est pour cela que vous m'avez conquis. J'avais été saturé de grands airs...

— Où cela, fis-je vivement. En Amérique ?

Une crispation nerveuse passa sur le visage tout proche de mon mari. Puis, soudain m'entourant de ses deux bras, il murmura à mon oreille :

— Ne voyez-vous pas à toute heure que je vous adore pour ce que vous êtes ? Faut-il vous le répéter encore ? Et vous, Phyllis, dites-moi, petite fille, m'aimez...

Il s'arrêta brusquement, me regarda au fond des yeux, puis me repoussa avec un rire contraint :

— Quelles invitations ferons-nous encore, dit-il, sir Francis ? Voulez-vous ?

— Il me plaît pour le peu que j'en connais. Invitons-le. Et Dora aussi, Mark ?

— Dora, certainement. Si notre chère sœur veut bien nous faire l'honneur d'accepter. Mais il nous faut quelqu'un pour lui faire la cour... Disons... George Ashurst ! Il n'est pas très brillant, mais c'est un si bon garçon, et il a le titre de baronnet... plus une grosse fortune, toutes choses qui ne sont point à dédaigner !

— Je voudrais bien avoir Billy... et mère aussi, pour m'aider à faire les honneurs.

— Nous tâcherons d’avoir Billy toute une semaine aux environs de Noël. Votre chère mère sera la bienvenue et votre père peut se joindre à elle...

— Papa ne va jamais nulle part parce qu’il est incapable de rester de bonne humeur deux heures de suite. Mais il me semble qu’en voilà suffisamment avec ceux que nous avons nommés.

— Bien. Je crois qu’avec deux ou trois célibataires en plus nous pourrions clore la liste.

— Dans tout cela, je ne vois pas des gens très amusants.

— Mais si, Blanche est très gaie quand elle le veut, et Lili, — c’est le petit nom habituel de Lilian, — Lili vous plaira. Elle est brillante et aimable. Tout le monde l’aime.

— Quel âge a-t-elle ?

— Dix-neuf ou vingt ans, peut-être, mais elle ne paraît guère plus âgée que vous. La seule chose que l’on puisse lui reprocher, c’est d’être un peu coquette. J’espère qu’elle ne vous apprendra pas à flirter, ma Phyllis.

— Ah ! si cela arrive, vous l’aurez voulu ! Que deviendrez-vous si l’un de vos « célibataires » s’éprend de moi ?

— Cela n’aurait d’importance que si vous le payiez de retour.

— Ah ! grand Dieu ! c’est bien assez d’un homme pour vous tourmenter, dis-je en riant. Enfin, si dans tout cela Dora peut pêcher un mari, je ne regretterai pas la peine que je vais avoir.

Jeudi soir.

Enfin, je puis m’échapper un moment pour prendre une heure de repos avant de changer de robe pour le dîner.

La maison est pleine depuis hier ; presque tous nos invités sont arrivés !

Quelle journée fatigante !

D’abord, le matin, ce fut maman et Dora que j’envoyai prendre à Summerleas avec la petite auto.

Je fus enchantée de les revoir... inutile de dire que c’était réciproque. Dora paraissait ravie de la distraction qu’elle allait trouver ici ; plus aucun souvenir des mauvais jours d’autrefois.

Mère m'apportait d'excellentes nouvelles de Billy, entré à Eton à la rentrée d'octobre. Il se distingue par son intelligence et son travail, père ne désespère plus, maintenant, d'en faire quelque chose.

Dora apporte deux jolies toilettes neuves. Mais deux seulement et qui ne sont même pas des robes du soir !

Décidément, j'ai remis ce matin à Anna, ma femme de chambre, ma robe de soie bleu-vert avec l'ordre de la recouvrir au plus vite d'un voilage de tulle, pailleté que j'ai rapporté de Paris... Et Dora aura une jolie toilette de soirée que personne ne reconnaîtra.

Mon beau-frère et ma belle-sœur n'arrivèrent qu'après le déjeuner, gris de poussière : ils avaient voyagé depuis Londres dans leur auto ; ils amenaient avec eux leur nièce Liban Beatoun, un valet, un chauffeur et deux femmes de chambre.

Moi qui redoutais tant ma première entrevue avec la sœur de mon mari !

C'est une femme délicieuse, aimable et sans façon.

Blonde, grande, forte, elle me dépasse de la tête et des épaules. Je la trouvai d'abord très imposante et m'approchai, rouge et intimidée, pour lui adresser mon compliment de bienvenue :

— Croyez, lady Handcock, que je suis très heureuse de...

Elle m'interrompit en me prenant par les épaules pour m'embrasser, puis, m'ayant regardée de très près — Sa Seigneurie est myope — elle s'écria :

— Mais Mark ! ce n'est qu'une enfant, une enfant mignonne et jolie, dont les yeux pétillent d'esprit, mais enfin une enfant !

« Je vais avoir l'air d'être sa grand'mère. D'abord, Phyllis, je vous défends de m'appeler lady Handcock, mon petit nom est Harriett et c'est celui que vous me donnerez puisque nous sommes sœurs : James, venez saluer cette jolie petite femme et ne la lorgnez pas trop, car je devine que Mark vous arracherait les yeux !

Sir James s'avança, salua, tendit la main, et je crus voir un automate dont les ressorts se déclenchent.

Mais son bon sourire me rendit confiance et je lui donnai une cordiale poignée de main.

Mark avait raison en me vantant la gentillesse et la beauté de Lilian Beatoun.

J'éprouvai, rien qu'en la regardant, une soudaine sympathie pour elle et je crois bien que ce fut réciproque.

Je la conduisis à sa chambre pour l'aider à s'installer. Cinq minutes après nous bavardions comme deux pies.

Voilà pour la famille.

Vers l'heure du dîner, arrivèrent deux grands chasseurs : M. Francis Garlyle et sir George Ashurst, petit jeune homme extrêmement blond, qui possède un nez aquilin, des joues souillées de chérubin, des yeux bleu clair au regard vague et des moustaches longues et pâles, d'un blond si argenté qu'on les croirait blanches.

Ce matin, le capitaine Jenkins et M. Powell firent leur apparition, arrivant des casernes de Chillington ; ils furent suivis de près par un tout jeune homme dont on m'a bien dit le nom, mais je l'ai oublié, on ne l'entend appeler que Chip. Il est dans les hussards et possède un visage de séraphin.

Comme mon mari le plaisantait devant moi sur les nombreuses conquêtes qu'on lui attribue, il nous confia avec un grand soupir que depuis sa dernière saison à Londres il avait le cœur pris par une ravissante beauté. »

— Vous la connaissez, Carrington, elle est toujours avec votre sœur, lady Handcock.

— Miss Lilian Beatoun ?

— Ah ! ah ! vous l'avez dit.

— Eh bien ! vous avez de la chance, dit Mark en riant, miss Beatoun est arrivée aujourd'hui.

— Où cela ? Ici ?

— Ici même ! Le même toit vous abrite et vous aurez l'honneur de dîner avec elle.

— Non ! s'écria Chip, transporté de bonheur. Vous en êtes sûr ?

— Tout à l'heure ouvrez bien vos yeux en entrant dans le salon. Mais, si vous perdez les dix minutes qu'il vous reste pour vous habiller, vous ne dînerez pas et vous ne contemplez pas votre idole.

Un quart d'heure plus tard, Chip offrait son bras à Lili et la conduisait triomphalement à table.

J'avais à ma droite mon beau-frère Handcock, galant, mais taciturne, à ma gauche sir Garlyle, le meilleur ami de mon mari, — sauf M. Brewster probablement.

En face de nous, Dora faisait des grâces à sir George Ashurst placé à côté d'elle. Jamais, je crois, je ne l'avais vue aussi candidement jolie, lorsqu'elle levait ses yeux innocents sur son vis-à-vis et lui souriait de ses lèvres roses.

Sir Francis surprit mon regard fixé sur elle et je vis un fin sourire glisser sur son visage.

— Mademoiselle votre sœur a encore embelli, me dit-il ; je ne sais pourquoi, mais le mot « ingénue » vient naturellement à l'esprit en la voyant. Si j'étais peintre, je voudrais faire son portrait telle qu'elle est ce soir, avec cette robe blanche, toute simple, une gerbe de lis dans les bras et, à ses pieds, un ruisseau murmurant.

« On pourrait intituler la composition : le Clair de lune. Je n'ai jamais vu plus de grâce dans le maintien ni de physionomie plus candide. Comment pourrait-on imaginer quelque noir dessein sous ces traits innocents ?

Je pensai aux vues secrètes de notre « Clair de lune » sur celui qui, en ce moment, buvait ses paroles. Je pensai à son petit caractère pointilleux et jaloux, à ses querelles fréquentes avec mes deux frères, mais j'acquiesçai d'un air enchanté.

— Qu'il y a longtemps que je ne vous avais vue, reprit-il.

— Longtemps ! Mais non, c'était le jour de mon mariage.

— Peut-on appeler cela : vous voir ? Je pensais à la visite que je fis il y a deux ans chez les Leslie, à Carston. Vous souvenez-vous de votre petite aventure, un jour que vous passiez à âne avec des amis dans la grand'rue ?

— Oh oui ! Sans vous, sans votre prompt secours, je frémis de penser à ce qui serait arrivé. J'étais justement en face des fenêtres de la banque quand ma selle a tourné, et je voyais disséminées aux fenêtres des figures rieuses de jeunes gens qui attendaient ma chute ignominieuse. Mais vous passiez, heureusement pour moi, vous vous êtes avancé...

— Oui, M^{rs} Leslie venait de me dire en vous montrant : Voici les misses Vernon, avec leurs ânes, je crois bien que la plus jeune va tomber...

— Et je parie que vous étiez justement en train de regarder ma sœur que vous trouviez jolie.

— Non, je ne vis que vous, je vous le jure. Et savez-vous que, pendant plusieurs jours, j'attendis chez M^{rs} Leslie un petit mot de vous, juste un mot de remerciement... qui ne vint pas.

— Écrire à un jeune homme ! Vous ne connaissez pas mon père : une pareille chose l'eût fait bondir. Je n'ai même pas eu l'idée de lui en demander la permission.

— Et vous n'auriez pas pensé à m'écrire sans... non, évidemment.

À ce moment lady Handcock me fit un léger signe.

Le moment était venu pour les dames de quitter la salle à manger.

Je me levai et traversai la salle avec beaucoup de dignité, satisfaite de ma première épreuve ; en passant, je me tournai légèrement du côté de Mark.

Il souriait, l'air content et fier, et je lui rendis son sourire.

.

Quelques jours ont passé ; nous commençons maintenant à nous connaître tout à fait, mes hôtes et moi.

À la fin de la semaine, arrivée de lady Blanche Going suivie de son cheval, son chien et une femme de chambre française qui révolutionne l'office.

Sir Francis Carlyle et notre belle cousine sont de très anciens amis, à ce que je vois.

— Je ne pensais guère vous trouver ici, dit-elle à sir Francis. Dans sa lettre M^{rs} Carrington m'avait parlé de ses autres invités, mais de vous pas un mot !

— Oh ! mistress Carrington, s'écria-t-il, combien c'est cruel à vous de me bannir si complètement de vos pensées ? Quoi ! Même pas mentionné mon nom ! Quel affront !

— Vous n’avez, pourtant pas la prétention d’être dans mon esprit à toute heure du jour, fis-je gaîment avec un air malicieux.

À travers ses lourdes paupières Sa Seigneurie nous jeta un regard aigu, puis elle eut un petit rire, traversa le salon et alla s’asseoir à côté de Lilian.

III

Je constate avec plaisir que tous mes hôtes — lady Blanche exceptée — sont charmants avec moi, car je ne gêne aucun de leurs flirts pour aussi apparents qu'ils soient.

Cependant, je me permis l'autre jour, me trouvant seule avec Lilian, de faire allusion à sa coquetterie, amusante tant elle est naïve et ouverte.

Elle me répondit, avec cet air de franchise qui la rend sympathique :

— Que voulez-vous ! Coquette je suis née, coquette je mourrai.

« Je vous scandalise, n'est-ce pas ?

— Pas trop. Croiriez-vous que moi, je n'ai jamais flirté ?

— Est-il possible ? C'est sans doute pour cela que vous êtes une si étrange et gentille petite femme. Mais je crois que, si cela vous chante, vous pourriez vous en donner le plaisir, car cela ne fait de doute pour personne que sir Francis est très épris de vous.

Je ne pus m'empêcher de rougir en répondant :

— Quelle sottise, Lilian ! Sir Francis est un très ancien ami, il m'a connue quand je portais encore des robes courtes, ainsi...

— Naïve Phyllis ! Quand je serai mariée je vous prendrai pour modèle, sage petite matrone.

— Quand vous marierez-vous, Lili ?

Une ombre de tristesse passa dans ses grands yeux. Mais aussitôt elle secoua la tête et dit en riant :

— Jamais, probablement. Oh ! c'est toute une histoire que je vous conterai un autre jour.

Là-dessus, elle fit une pirouette et s'en alla tourmenter le malheureux Chip.

Pendant ce temps, Dora profite de son mieux de l'occasion.

Elle va vite en besogne, ma chère sœur, elle court presque, et ce sont les marches de l'autel qu'elle a prises pour but de sa course. Sa victime, le pauvre Ashurst, n'a plus d'yeux, d'oreilles, et de souffle que pour elle.

Venu à Strangemore pour chasser, il refuse de suivre ces messieurs pour s'attacher au sillage de ma sœur.

Le désir de plaire, l'excitation de cette lutte, prêtent au visage de Dora une animation inusitée qui la rendent encore plus charmante.

De son fauteuil, maman suit avec satisfaction le petit manège innocent de sa fille. Marier richement Dora a toujours été son vif désir, et qui sait si... cette fois-ci... ?

Toutes ces idées me tournant dans la tête, à mot aussi, je voulus en parler un peu librement avec Mark et allai le chercher en son repaire, c'est-à-dire dans sa salle d'armes qui contient une collection complète de fusils, épées, fouets, éperons, etc., etc.

Lorsque j'y entrai, je le trouvai penché sur son meilleur fusil, un fusil neuf qu'il ne permet à personne de toucher. À l'aide de la plus grosse épingle que j'aie jamais vue, il essayait d'enlever quelques grains de poussière logés dans les fentes.

Il était encore rouge d'animation, et, en me voyant, il s'écria d'un ton irrité :

— Phyllis, avez-vous une toute petite épingle ?

« Je ne peux pas comprendre, fit-il en jetant rageusement la sienne, pourquoi on en fabrique de cette taille.

« Elles ne peuvent être de la moindre utilité pour nettoyer un fusil.

— Peut-être, dis-je, ne les a-t-on pas faites spécialement pour cet usage.

Je détachai de ma ceinture une épingle de taille raisonnable, Mark s'en saisit avec avidité et retourna aussitôt à sa tâche.

Assise auprès de lui, je me contentai, durant quelques minutes, d'être le témoin muet de ses efforts.

— Mark, fis-je enfin, je ne trouve pas George Ashurst aussi stupide que cela.

— Que quoi, ma chérie ?

— Que vous l’aviez dit.

— Je vous l’avais dit ? Ah !...

Il parle, mais je vois que toute la pensée de mon mari est concentrée sur ce bienheureux fusil.

— Oui, vous me l’avez dit. Rappelez-vous ! Vous disiez qu’il n’était pas brillant, ce qui signifie la même chose.

— La même chose que quoi ?... Ah ! oui, oui, oui, j’y suis ! Eh bien ! qu’en pensez-vous ? Le trouvez-vous brillant ?

— Non, mais il sait causer assez gentiment, et, en somme, il est aussi agréable qu’un autre.

— Je suis enchanté qu’il vous ait donné si bonne opinion de lui. Ashurst est un de mes bons amis... Et après tout, est-ce si important qu’un garçon n’ait jamais rien pu connaître au grec ou au latin, et qu’il ait échoué à tous ses examens ?

— Mais, je suis convaincue que, s’il l’avait bien voulu, il aurait réussi. Et, tenez — je baissai la voix, bien que nous fussions seuls — je crois qu’il conviendrait on ne peut mieux à Dora.

— Ah ! ah ! Je suis de votre avis : d’autant que Dora n’a pas inventé la poudre non plus.

— Vous vous trompez, Dora est très intelligente : elle sait lire des romans, broder au petit point, faire du crochet et un tas d’autres choses beaucoup mieux que moi.

— Vrai ? Mais alors, c’est peut-être vous qui n’êtes pas très intelligente.

Je me levai et, me dirigeant vers la porte avec dignité :

— Mark, dis-je, vous êtes grossier, je ne reste pas avec vous.

— Si vous voyez Ashurst, me cria-t-il, dites-lui que je voudrais lui parler.

— Oui, et je lui répéterai que vous avez dit qu’il était un cancre au collège.

— Dora et George sont les deux personnes les plus spirituelles, les plus intelligentes que j’aie jamais vues, dit-il en riant. Êtes-vous contente ? Votre Majesté est-elle apaisée ?

— Personne ne vous demande de mentir, monsieur.

— Mais je ne mens guère, je vous l'affirme, en disant que Dora est intelligente, car je connais au moins vingt jeunes filles qui se sont données un mal inouï dans l'espoir de devenir lady Ashurst et aucune n'en a jamais été aussi près que votre sœur l'est aujourd'hui.

— Il ne lui a pas encore demandé de l'épouser.

— Cela viendra. Tout le monde peut voir qu'il n'a qu'elle en tête, et je ne crois pas... (je vous en demande bien humblement pardon), je ne crois pas que sa tête résiste à une forte pression. Je jurerais qu'avant la fin de son séjour ici il sera à ses pieds.

— Que je suis contente ! Et que maman le sera aussi ! Mark, je vous pardonne, mais, à l'avenir, je vous défends de vous moquer de moi.

— Me moquez de vous !... petite aimée ! Vous voyiez bien que je plaisantais. J'avais tant envie de voir la jolie moue que vous faites quand vous êtes en colère ! Mais vous êtes la petite femme la plus spirituelle, la plus séduisante, la plus... etc.

Je me sentis enfin apaisée. Le fait que Mark partageait mon espoir me fit tant de plaisir que je l'embrassai de tout cœur et, me rasseyant, je consentis à prendre sur mes genoux l'extrémité du fusil et à le tenir ferme tandis qu'il frottait le canon de haut en bas avec un morceau de flanelle rouge horriblement graisseux.

Après dix bonnes minutes de ce monotone exercice, ne pouvant me flatter que mon mari en aurait bientôt fini et commençant à perdre patience, je me permis de hasarder :

— Croyez-vous qu'il devienne jamais plus brillant qu'en ce moment ? Cela me paraît impossible.

— Oh ! à la rigueur, cela peut suffire ! Merci.

Il reprit le fusil, et il le regardait avec tendresse avant de le remettre dans son étui.

— Ah ! Phyllis, je voulais vous dire : j'ai reçu ce matin un mot d'un de mes amis qui m'annonce son retour en Angleterre. Je lui ai écrit pour le prier de venir.

— Vous avez bien fait. Qui est-ce ?

— Lord Chandos.

— Quoi ! m'écriai-je, effrayée, un lord véritable ? Un vieux monsieur intimidant ! Oh ! c'est fini de rire et de nous amuser... Est-il bien vieux et bien ennuyeux ?

— Extrêmement. Il a un an de plus que moi et vous m'avez dit un jour que vous me trouviez très, très vieux !

« Non, Chandos n'est pas intimidant : c'est un très gentil garçon. Je vous dirai, du reste, qu'il se trouve dans les honneurs depuis peu de temps.

« L'automne dernier, il n'était encore que le capitaine Everett et possédait une fortune insignifiante, quand la Providence, sous la forme d'un yacht mal construit, fit naviguer, sombrer et engloutir un vieillard et deux jeunes gens. Voilà grâce à quoi le lieutenant Everett, petit cadet sans fortune, est devenu le richissime lord Chandos.

— Quel roman ! Je devrais plaindre ces pauvres jeunes gens noyés, mais je suis enchantée pour votre ami. Avec une histoire pareille à son actif, s'il est beau et agréable...

— Je ne sais pas, cela dépend des goûts. Vous pourriez encore vous fâcher... puisque vous trouvez Ashurst séduisant. Tout ce que je puis dire, c'est que Chandos plaît beaucoup aux femmes. Que diriez-vous, petite fée, si je vous proposais de donner un bal ? Nous devons plusieurs politesses aux gens du Comté...

— Un bal ! Oh ! quelle bonne idée ! Je n'y suis jamais allée de ma vie. Enfin, je verrai un bal et ce sera chez moi ! Mark ! que je suis contente de vous avoir épousé !

Il se mit à rire de l'air un peu contraint qu'il prend quand je lui dis quelque sottise... Et je me hâtai d'ajouter :

— Je serais si ingrate, Mark, de ne pas vous être reconnaissante pour toutes les bontés que vous avez envers moi !

— Reconnaisante... seulement ?

Je lus un doux reproche dans son regard.

— Mais aussi, je vous aime, beaucoup, beaucoup !

« Oh ! dites, Mark, serait-il possible que Billy puisse venir pour ce bal ?

— Nous essaierons. Allons, courez vite demander à Blanche de vous aider à dresser une liste d'invitations. Elle connaît tout le monde que je souhaite inviter, elle vous sera une aide précieuse.

— C'est en tout et toujours que Blanche doit m'être une aide précieuse, sauf cependant quand il s'agit de m'être agréable. À chaque instant, vous dites : Blanche sait faire ceci, Blanche saurait dire cela... À vos yeux, elle est la perfection.

« Non, je ne lui demanderai pas de m'aider... je la déteste !

— Mon Dieu ! qu'a-t-elle fait pour mériter un pareil malheur ?

— Rien, mais je la déteste quand même.

« Quand je suis à côté d'elle et qu'elle me parle, j'ai l'impression d'être un petit chat que l'on caresse à rebrousse-poil. Voilà !

Je voulus me sauver pour aller annoncer à Lilian la grande nouvelle.

Dans le mouvement que je fis, le précieux fusil, accroché, faillit rouler à terre. Mark se pencha brusquement pour le saisir et une lettre, qui devait être dans la poche de sa vareuse, glissa, tomba sur le parquet.

Il était si occupé à remettre son fusil dans sa gaine, ou à l'examiner en tous sens, qu'il ne s'en aperçut pas.

J'ai des yeux de lynx.

Sans bouger de place, je pus lire la première ligne qui s'étalait en grosse écriture masculine sur la feuille entr'ouverte :

« 10 décembre 19... »

« Cher ami. Je viens enfin de recevoir les nouvelles d'Amérique que vous... »

Je me sentis pâlir. Cependant je réussis à dire d'une voix calme :

— Mark, vous avez perdu un papier... voyez donc.

Il se baissa très vite, regarda, poussa la lettre du pied et dit d'un ton indifférent :

— Ce n'est rien, une vieille lettre sans importance.

Je faillis lui crier :

— Ce n'est pas vrai ! Elle est datée de la semaine dernière... Ne la trouvant peut-être pas assez loin de moi, il en fit une boule qu'il envoya au bout de la pièce.

Puis il se remit nerveusement à frotter son fusil... J'ouvris la bouche pour parler... Je n'osai pas... Troublée, chagrine, je sortis sans ajouter un mot.

.

Toute la soirée d'hier et la longue journée d'aujourd'hui je ne pus trouver un instant de solitude pour me recueillir et mettre un peu d'ordre dans mes pensées.

En sortant du cabinet de Mark, j'avais la tête en feu, je sentais mes jambes flageoler et, la main posée sur la poignée de la porte, je restai là, figée, hésitant à rentrer pour me jeter dans ses bras, pour lui crier :

— Montrez-moi cette lettre, je veux la voir, j'en ai le droit, tout doit nous être commun... Pourquoi me mentez-vous, ce n'est pas une vieille lettre et j'ai vu trembler vos mains comme vous repreniez votre fusil. Vous avez détourné la tête, évité mes yeux... Oh ! Mark, donnez-la-moi, même si je dois en souffrir. Je préfère cela à ce doute affreux...

Oui, j'aurais dû rentrer, lui dire tout cela d'une haleine et peut-être que...

Non ! Il m'aurait prise dans ses bras comme on tient un enfant. Il m'aurait caressée, cajolée, m'aurait appelée sa petite fille aimée, m'aurait suppliée de revenir à la raison, de ne pas me monter la tête pour des riens et il ne m'aurait pas montré sa lettre...

Alors je suis partie tout à coup, me sauvant comme si j'avais commis un crime.

J'aurais voulu être seule, tranquille en rentrant dans ma chambre ; mais Anna m'attendait déjà pour me passer ma toilette de dîner.

Pendant qu'elle m'habillait, une idée me vint soudain : si cette lettre était réellement sans aucune importance, Mark la laisserait où elle était, c'est-à-dire dans le coin de la fenêtre, à demi cachée par le rideau.

S'il y avait du danger à ce qu'elle fût trouvée, aussitôt après mon départ il l'aurait ramassée.

Mais comment retourner à la salle d'armes sans qu'il s'en aperçût ? Comment le faire, surtout, avant qu'aucun des domestiques n'entrât dans la pièce ?

Le valet de chambre de Mark pouvait la relever par habitude d'ordre...

Anna finissait de me recoiffer lorsque j'entendis, de l'autre côté de la cloison, la voix de mon mari.

Il changeait de vêtements pour le dîner.

Aussitôt, me retournant :

— Assez, Anna, dis-je, ma toilette est finie.

Et je m'échappai très vite, laissant cette fille ébahie.

J'eus la malchance de rencontrer Lili en descendant l'escalier ; elle remontait à sa chambre.

— Où allez-vous, Phyllis ? vous courez comme si le feu était à la maison... Et vous êtes à moitié coiffée, petite folle, vos mèches pendent de tous côtés.

J'essayai de sourire.

— C'est une nouvelle coiffure que j'inaugure ce soir. Allez vite vous habiller, Lilian, vous êtes en retard.

— Alors, dit-elle en me saisissant par le bras, venez m'aider, cela ira plus vite. Nous bavarderons un peu.

— Impossible, Lilian, pardonnez-moi, j'ai un ordre à donner et c'est très pressé.

— Vous le donnerez plus tard.

— Non, c'est de la part de Mark, cela ne peut attendre.

Je m'échappai enfin, toute honteuse de mon mensonge, et courus à la salle d'armes.

Je craignis une seconde qu'il n'eût fermé la porte à clef.

Elle était ouverte.

Je tournai la poignée et y pénétraï comme une voleuse.

La pièce était toute noire.

Je tournai le bouton de l'électricité et me précipitai dans le coin...

Elle n'y était plus !

Je cherchai de tous côtés, espérant que peut-être le bouchon de papier aurait pu rouler ailleurs... sous les meubles même ; sans égard pour ma robe de soie et de dentelles je me mis à genoux pour mieux voir.

Rien ! rien !

Il l'avait ramassée.

Je restais là, anéantie, quand la cloche du dîner sonna. Et, le cœur oppressé, je sortis de la salle, ayant presque des larmes dans les yeux.

Dans le couloir, je rencontrai Walter, le valet de mon mari, qui descendait de l'étage supérieur, son service terminé.

— Monsieur est-il descendu au salon ? lui demandai-je.

— Oui, madame, à l'instant.

J'hésitai, puis me décidant à parler :

— Ah ! à propos, Walter, j'ai perdu une lettre froissée cet après-midi dans la salle d'armes. L'avez-vous ramassée ?

— Non, madame. Je ne suis pas entré dans la salle depuis hier soir... Mais, si Madame le désire, je vais voir...

— Non, non, dis-je vivement. C'est inutile, elle n'y est pas.

J'entrai au salon où tout le monde était déjà rassemblé.

Dès l'entrée, je vis le regard de Mark qui semblait me reprocher mon retard.

Je détournai la tête et pris le bras de Francis Garlyle qui s'inclinait devant moi.

Il me fut impossible, pendant tout le dîner, de chasser tout à fait les pensées qui m'assiégeaient ; cependant, sir Francis redoublait d'amabilité et d'esprit. Tous mes hôtes, enchantés de la perspective du bal, en causaient et donnaient leur avis sur une grave question qui, surtout, passionnait les jeunes filles.

Était-il convenable de donner un bal costumé aux environs de Noël ?

Ce serait tellement plus joli et plus amusant !

— Phyllis, donnez votre avis, me dit Lilian à travers ta table. Vous savez que votre époux ne peut rien vous refuser, si vous le lui demandez avec vos petites façons irrésistibles.

— Phyllis sait, dit mon mari, que je serai trop heureux de satisfaire son désir.

Il me souriait, cherchant mon regard.

Mais je me tournai subitement du côté de maman.

— Vous, mère, décidez, lui dis-je, puisque c'est une question de convenances.

« Peut-on donner un bal costumé en cette saison ?

Mère regarda Dora qui lui fit un léger signe de tête et elle répondit :

— Mais pourquoi pas ? Un bal costumé amuse toujours La jeunesse. Du reste, laissez vos invités libres d'être costumés ou non.

La question était tranchée, bientôt l'on ne parla plus que déguisements ; Arlequins et Arlequines, bouquetières et marquis Louis XV, sylphides, fées, déesses ou pantins.

Et pendant ce temps, je me répétais avec insistance :

— Pourquoi m'a-t-il menti ?...

« Pourquoi a-t-il ramassé cette lettre ?

... Sans pouvoir trouver d'autre réponse à ces questions que la preuve évidente de la volonté ferme qu'avait mon mari de me cacher le mystère de sa vie en Amérique.

À la fin du dîner, je surpris les yeux de Mark fixés sur moi, il m'examinait depuis un moment.

— Phyllis, fit-il à mi-voix en se penchant, êtes-vous souffrante ?

Je répondis par un signe négatif.

Aussitôt, Lilian, qui avait entendu, s'écria étourdiment :

— Souffrante, Phyllis ? Si vous aviez vu avec quelle vivacité elle courait ce soir dans l'escalier, vous ne l'auriez pas trouvée malade.

— Ah ! ah ! fit Mark, où courait-elle si vite ?

— Il s'agissait d'une commission que vous lui aviez donnée.

— Une commission... moi ! À vous Phyllis ?

Je préfèrai éviter son regard, et, parlant à Lili, je lui dis vivement, tout en rougissant jusqu'aux oreilles :

— Qui vous a parlé de commission ? vous perdez la tête, Lili.

Puis, me souvenant tout à coup du système de mon mari.

— Oh ! dites-moi donc, petite amie, quel costume vous choisirez ?

« Ne croyez-vous pas qu'en Folie, rose et bleue, avec des grelots partout, partout, ce serait ravissant ?

Un peu plus tard, dans la soirée, Lilian s'approcha de moi comme je passais sur la terrasse pour baigner mon front brûlant dans la fraîcheur nocturne,

— Êtes-vous folle, Phyllis, en plein décembre, sortir ainsi, les bras nus ?

— Je voulais rentrer dans la serre par l'autre porte, mais à cause de vous qui avez une robe de tulle, passons par le hall.

— Ah ! qu'importe ! fit-elle avec un joli haussement d'épaules qu'elle a quelquefois, il y a des moments où je vous jure que je suis lasse de la vie. Attraper une fluxion de poitrine et mourir, ce serait vraiment la meilleure solution.

— Pour parler comme vous le faites, il faut avoir des raisons sérieuses d'être dégoûtée de l'existence.

— Qui vous dit que ce n'est pas mon cas ? Vous qui êtes une femme adorée, qui possédez le meilleur des maris et qui, à dix-huit ans, avez trouvé le Prince charmant, vous ne pouvez même imaginer les peines qui...

Un gros soupir termina sa phrase.

L'énumération des bonheurs qui composaient ma félicité présente amena aussi un soupir sur mes lèvres.

Un silence puis, tout à coup :

— Phyllis, me dit mon amie, j'ai commis ce soir une horrible gaffe et j'ai mille excuses à vous faire...

— Ne parlons pas de cela, dis-je, gênée au souvenir de mon mensonge. J'avais réellement quelque chose de très pressé à faire avant le dîner et...

j'ai pris le premier prétexte qui m'est venu à l'esprit pour m'échapper plus vite. C'est plutôt à moi de m'excuser...

— Votre mari est si bon qu'il vous excusera aussi, dit Lilian. Mais parlons de votre bal et des apprêts que nous allons faire. Il faudra décorer la grande salle...

Nous parlâmes longuement sur ce sujet, ensuite nous exprimâmes des opinions aussi malicieuses que piquantes sur tous les membres de notre petite société et, juste au moment où nous reprenions haleine pour taper sur un nouvel infortuné, la porte de la serre donnant sur le jardin s'ouvrit doucement, puis, un homme jeune, élégant, mince et élancé se dirigea droit vers nous.

La serre était dans une demi-obscurité, seuls les rayons d'une lune brillante passant au travers des vitrines y filtrait des teintes bleues.

En voyant paraître cet homme, nous nous étions levées. Dans mon saisissement, je pris la main de ma compagne, ne me sentant pas trop rassurée.

On y voyait assez pour distinguer les traits de l'inconnu.

Soudain, je sentis frémir la main qui serrait la mienne et Lilian murmura :

— Lord Chandos... lui !

Je m'avançai, rassérénée, au-devant du nouveau venu.

— Lord Chandos, je crois ? Nous ne vous attendions pas aujourd'hui, votre arrivée est une agréable surprise. Mon mari, M. Carrington — il me fit un grand salut — m'a dit qu'il vous avait écrit il y a quelques jours...

— J'ai reçu sa lettre, en effet, et, me trouvant libre, par hasard, j'ai sauté dans le premier train venu. J'ai dîné à Carston et suis arrivé jusqu'ici à pied, n'ayant pas trouvé de véhicule à cette heure avancée. J'arrive ici comme un revenant, madame, et vous en fais mille excuses.

— Tous les amis de mon mari sont les bienvenus... Mais permettez-moi de vous présenter...

Je m'étais retournée au froufrou du tulle et de la soie. Lilian m'avait rejointe.

— Non, Phyllis, me dit-elle, puis, tendant la main :

« Comment allez-vous, lord Chandos ? J'espère que vous ne m'avez pas tout à fait oubliée ?

Pendant une seconde leurs yeux se rencontrèrent. Une seconde seulement... Lili souriait.

Était-ce la lueur incertaine des rayons de lune qui rendait son beau visage si pâle ? Ses yeux étincelaient, grands et sombres, mais sa voix qui résonnait gaîment dans le silence de la serre était aussi ferme qu'à l'ordinaire.

Le grand jeune homme recula un peu et s'inclina profondément.

— Je ne me doutais pas que j'aurais l'honneur de vous rencontrer ici, mademoiselle, dit-il avec une politesse étudiée.

Lili laissa échapper son rire harmonieux.

— Vraiment ? Alors nous sommes aussi étonnés l'un que l'autre. Je vous croyais encore à l'étranger, en France ou en Italie.

— J'en suis revenu la semaine dernière. Se tournant vers moi, lord Chandos demanda vivement :

— Carrington se porte bien, je l'espère ?

— Très bien, je vous remercie. Voulez-vous me suivre ? Nous allons aller à sa recherche.

Je le fis passer par le hall brillamment illuminé.

Par les portes ouvertes du grand salon, il aperçut mon mari qui, apparemment, me cherchait et vint à notre rencontre, tout épanoui.

— Ah ! Chandos, s'écria-t-il, que je suis heureux de vous voir ! Quel bon vent vous amène si vite ?

Il l'entraîna, tandis que je m'esquivais au bras de Lilian.

En entrant dans le petit salon, j'aperçus lady Blanche, presque allongée sur un fauteuil bas, qui parlait vivement à sir Francis, debout devant elle.

En me voyant, elle s'arrêta de parler et me dévisagea, tandis que j'approchais... Je sentis, en frôlant ses jupes étalées, les effluves d'un exquis parfum.

Ses doigts blancs, chargés de bagues, jouaient négligemment avec un grand éventail de plumes.

Chacun de ses mouvements était une essence... une grâce. Longuement, son regard me suivit, il me donnait une gêne indéfinissable et je fus heureuse d'arriver dans le coin de la jeunesse, pour m'en sentir délivrée.

Là, trônait Dora.

Son doux sourire tenait en esclavage M. Powell et sir George.

À la grande stupéfaction de ce dernier, c'était à son autre soupirant qu'elle accordait, ce soir, ses plus aimables attentions. Aussi, le pauvre garçon jetait-il à son rival des regards chargés de haine... Ou bien, il jouait à l'indifférence et tâchait de se persuader que, pour cette fois, les attentions de Dora se trompaient d'adresse.

Rassurez-vous, sir George, et ne vous torturez plus l'esprit à ce sujet.

Quand le moment sera venu, votre bien-aimée ne se trompera pas d'adresse et c'est dans votre main que l'astucieuse Dora, à l'air si innocent, posera ses doigts effilés.

Lilian alla s'asseoir sur un canapé, tout près de son amoureux Chip.

Elle n'était plus pâle, bien au contraire.

Les vives couleurs de ses joues faisaient paraître ses yeux plus brillants... Jamais je ne l'avais vue si jolie.

Lord Chandos vint peu après saluer les personnes qu'il connaissait.

Il passa rapidement devant Lilian et ne vit pas seulement la main que lui tendait le pauvre Chip.

Je remarquai que, de toute la soirée, mon amie évita de se trouver auprès du jeune homme et causa avec une gaîté un peu forcée avec son jeune amoureux, étourdi de tant de bonheur.

Vers onze heures et demie, les chasseurs réclamèrent leurs lits et les adieux commencèrent avec les souhaits de bonne nuit.

J'allais tirer mon album de son tiroir à clef quand j'entendis doucement gratter à ma porte.

J'allai ouvrir et me trouvai en présence de Lilian déjà en toilette de nuit, ses beaux cheveux ondulés noués seulement par un ruban, elle me prit les mains et me dit d'une voix basse et précipitée :

— Oh ! Phyllis, pourquoi ne m'avez-vous pas dit que vous l'aviez invité !

— Lord Chandos, naturellement ? Ma chère Lili, Mark ne m'a appris qu'aujourd'hui qu'il lui avait demandé de venir. J'ai été aussi surprise que vous de le voir. Du reste, pourquoi aurais-je attaché la moindre importance à ce que vous le sachiez ou non ? Je ne pouvais pas deviner que vous l'aviez connu autrefois ni qu'il vous était pénible de le revoir.

Lilian prit une chaise basse, elle s'assit devant le feu, tisonna un instant les braises du bout de la pincette, ses grands yeux fixes regardant les hautes flammes, enfin, elle se tourna vers moi.

— Phyllis, fit-elle doucement, je vous ai promis une confidence, je pense qu'il est temps de vous la faire.

Je pris place dans le fauteuil, à l'autre coin de la cheminée.

— Voyons, Lili, dites-moi votre histoire.

— Oh ! elle est courte, et finit mal.

« C'est il y a près de deux ans que je rencontrai lord Chandos dans le monde. Il s'éprit de moi.

« L'année dernière, il m'a demandé de l'épouser. Je l'ai refusé... c'est tout.

« Vous devez comprendre pourquoi nous n'avions pas envie de nous revoir...

— Vous l'avez refusé, ce beau garçon ?

— Oui, ma chère. Souvenez-vous qu'à ce moment il n'était encore que le petit lieutenant Everett, cadet sans fortune et sans espérances, réduit à sa solde, et moi, Phyllis, je suis loin d'être une héritière. En mourant, mon père ne m'a laissé qu'une médiocre fortune, ma mère s'est remariée et ne se soucie guère de moi. Mon oncle James et ma tante sont très bons pour moi, il est vrai, mais je ne suis pas leur fille et si une partie de leur héritage me revient un jour, j'espère que ce sera dans des vingtaines d'années.

« Si j'avais consenti à devenir sa femme, nous aurions connu presque la misère (elle frissonna d'horreur). Pouah ! la misère même avec un homme aimé...

— Vous l’aimiez ?

Elle ne répondit que par un haussement d’épaules et un soupir éloquents en fermant une minute ses beaux yeux, comme pour y enfermer la vision des jours heureux.

— Il a été vraiment gentil à cette époque, reprit-elle au bout d’un moment et, pourtant, je ne le méritais guère, car il faut que je vous l’avoue, Phyllis, j’avais flirté avec lui sans pitié.

« Je savais fort bien que, lorsqu’il en viendrait à demander ma main, je dirais non.

« Pourtant, je l’aimais... mais je ne pouvais me décider à lui déclarer bravement mes intentions et à le renvoyer. Que de souffrances nous aurais-je ainsi épargnées à tous deux !

— Comment cela s’est-il passé ? dis-je, en posant ma main sur la sienne.

— C’est un matin qu’il vint me faire sa proposition, continua-t-elle de sa voix rêveuse, en s’arrêtant de temps à autre, oui, un matin de bonne heure.

« Rien, autour de nous, de sentimental ou de poétique : ni clair de lune, ni fleurs, ni musique. Il était venu me voir parce que nous partions le lendemain pour la campagne...

« C’était en juillet, et nous ne devions pas nous revoir de longtemps. Je me souviens qu’il pleuvait, je crois encore entendre le bruit si triste des gouttes d’eau sur les vitres, il était ému et ne parlait guère... Je faisais à moi seule toute la conversation, puis, sans aucune préparation, il me dit ce qui l’amenait et je lui répondis... ce que je vous ai déjà dit.

Je lui serrai tendrement la main.

— Et ensuite ?

— Eh bien ! c’est alors qu’il a jugé à sa valeur la jeune fille qu’il aimait. Je lui dis que, même si je l’adorais, la pauvreté de sa situation serait entre nous une barrière insurmontable.

« Et, tout en parlant, je me comprimais le cœur pour ne pas lui dévoiler le trouble que je ressentais.

« Oh ! ce qui est bien certain, c’est que quand il me quitta, il connaissait à fond et il méprisait celle qu’il avait cru aimer.

« Il me déclara qu'il s'attendait d'ailleurs à un refus et savait bien qu'il n'aurait pas dû aspirer à ma main.

« Il ne me blâmait pas, et ne me demanderait jamais de revenir sur ma parole. Mais, en parlant, ses lèvres tremblaient ; il était pâle comme la mort ! Je me raidis, j'avais résolu de ne pas céder.

« Mon Dieu, fit-elle avec agitation en se levant pour marcher dans la chambre, qu'auriez-vous fait à ma place ?

— Je crois que j'aurais cédé... Quoique, il est bien difficile quelquefois de se mettre à la place des autres... Ainsi, l'autre jour... Lili, vous m'écoutez ?

— Oui, oui, parlez. Vous disiez : « l'autre jour... » Que vous est-il arrivé ?

— Non, pas à moi, dis-je en rougissant, c'était une jeune femme dont on me contait l'histoire.

« Mariée à peine depuis quelques mois, elle découvre que son mari a eu une liaison avant son mariage, il lui en fait un mystère, lui interdit d'y faire la moindre allusion, et cependant il continue à recevoir des nouvelles de...

— De l'autre femme ?

— Oui, par un de ses amis. Elle est... intriguée, indignée, elle ne sait à quoi se résoudre... Vous, Lili, que feriez-vous ?

— Mais, ma chérie, cela dépend des sentiments de la jeune femme envers ce mari volage.

— Il n'est pas volage, il l'adore, c'est le meilleur des maris, et cependant...

Lilian me regardait si fixement que je baissai les yeux.

— Cependant, il ne peut éloigner l'ancien souvenir, finit-elle, à moins que ce ne soit l'ancien souvenir qui ne se cramponne à lui. Il y a des femmes, vous savez, qui n'admettent pas qu'on les oublie. Eh bien ! ce que j'en pense ?

« Si j'avais aimé mon mari... d'amour, j'aurais été jalouse comme une tigresse, j'aurais recherché l'autre pour lui arracher les yeux... ou du moins je lui aurais demandé poliment de me rendre « ses » lettres et l'aurais priée

avec beaucoup de douceur de laisser mon mari tranquille, si elle tenait tant soit peu à l'existence. Voilà !

« Maintenant, si je n'avais éprouvé pour mon époux qu'une affection raisonnable (elle me regarda encore curieusement, je ne sais pourquoi), puisque vous dites qu'il est le meilleur des maris, je me serais contentée de mon sort, sans rien chercher à savoir, fermant les yeux, même, de peur d'apprendre de trop pénibles choses... Je crois vraiment que c'est là le parti le plus sage... savoir se contenter de son sort tel qu'il est !... Ah ! si j'avais su accepter sans tant de raisonnements celui qui s'offrait à moi il y a deux ans, tout pauvre qu'il me parût...

Elle haussa encore les épaules comme pour prendre en pitié sa sottise.

— Vous ne l'aviez jamais revu jusqu'à ce soir ?

— Non, jamais. Un mois après il partait pour l'Inde, ayant demandé à permuter avec un camarade. Je n'avais plus reçu aucune nouvelle de lui. Et tout à coup on apprit la chance inouïe qui lui arrivait : le titre et cet héritage fabuleux. Il donna sa démission, puis, au lieu de rentrer en Angleterre, il partit pour l'Italie. Aussi, vous pouvez imaginer le choc que je reçus en le voyant paraître ainsi brusquement sous votre toit.

— Je me demande, fîs-je rêveuse, comment il se fait qu'après son changement de fortune il ne soit pas revenu vous demander de nouveau.

— C'est parce qu'il savait trop bien comment je l'aurais reçu, me dit Lili en redressant fièrement la tête... J'ai fait contre mauvaise fortune bon cœur et je me suis distraite autant que j'ai pu, pour noyer mes chagrins.

« Et lui, il ne paraît pas avoir trop souffert, n'est-ce pas ! Il n'a jamais eu une mine si florissante... Bah ! fit-elle en secouant tous ses cheveux bouclés, les hommes ne valent pas qu'on se fasse tant de souci pour eux...

Et se tournant vers moi tout d'une pièce :

— Dites bien cela, Phyllis, à votre petite amie qui est adorée de son mari, c'est elle qui a la meilleure part, et diles-lui aussi que je l'envie.

Là-dessus, elle m'embrassa de bon cœur et me quitta.

Il est très tard, cependant je ne puis me décider à me coucher. Cette histoire d'amour me trouble et me laisse pensive. S'ils pouvaient oublier

tout ce qui les sépare pendant qu'ils sont ici, et si je pouvais, moi, contribuer à leur rapprochement.

Je cherchai longtemps quels moyens employer, puis l'idée me revint des conseils de Lilian...

— « Si je l'avais aimé d'amour », a-t-elle dit...

Est-ce mon cas ? L'aimé-je ainsi ?

Je m'interroge et suis forcée de me répondre que ce grand amour n'est pas encore venu. Peut-être ne suis-je pas faite pour aimer ainsi... Est-ce égoïsme, dureté de cœur ?

Cependant il y a des personnes que j'aime passionnément. Maman, Billy, le compagnon chéri de toute mon enfance.

Je ne pourrais supporter la pensée qu'il leur arrivât malheur. Et s'il fallait choisir entre l'un d'eux ou Mark... je n'oserais dire qui je sacrifierais.

Je l'aime de cette affection raisonnable dont parle Lilian ; c'est plutôt de la gratitude pour la tendresse dont il m'enveloppe et pour ses mille attentions où je retrouve son amour passionné.

Elle dit vrai, j'ai le meilleur lot, je dois fermer les yeux, éviter de savoir, c'est à ce prix que je garderai mon bonheur et j'en prends la résolution très ferme. Plus jamais, jamais, je ne m'occuperai de cette vieille histoire...

Mais pourtant... comme il sait bien mentir !

IV

Enfin, le voici arrivé ce soir tant désiré de mon premier bal.

Aucune débutante à la veille de ce grand événement ne ressentit jamais frisson d'attente plus délicieux que M^{rs} Phyllis Carrington, malgré toute la dignité que doit lui conférer le mariage.

Tous les bonheurs me sont venus à la fois.

Billy, que Mark avait pu faire sortir d'Eton quelques jours avant les vacances de Noël, arriva le soir même du bal.

Au moment où le dog-car s'arrêta devant la porte pour recevoir quelques ordres avant d'aller à la station, car il était près de cinq heures, je saisis mon mari par le bras :

— Mark, lui dis-je, William va-t-il chercher Billy ? Je voudrais bien y aller moi-même ! Ne croyez-vous pas qu'il s'attend à ?... J'hésitai à continuer.

Mark lut sur ma figure levée vers lui pendant un court instant, puis il me dit :

— Vous craignez qu'il soit désappointé de n'être accueilli que par un domestique ? Eh bien ! Phyllis, ôtez ce petit pli de votre front, c'est moi qui vais vous ramener votre Billy.

Et grimpant dans le dog-car, il se dirigea vers la station sans ajouter un mot.

Juste au moment où mon imagination désordonnée me représentait les boucles brunes de mon Billy éclaboussées de son sang, un bruit de roues arriva à mon oreille. J'aplatis mon nez contre la vitre, et, dans le crépuscule envahissant, j'écarquillai tout grands mes yeux pour mieux voir.

Je ne m'étais pas trompée ! ils sont là qui arrivent ! Un instant plus tard, le dog-car décrivait une courbe devant le perron, et j'aperçus mon frère en pardessus boutonné jusqu'au menton en possession des rênes. À côté de lui,

sur un siège plus bas, comme un seigneur de moindre importance, était assis Mark tout souriant.

Un instant plus tard, Billy était dans mes bras.

— Oh ! Billy ! Billy ! et je m'accrochai à lui, des larmes dans les yeux et un sourire de bonheur sur les lèvres, — est-ce bien toi ? Il me semble qu'il y a des années que je ne t'ai vu ! Comme tu as grandi ! Et que tu as bonne mine !

— Mais oui, je vais très bien, merci, répliqua Billy en me rendant mes baisers avec chaleur, il est vrai, mais rapidement. Quant à avoir tant changé depuis un mois que nous ne nous sommes vus, cela ne me paraît guère possible ! Ah ! quelle course épatante nous venons de faire ! Pas une fois, tu entends bien, je n'ai eu besoin du fouet tout le long du chemin !

— Es-tu content de me voir, Billy ? T'ai-je beaucoup manqué ? Allons, viens dans ta chambre, et je te raconterai tout ce qui s'est passé depuis que je ne t'ai vu.

Au moment où je le tirais vers l'escalier, me disposant à l'entraîner, mes yeux tombèrent sur mon mari resté le témoin muet de cette petite scène, tout à fait oublié par moi. L'expression de son visage me toucha de remords. Je courus à lui et posai la main sur son bras.

— Merci de m'avoir amené Billy, dis-je vivement, et de l'avoir laissé conduire, car je l'ai bien remarqué. Vous m'avez rendue très heureuse aujourd'hui.

— Vraiment ? Cela m'a été bien facile. Je suis enchanté de vous avoir donné un peu de joie, ne serait-ce qu'une courte journée.

Il me souriait, mais, tout en parlant, il dégagea doucement son bras de ma main et je compris au pli qui lui traversait le front que quelque pénible pensée lui était venue.

Immédiatement, je me sentis coupable et désolée, et je restais là, indécise, quand la voix de Billy vint me rappeler aux joies de l'heure présente.

— Venez-vous ? criait impatiemment le jeune autocrate qui avait déjà le pied posé sur la première marche de l'escalier. Il était chargé de cinq ou six gros paquets de papier brun qui encombraient ses bras. Évidemment,

aucune force humaine n'avait eu le pouvoir de les faire entrer dans sa valise.

— Allons, Phyllis ! dit-il encore.

Et oublieuse de tout, sauf de sa chère présence, je courus après lui et le conduisis dans la chambre que mes propres mains ont embellie pour lui, pendant que l'élégant Thomas et la valise suivaient dans notre sillage.

— Billy, dis-je à peine entrée, tu sais que c'est un bal travesti, as-tu apporté un costume ?

— Bien sûr que non. Où l'aurais-je péché ?

— As-tu un smoking, au moins ?

— Pas davantage, Si tu crois que le pape me paie des smokings.

— Mon Dieu ! fis-je désolée, qu'allons-nous devenir !

— Ne t'inquiète pas, me répondit Billy tranquillement, puisque ton bal est costumé, je serai déguisé en collégien. Hein ? C'est une bonne idée ?

Je l'embrassai pour la peine.

— Langley dit que je suis très chic avec l'uniforme d'Eton — c'était vrai — et tu verras si je n'ai pas de succès.

Je vis que l'excellente opinion que mon cher frère a toujours eue de lui-même n'avait pas diminué. Je le quittai rassurée.

Après de longues discussions et hésitations, je me suis décidée pour un costume de Bohémienne. Il a l'avantage de mettre en valeur mes cheveux bouclés, d'un brun doré, et le petit fichu rouge qui me serre la tête fait ressortir l'éclat de mes yeux. Des sequins d'or retombent jusqu'à mes sourcils, la veste brodée d'or sur la chemisette de soie blanche, et la jupe courte en satin rayé de jaune et de rouge complètent mon costume.

Quand ma toilette fut achevée, entendant remuer dans le cabinet voisin et siffloter mon mari, j'ouvris sans bruit.

Il n'avait pas encore passé son costume de seigneur oriental.

— Mark, fis-je de loin, sans bouger, comment me trouvez-vous ?

— Oh ! la ravissante Esméralda ! s'écria-t-il avec enthousiasme.

Et, me prenant délicatement par la main pour ne pas abîmer ma toilette, il me conduisit devant son miroir.

— Regardez, dit-il, avez-vous jamais rien vu de si joli ! Je lui obéis et je dois avouer que ce ne fut pas sans une certaine vanité que je contemplai mon image.

Les couleurs vives du costume s'harmonisaient à mon teint et à la nuance de mes cheveux flottant librement jusqu'à ma taille. Je paraissais encore plus mince et plus petite avec mes pieds nus dans des sandales.

Je tenais à la main le tambourin d'Esméralda et devais m'en servir comme d'un éventail.

— Je ferai faire votre portrait dans ce costume, déclara Mark avec chaleur, et vous éclipsez toutes ces antiques dames qui trônent dans la galerie des tableaux.

— Suis-je aussi... aussi jolie que Dora ?

— Vous êtes mille fois plus jolie, c'est-à-dire que ce soir tout le monde va vous faire la cour. Je vois bien qu'il faut que je m'y résigne. Voilà ce que c'est que d'avoir une femme trop jolie.

— Suis-je, fis-je, enhardie par la chaleur de son accent, plus belle qu'aucune des femmes que vous avez connues ?

Je le regardais droit dans les yeux, et je crois qu'il lut dans les miens le fond de ma pensée, car il répondit en me souriant gravement :

— Vous êtes la plus belle comme vous êtes la seule femme que j'aie réellement aimée, Phyllis, il ne faut jamais en douter !

— Eh bien ! alors, voilà un baiser pour vous.

Je me haussai sur la pointe de mes sandales pour le lui donner. Au fond du cœur je lui pardonnai sa lettre et son mensonge ; tout était effacé.

Comme Mark, à cet instant, parut dangereusement enclin à me presser sur son cœur au grand détriment de mon costume, je battis en retraite et allai m'exhiber à Lilian qui se présenta en « rose » aux pétales brillants de rosée.

Ensemble nous descendîmes le grand escalier jalonné par une haie de valets en grand costume et brillamment illuminé...

Un murmure flatteur accueillit notre entrée dans les salons où déjà la plupart des hôtes de Strangemore étaient réunis.

Au dehors, les voitures commençaient à rouler sur le gravier de l'avenue, et les portières claquaient devant le perron, déversant chaque fois de nouveaux arrivants.

Que de jolis costumes ! de couleurs bariolées !

Dès le seuil, c'était un éblouissement !

Voici ma belle-sœur Harriett en « Marie Stuart », sévère robe de velours noir et collerette de fine dentelle ; mère, en Maintenons lord Chandos en Espagnol ou toréador, doré sur toutes les coutures ; Dora qui descendit un peu plus tard, ravissante en bouquetière Louis XV : soie vert d'eau à bouquets, fichu de dentelles et couronne de roses dans ses cheveux poudrés.

La robe est à moi, ainsi que les dentelles et, Comme je ne les mettais pas, elle m'avait emprunté mon collier et mes bracelets de perles, ainsi qu'un beau diamant monté sur épingle qui brillait au milieu de sa coiffure comme une fantastique goutte d'eau dans un buisson de roses.

Telle, avec ses petits pieds chaussés de satin vert et grandes boucles de diamants, ma sœur ressemblait à une délicieuse miniature... guère plus animée, du reste !

Lady Blanche arriva la dernière, et l'on ne s'en étonna point à la vue de son brillant costume d'odalisque.

Elle me jeta en passant — sir Francis était justement occupé à rattacher l'un de mes bracelets de sequins — un regard indéfinissable et ne me dit pas un mot.

Un peu plus tard, je demandai à Lilian en désignant la belle odalisque :

— Pouvez-vous comprendre ce que je lui ai fait ? Je crois qu'elle ne m'aime guère.

— Ah ! Phyllis, fit-elle en riant, vous êtes naïve ! Elle ne vous aime pas et c'est clair pour tout le monde, parce que vous êtes jeune, jolie, et que vous lui prenez tous ses amoureux !

— Moi ? Desquels voulez-vous parler ?...

— Mais sir Francis d’abord, qui était son esclave avant de vous connaître, et puis... votre mari !

Avec un regard malicieux, Lilian disparut pour la première danse, enlevée par un gracieux Arlequin.

Sa Grâce, le duc de Chillington et lady Alicia arrivèrent de bonne heure. Inutile de dire qu’ils n’étaient pas costumés, mais la toilette somptueuse de Sa Seigneurie parée des plus magnifiques diamants de l’Inde pouvait passer pour un costume de cour du temps de la reine Élisabeth.

Mark dansa avec lady Chillington.

En regardant mon mari qui me faisait vis-à-vis, je me dis avec satisfaction qu’aucun de ceux qui dansaient avec nous n’était aussi beau ni aussi distingué.

Le quadrille fini, sir Francis Garlyle vint me réclamer pour la valse suivante.

Comme nous commençons à tourner, il me glissa à l’oreille :

— Vous êtes une ravissante Esméralda. On ne peut s’empêcher de vous admirer. Qui donc vous a conseillé ce costume ?

— Personne. Je n’ai consulté que mon goût. N’est-ce pas que c’est une bonne idée ? Trouvez-vous que ma coiffure me sied ?

— Vous avez des cheveux admirables. Si je vous disais tout ce que je pense... vous me gronderiez peut-être !

— Oh non ! Je suis bien trop gaie pour cela. Le plaisir du bal me grise, rien que la musique de l’orchestre me fait frémir de joie.

— Vous me faites songer à la « petite lady » de Browning :

Il cita :

C’était la plus petite femme du monde.
Être de grâce et de joie, toute blonde,
Que la Nature en un jour de folie,
Fit trop petite pour l’excès de la vie
Qui la comblait.

— Suis-je vraiment si petite que cela ? Voyez, j’atteins presque à votre épaule. Vous m’insultez, sir Francis ! Dansons vite ou je me fâche !

Avais-je jamais dansé avant ce soir, je me le demande. J'éprouvais une sensation inconnue ; c'est à peine si je touchais le sol, tous les battements de mon cœur étaient à l'unisson de l'enivrante musique.

Quand l'orchestre s'arrêta, j'étais un peu rouge, essoufflée, mais radieuse. Je regardai mon danseur.

Je le trouvai plutôt pâle, il avait un air sérieux qui m'étonna.

— Vous ne paraissez pas enchanté, lui dis-je

Vous êtes bien difficile. Que vous faut-il donc ?

Un sourire étrange passa sur le visage de sir Francis. Je continuai, un peu piquée :

— Vous trouvez sans doute que je danse mal C'est vrai, il ne manque pas ici de meilleures danseuses que moi.

— Permettez-moi d'en douter. Tout ce que je puis vous dire, c'est que je vous préfère à toutes !

Je ne suis pas à l'épreuve de la flatterie, aussi un sourire épanouit-il mon visage.

— Eh bien ! si vous êtes content, il faut en avoir l'air, repris-je. Quand je le suis, moi, tout le monde peut s'en apercevoir à ma figure.

— Je le sais. Mais vous avez affaire à un ingrat, que voulez-vous ! Plus J'obtiens, plus je désire. Quand un homme est affamé, lui donner une bouchée de pain ne fait qu'augmenter ses souffrances.

Je lui ris en pleine figure, tandis qu'il m'entraînait dans le mouvement de la danse.

Après quelques tours, nous nous arrêtâmes pour souffler.

— Êtes-vous toujours en pleine béatitude ? me demanda mon cavalier. Votre bonheur est-il encore sans nuages ?

— Oh ! quelle question inutile ! Ne vous ai-je pas dit que rien, ce soir, n'aurait le pouvoir de diminuer ma joie ? Pourtant, parfois, je me sens troublée par une grosse inquiétude.

— Et c'est ?

— Que cette soirée aura une fin. N'est-ce point navrant ?

Et j'éclatai de rire, sans souci de ma dignité de maîtresse de maison.

— J'ai pourtant d'autres bals en perspective. Mark m'a promis de me conduire à Londres au printemps.

— Et vous y perdrez bien vite le sentiment de plaisir que vous ressentez ce soir. Écoutez mon conseil : n'essayez pas d'une *season* à Londres, vous en arriverez à regarder la danse comme une corvée ennuyeuse ; vous vous souviendrez alors que je vous l'ai prédit.

— Je ne veux me souvenir de rien, fis-je d'un ton espiègle, sauf qu'en ce moment je n'ai pas un souci au monde ! Venez, entrons dans la serre ; je soupire après un fauteuil et un peu de fraîcheur.

Sir Francis parut hésiter à satisfaire mon envie...

Il avait l'air contrarié, gêné, puis enfin, il se décida et nous entrâmes.

Lentement, nous marchions à petits pas parmi les bosquets de fleurs jusqu'à une petite retraite, coin d'ombre et de verdure où je savais trouver des sièges.

Une senteur exquise parfumait l'air, un mince jet d'eau égrenait ses gouttelettes brillantes dans une vasque presque à nos pieds.

Quelques grands arbustes, dispersés çà et là, abritaient des sièges rustiques.

L'orchestre lointain enveloppait d'harmonie ce tableau de rêve.

Nous allions tourner le coin d'une petite allée... une voix connue frappa mon oreille ; sir Francis fit un léger mouvement et, tout à coup, nous nous trouvâmes face à face avec lady Blanche et mon mari.

Aucune raison ne pouvait les empêcher d'être là, seuls, tous deux. Cependant, lorsque mes yeux tombèrent sur eux, un étrange sentiment fait de colère et de tristesse m'assaillit.

Toute ma folle gaîté tomba brusquement.

En considérant Mark de plus près, je m'aperçus aussi d'un changement dans l'expression de sa physionomie.

Il serrait les lèvres fortement et ses narines palpitaient comme s'il avait eu peine à réprimer une émotion quelconque.

Sa Seigneurie, admirable dans ses splendides atours et chargée de pierreries qui renvoyaient mille feux dans l'obscurité, ne daigna pas bouger à notre approche.

Ses longs yeux noirs agrandis au crayon paraissaient langoureux et doux, un sourire figé sur ses lèvres peintes découvrait ses dents étincelantes.

Il m'était difficile sans une grave impolitesse de me détourner et de partir.

Interdite, toute mince et petite comme si j'eusse été vraiment une pauvre enfant des grands chemins, je restais debout devant la belle odalisque qui daigna enfin me parler la première.

— Vous amusez-vous beaucoup ? me demanda-t-elle d'une voix suave.

Je répondis d'un ton glacial :

— Oui, madame, beaucoup.

— Vous en avez l'air, en effet, mais les ombrages où l'on peut jouir d'un agréable tête-à-tête me paraissent aussi avoir des charmes pour vous.

— Je pourrais en dire autant de vous, chère cousine. Cependant je préfère danser. J'ai encore devant moi pas mal d'années avant de me passer de cet exercice.

— Oui. Vous voulez dire que vous vous reposerez quand vous serez devenue une vieille femme comme moi... D'ailleurs, ajouta-t-elle en dardant sur sir Francis un regard aigu, vous avez un danseur hors ligne. On se l'arrachait jadis.

Sir Francis ébaucha un léger salut.

— Alors, répondis-je affectant une amabilité exagérée, il est doublement aimable de perdre son temps avec une novice telle que moi !

Puis, je fis à lady Blanche un impertinent petit salut de la tête et reprenant le bras de mon cavalier :

— À tout à l'heure ! Vous le voyez, aux tête-à-tête, je préfère encore la salle de danse. Rentrons, sir Francis, j'entends le prélude d'un boston.

Je rentrai dans la salle de bal, riant et bavardant, décidée à m'étourdir et à m'amuser malgré tout.

Je voulais éloigner de mon esprit la vision du visage irrité de mon mari. Quel droit avait-il de me regarder de la sorte ? Et lui, que faisait-il dans la serre ?

Est-ce que je me tourmente de ses assiduités auprès de sa cousine ? Ce serait vraiment puéril de ma part !

J'allais refuser la danse que me demandait sir Francis, lasse tout à coup et sans entrain, lorsque la voix de Mark, tout près de mon oreille, me fit tressaillir.

— Si vous n'êtes pas engagée, voulez-vous m'accorder ce boston ? me demanda-t-il cérémonieusement.

— Si vous voulez. Mais êtes-vous à ce point dépourvu de danseuse ? Danser avec sa femme, cela manque d'agrément.

Il ne répliqua rien, mais il m'entraîna dans le flot des danseurs. Vraiment, sir Francis, lui-même, ne danse pas mieux que mon mari. Après plusieurs tours du salon, il me conduisit jusqu'à un canapé, placé dans une profonde embrasure.

— Reposez-vous. Je ne veux pas vous infliger davantage ma société. Voulez-vous que j'aie vous chercher un autre danseur ?

— Mon Dieu, Mark, m'écriai-je vivement, pourquoi me parlez-vous sur ce ton maussade ? Dites tout de suite ce que vous avez sur le cœur, au lieu de me regarder avec cet air farouche. Il va vraiment bien avec votre costume oriental. Je me demande, fis-je en riant, si vous n'avez pas un poignard caché dans vos vêtements, dont vous avez le noir dessein de me percer le cœur. Enfin, qu'ai-je fait ? De quoi m'accusez-vous ?

— Je ne vous reproche rien, Phyllis.

— Non... J'en étais sûre. C'est votre manière habituelle. Vous préférez prendre un air furieux et ne me rien dire. C'est agaçant ! Je voudrais au moins savoir pourquoi ?

— Alors, je vais vous le dire, répliqua-t-il froidement. Est-il convenable à une jeune femme de danser une soirée entière avec le même danseur ?

— Lequel ? fis-je d'un ton négligent.

— Garlyle, bien entendu. Tout le monde vous a remarqués. Vraiment, Phyllis, vous devriez avoir plus de tenue et éviter de vous livrer aux

commentaires malveillants.

— Les commentaires malveillants de qui ? De votre chère cousine ? Et croyez-vous, vous-même, qu'il était convenable de l'écouter débiter ses mensonges empoisonnés ? Dites-moi ?

Je m'étais levée, toute pâle de colère.

Nous nous regardions dans les yeux, puis mon regard dévia et je vis sir Francis qui s'avavançait de notre côté de son pas nonchalant. Mon mari tourna la tête et l'aperçut.

— Lui avez-vous promis cette danse ? me demanda-t-il à voix basse.

— Oui, je le crois.

— Ne dansez pas avec lui, dit Mark d'un ton à demi suppliant, à demi menaçant. Refusez... ne serait-ce que pour moi.

— Pourquoi ? Quelle excuse trouver ? Ce serait de l'impolitesse.

— Ainsi, malgré ce que je vous dis, vous avez l'intention de danser avec lui ?

— Mais certainement.

— Très bien. Faites donc ce qu'il vous plaira !

Et, tournant sur ses talons, Mark s'éloigna rapidement.

Sir Francis me rejoignit en disant :

— Je crains d'avoir été importun, mais je n'ai pu résister au désir de vous rappeler que vous m'avez promis cette danse.

— C'est vrai, dis-je, mais je manquerai à ma promesse, si vous le permettez, car je suis très fatiguée. Vous n'y perdrez pas beaucoup, je ferais une pauvre danseuse.

— Est-ce Mark qui vous a dicté votre réponse ? dit-il avec un léger ton d'ironie. Il craint sans doute que vous n'abusiez... de vos forces ?

Je ne daignai pas répondre et, après quelques propos à bâtons rompus, sir Francis, trouvant sans doute ma société peu divertissante, s'éloigna du côté de la salle de jeu.

Je crois, d'après ce que m'ont dit plusieurs personnes, qu'il préfère la société des cartes à celle des femmes.

Je demeurai longtemps dans mon coin obscur, regardant à travers les rideaux les danseurs et leurs costumes.

Ah ! voici une rose épanouie avec un toréador de belle prestance... C'est lord Chandos ! — Comment ! Elle a accepté de danser avec lui ?

Les scrupules de Lilian se seraient-ils fondus à la chaleur de la fête ? Peut-être le saurai-je demain...

Là-bas, je vois Billy qui danse comme un perdu avec la jolie Jenny Hastings. Il cherche peut-être à détrôner Roland.

Ah ! voici Dora, la charmante bouquetière qui a retrouvé son chevalier servant un superbe mousquetaire au grand feutre emplumé.

Il s'en sert, du reste, comme d'un éventail, et fait de visibles efforts pour soutenir une conversation des plus ardues.

Et Blanche, où est-elle ?

Blanche a disparu. Lasse peut-être, elle est allée réparer ses forces et conserver ses charmes dans le sommeil d'une conscience pure !

Bah ! ma légère jalousie contre Blanche ne pèse rien en comparaison de mes autres ennuis.

Enfin, ce bal que j'avais tant désiré et qui, en somme, ne me laisse que tristesse et lassitude, a pris fin.

Les derniers invités partis, nous regagnâmes nos chambres avec une certaine hâte, car l'aurore allait bientôt paraître.

Fidèle jusqu'au bout à ses devoirs de maître de maison, mon mari resta l'un des derniers au fumoir en compagnie des hommes.

Je l'attendis, espérant bien qu'il passerait dans ma chambre pour me souhaiter un bon repos et faire la paix avec moi.

J'étais prête à lui pardonner tous les griefs que j'avais contre lui...

J'entendis des voix masculines, des pas qui se dirigeaient de plusieurs côtés.

Ah ! voici celui de Mark !

Il entra, marcha vers ma table de toilette, y alluma une bougie et, sans même me regarder, retourna vers la porte.

Mais je bondis en criant :

— Mark !

Il s'arrêta et me regarda froidement :

— Avez-vous besoin de moi ? Votre femme de chambre dort-elle ?

— Oh ! m'écriai-je, prête à fondre en larmes, comment pouvez-vous être si méchant, si rancunier, si cruel envers moi ? Ainsi, vous alliez partir sans me dire un seul mot !

— À quoi me servirait de vous parler ? La dernière fois que je vous ai adressé la parole, c'était pour vous demander une chose qu'il vous était facile de m'accorder et vous m'avez refusé.

— Oui, c'est vrai, mais je l'ai bien regretté après ; vous auriez dû le voir.

— Je n'ai rien vu. Je suis sorti de la salle de bal, ne voulant pas vous voir de nouveau danser avec...

Un geste du côté de la chambre de sir Francis termina sa phrase.

— Mais je n'ai pas dansé avec lui ! criai-je avec un accent de sincérité qui le toucha. Je lui dis... je lui dis que j'étais fatiguée, et il finit même par me laisser seule quand je lui eus donné son congé.

— Est-ce vrai ? Vous n'avez pas dansé ensemble ?

— Non, Mark... J'ai été méchante avec vous. Mais je ne vous aurais pas fait cette peine, vous le savez bien...

Je fis, à part mot, la réflexion qu'en fait de pardon, c'était moi plutôt qui implorais le sien.

— Oh ! Phyllis ! ma chérie ! s'écria-t-il, rayonnant de joie. C'est à mon tour de me faire pardonner. Voici notre première querelle, que ce soit la dernière à tout jamais ! Mais, Phyllis, je vous aime tant, folle enfant, que je souffre en pensant qu'on pourrait mal interpréter votre conduite.

— Oh ! fis-je en haussant les épaules, si ce n'est que lady Blanche, cela m'est égal. Je sais qu'elle me déteste. Eh bien ! Mark, vous ne serez plus en colère contre moi ?

— Non, non, jamais !

— Et vous êtes désolé d'avoir été si méchant pour moi ?

— Désolé, navré !

— Et... vous m'avez trouvée jolie ce soir ?

— La plus belle d'entre les belles.

— Et...est-ce que je danse bien ?

— Comme une fée !... Est-ce tout ?

Nous nous mîmes à rire joyeusement, et dans ce rire, tristesses, soupçons, colères, tout fut oublié !

Je relis ce que je viens d'écrire le matin suivant notre bal et, tout à coup, voici qu'une pensée me vient.

Il m'a dit : La plus belle entre les belles ». Si elle avait été là celle que je ne peux nommer, aurait-il pu me faire la même réponse ? À combien de fûtes a-t-il été auprès de la femme qu'il aimait dans la lointaine Amérique ? Bon ! à quoi vais-je penser encore ? C'est fou ! Voici que j'oublie la promesse que je me suis faite. Je voudrais savoir seulement quel genre de beauté...

V

Nous descendîmes tous assez en retard pour le déjeuner, ce matin, avec des mines plus ou moins fatiguées ; cependant ce premier repas ne manqua pas de gaîté, il y avait tant à dire sur notre belle soirée.

— Moi, dit Chips en dévorant sa neuvième tartine de pain beurré, je trouve qu'un bal à la campagne c'est très amusant, mais cela vous éreinte et vous coupe littéralement l'appétit.

— Un peu de pudding, Chips, dit mon mari en présentant une assiette.

— Ah oui ! fit Lilian avec un gros soupir, l'appétit ce ne serait rien, mais cela vous laisse des tas de regrets... on se dit ; c'est déjà fini ! Et on voudrait recommencer le soir même.

— Ah ! combien vous avez raison, miss Lilian, s'écria Chips en engloutissant sa troisième tranche de pudding, avec sa huitième tasse de thé (comment ce garçon peut-il être aussi maigre !) Je recommencerais aussi, bien volontiers, rien que pour retrouver certaines minutes inoubliables.

« Il y a certaines personnes avec qui on voudrait danser toujours.

Lord Chandos, qui n'a pas dit grand'chose ce matin, leva la tête et jeta au sémillant Chips un regard de mépris.

— Il fait aujourd'hui un temps merveilleux, dit Lili sans paraître rien remarquer. Voyons, il faut faire quelque chose de réveillant ! Mark, vos chevaux doivent s'ennuyer dans leur écurie : que diriez-vous, tous, d'une grande promenade en voiture ?

— Ou en auto, proposa mon mari. Nous pourrions aller plus loin et ce serait plus vite fait...

— Oui, dis-je, prenant feu tout de suite, nous prendrions en passant les Hastings et les Leslie, cela ferait comme un pique-nique. Choisissons un but, où irons-nous ?

— Oh ! un pique-nique, reprit sir Francis — il avait l'air plus frais et dispos qu'aucun de nous, et son œil brillait de contentement. Je parie qu'il avait gagné au jeu ! — c'est la chose la plus désagréable ! Cela signifie des gâteaux salés, des volailles sucrées, la moutarde dans la crème et la crème dans la salade... c'est les genoux au menton, les coudes verdis et des mouches dans tout ce qu'on boit...

— Maintenant, en plein hiver, fis-je d'un ton délibéré, nous éviterons toujours les mouches. Trouvons un endroit où il y ait un bon hôtel. On commandera le déjeuner.

— De quoi s'agit-il ? demanda lady Blanche en apparaissant dans le plus séduisant des déshabillés : taffetas mauve voilé de jaune pâle. Eh bien ! beau cousin, peut-on connaître vos projets ? acheva-t-elle avec un sourire caressant à l'adresse de mon mari.

Quoique je fusse à ma place habituelle devant la table et qu'elle le sût fort bien, elle ne fit aucune attention à moi et ne prit même pas la peine de me dire bonjour.

Elle regardait Mark et attendait sa réponse comme s'il fût le seul digne d'être consulté. Dans son opinion, la maîtresse de maison n'a aucune importance... c'est une nullité !

Mark lui répondit poliment :

— Nous avons décidé de faire un pique-nique aujourd'hui.

— Un pique-nique en hiver ?

— Avec déjeuner dans une auberge quelconque.

— Ah ! bravo ! Excellente idée, repartit Sa Seigneurie avec enthousiasme, continuant toujours à m'ignorer bien que je fisse de mon mieux pour me faire remarquer en faisant grand bruit avec les tasses et soucoupes placées à ma portée.

« Eh bien ! où irons-nous ? demanda-t-elle.

— Nous irons où il vous plaira ! Ordonnez, belle cousine, nous obéirons.

— Réellement ? Alors, ce qui me ferait le plus de plaisir ce serait d'aller à la fontaine de Saint-Seabird. Voici des années que je n'ai fait ce pèlerinage.

Elle soupira d'un air mélancolique comme si un tendre souvenir était attaché à cette évocation du passé.

— À la fontaine des Souhairs ? reprit Mark. La course est longue. Mais en auto, c'est l'affaire d'une heure et demie. Qu'en pensez-vous, Phyllis ?

— Vous avez demandé l'avis de lady Blanche et vous savez que nous lui « obéirons », fis-je d'un ton quelque peu acerbe. Pour moi, je n'y vois aucun obstacle.

— Alors, chère cousine, dit Blanche d'un air léger, si cela vous convient aussi, ainsi qu'à ces dames, c'est entendu.

À ce moment, je relevai la tête et tournai lentement les yeux de son côté.

— Bonjour, ma cousine, dis-je doucement d'un ton extrêmement poli... et je me pinçai la bouche pour ne pas rire, car je venais d'apercevoir du coin de l'œil cette folle de Lilian qui était prête à éclater.

Une seconde Sa Seigneurie parut déconcertée.

— Ah ! bonjour, dit-elle, j'étais persuadée, chère petite, que je vous avais déjà vue ce matin.

— Vraiment ? Vous prenez du café, sir George ? Dora, veux-tu verser du café à ton voisin ?

Le pique-nique étant décidé, la partie fut rapidement organisée.

En trois coups de téléphone mon mari prévint les Hastings et les Leslie qui acceptèrent avec enthousiasme et il commanda un déjeuner pour dix-neuf personnes « Aux Armes de la Reine Marie ».

À une heure de l'après-midi exactement, nous nous mettions à table dans une belle salle grande et claire d'où l'on pouvait apercevoir la jolie fontaine entourée de sapins, lieu de pèlerinage connu dans la contrée.

— Quel souhait, me demanda sir Francis, qui, je ne sais comment, trouve toujours le moyen d'être mon voisin de table, quel souhait allez-vous former tantôt à la fontaine ? Vous savez que si on le fait de bon cœur et en y concentrant sa pensée, il est exaucé dans l'année.

— Mais, en vérité, répondis-je en riant, je me demande ce que je pourrais bien souhaiter ? À peine ai-je formulé un désir devant Mark qu'il est déjà

comblé... Mon Dieu, il me semble qu'il s'est écoulé des années depuis le printemps dernier.

« Quels changements pour moi ! Et il y a à peine quelques mois !

— D'heureux changements ?

— Oh ! sans doute ! Quand vous avez fait ma connaissance autrefois...

— Le jour de la promenade à âne ?

— Oui, il y a des siècles de cela... Phyllis Vernon était une petite fille pas trop heureuse, très insignifiante, la Cendrillon de la maison, et maintenant...

Sir Francis sourit :

— Jamais, dit-il, jusqu'à ce jour, je n'avais entendu personne se féliciter ainsi de son sort. Je ne vois guère de quel usage sera pour vous la Fontaine des souhaits.

— Peut-être, dis-je en y réfléchissant, y aurait-il certaines choses que je ne serais pas fâchée d'écarter de ma route.

— Des choses seulement ?

Ensemble nos regards se portèrent sur lady Blanche et il sourit.

— Pour moi, continua-t-il, ce sont des gens que je voudrais supprimer. À votre place, chère petite madame, je tremblerais, m'attendant à chaque instant à voir s'écrouler ce bonheur merveilleux.

Je répliquai d'un ton léger :

— N'anticipons pas sur les malheurs à venir ! Et vous, sir Francis, qu'allez-vous souhaiter ?

— Oh ! moi... — il baissa la tête et regarda tristement dans le fond de son assiette, — cela ne me servirait à rien, je suis certain de ne pas avoir ce que je désire.

— Ah ! fis-je, plaisantant, je comprends ce que c'est. Se peut-il qu'une belle soit cruelle pour vous à ce point ?

— Elle ne se doute même pas, fit-il avec, à ce qu'il me sembla, une gaité forcée, de la passion qu'elle m'inspire.

— C'est une sotte ou une ingénue... Tenez, je vais vous la décrire : elle est assise sur un banc rustique enguirlandé de roses et de chèvrefeuille, ses mains mollement abandonnées sur ses genoux, ses yeux noirs et rêveurs remplis de regret, elle est désolée d'avoir refusé vos avances, le remords la déchire. Qu'elle vous voie approcher... elle est prête à voler dans vos bras !

— Parlez-vous sérieusement, mistress Carrington ? me dit-il en me regardant en plein dans les yeux, d'un air étrange.

— Je ne plaisante pas, dis-je.

Et j'éclatai de rire.

Il se détourna brusquement.

— Je n'ai pas envie de rire à ce sujet, je vous l'assure, fit-il entre ses dents...

Il resta maussade tout le long du repas, mais je m'en consolai en riant et bavardant avec mes autres voisins.

Certes, le vieil ermite qui choisit ce délicieux endroit pour en faire sa retraite et y vivre le reste de ses jours dans une parfaite solitude, savait ce qu'il faisait.

En été, c'est un nid de verdure frais et riant.

— Je suis déjà venue ici l'année dernière, dit la voix attristée de Jenny Hastings, j'ai fait un vœu et la fontaine ne m'a pas exaucée.

— Faut-il donc attendre une année entière avant de connaître le résultat ? demanda sir Francis. Alors, mesdemoiselles, je vous conseille d'écrire vos souhaits dans votre carnet, de peur de les oublier.

— Oh ! moi, il me serait impossible d'oublier le mien, s'écria Chip à qui personne ne demandait rien. Seulement, si nous sommes forcés d'avouer tout haut nos souhaits, que vais-je devenir ? Je suis tellement timide. Je vous confesse, miss Lilian, que la timidité est mon défaut dominant. Pour rien au monde, je n'oserais vous révéler le souhait que je vais former...

— Eh bien ! gardez-le pour vous, dit-elle galment. Pendant ces plaisanteries dites à très haute voix, j'entendis sir George chuchoter à l'oreille de Dora :

— Ah ! si vous vouliez faire le même souhait que moi ! Je serais l'homme le plus heureux de la terre.

— Comment, dit la candide Dora, comment pourrais-je le deviner !

— Vraiment ? Vous ne pouvez pas l'imaginer ?

— Mais non, je ne vois pas... du tout, du tout. — Ses paupières abaissées avec ses longs cils battant sur ses joues roses étaient d'un effet ravissant. — Je ne connais pas le moyen de deviner vos pensées. On peut désirer tant de choses !

— Je n'en désire qu'une seule.

— Une seulement ?... Oh ! laissez-moi chercher... voyons...

Ma sœur prit un petit air méditatif qui était à peindre.

— Faut-il vous le dire ?

— Oh ! non, non ! Si vous parlez de votre souhait, le charme sera rompu. Peut-être... qui sait ? Peut-être vais-je faire le même... sans le savoir ?

Un regard coulé entre les cils bruns acheva de fasciner le pauvre garçon.

— Pour ma part, s'écria Lili, je vais demander une chose impossible, ne serait-ce que pour vous prouver que cette superstition est absurde.

— De temps à autre, dit lord Chandos de son ton tranquille, chacun fait cette expérience ; nous soupirons après l'impossible. Je commence à craindre de n'avoir jamais ce que mon cœur désire.

Il jeta un regard à l'insensible Lilian.

— Phyllis, appela ma belle-sœur, c'est votre tour ! Allons, venez tenter la fortune.

— C'est vraiment dommage, dit sir Francis, de déranger Mrs. Carrington, elle m'a avoué tout à l'heure que ses moindres désirs étaient comblés.

Mark leva la tête vers moi et me sourit d'un air heureux.

— Malgré tout, j'y vais, dis-je en courant à ta fontaine.

« Je demanderai la continuation de mon bonheur et cela comprend tout !

— Oh ! Phyllis, cria Lili, pourquoi le dites-vous tout haut ? Vous venez de détruire votre chance !

— Que c'est donc contrariant ! Tant pis, alors ! Je vais souhaiter autre chose.

Et tout en buvant, selon les rites, un peu de l'eau de la source que Chip me tendait dans un gobelet, avec une mine solennelle, je souhaitai intérieurement de voir s'éclaircir tous mes doutes au sujet de l'ancien amour de mon mari.

Puis, pensant à mon amie Lilian, je fis le vœu qu'elle finisse par consentir à accorder sa main à son triste amoureux.

Nous ne regagnâmes Strangemore qu'à la nuit close.

Pendant le dîner, nous étions tous d'une gaîté folle, sauf ma sœur et sir George qui échangeaient souvent des regards pleins de promesses.

Quelque chose m'avertit que le sort de Dora était fixé.

La Fontaine aux Souhais avait déjà exaucé son désir. Nous nous trouvâmes seules un moment avant le coucher, dans mon petit salon.

— Eh bien ! Dora, lui dis-je, est-ce fait ?

Elle inclina gracieusement la tête en rougissant.

— Oui ? Oh ! raconte-moi comment c'est arrivé ?

J'étais assise en face d'elle, mes mains embrassant mes genoux dans ma position favorite, la tête penchée en avant pour boire ses paroles.

— J'imagine, dit-elle presque bas, de peur d'être entendue, que c'est grâce à la Fontaine aux Souhais. Ce qui est certain, c'est qu'elle a donné à George l'occasion de se déclarer, occasion qu'il cherchait depuis longtemps, acheva Dora très satisfaite.

— Était-il vraiment ému ?

— Oui. Très ému. Mes manières sont si réservées, fit ma sœur d'un ton modeste, qu'il n'était pas certain, m'a-t-il dit, de se voir favorablement accueilli.

— Ce bon sir George ! Il est la sincérité même !

— Oh ! J'ai dû presque deviner où il voulait en venir. Sa déclaration était un peu incohérente. En somme, cela n'a aucune importance puisque j'ai parfaitement compris ce qu'il voulait dire.

— Oh ! Dora, m'écriai-je, quel malheur que maman soit déjà repartie avec Billy, elle aurait été si contente de connaître l'événement.

— Elle le sait déjà. Hier, pendant le bal, sir George m'avait fait quelques allusions assez claires ; alors, ce matin, avant le départ de maman et de Billy, je lui ai dit : « Mère va partir, si vous désirez la saluer et si... si vous avez à lui parler, allez vite dans la bibliothèque, elle y est.

— Comment le savais-tu ?

— J'avais dit à maman de l'attendre, qu'il avait à lui parler.

— Ah ! elle était prévenue ?

— J'avais arrangé cela dans ma tête pendant la nuit et c'est arrivé comme je le désirais... Ainsi, après avoir parlé à mère, George était engagé, tu comprends !

Je fis un geste affirmatif.

Oh ! oui, je comprenais. Je comprenais surtout que ma chère sœur était la plus fine mouche que la terre eût jamais portée et que le bon Ashurst n'était pas de force à lutter avec elle : d'avance il était pris dans le filet.

— Et maintenant, Dora, dis-je tout à coup en posant ma main sur la sienne, me pardonnes-tu ?

— Te pardonner ? Quoi donc ?

— Eh bien ! chérie, d'avoir épousé Mark. Je croyais que tu en étais restée un peu fachée, et souvent j'ai pensé que tu m'avais donné tort.

— Ma pauvre Phyllis ! Que tu as des idées extraordinaires ! Te pardonner ? Comme si ce n'était pas fait depuis longtemps ! Certainement tu ne peux pas me croire assez vindicative, assez peu chrétienne pour penser que je t'en veux encore depuis tout ce temps-là !

Ce fut moi qui restai honteuse et gênée en face de tant de céleste vertu.

Elle reprit un instant après :

— D'ailleurs, la Providence a tout arrangé pour le mieux. Il m'a été facile de voir, depuis que nous nous connaissons mieux, que Mark et moi n'étions pas faits pour vivre ensemble. Il est trop exigeant, trop autoritaire...

« Sir George est doux et facile, il a le caractère maniable, je crois qu'avec le temps j'arriverai à en faire ce que je voudrai.

— Oh ! je n'en doute pas, Dora ! avec autant de facilité que tu enroulais en parlant ton ruban bleu autour de ton doigt si menu !

— Trouves-tu qu'il ait l'air de m'aimer beaucoup ? me demanda-t-elle.

— Bien mieux : je trouve qu'il a l'air de t'adorer.

— Oui, c'est aussi mon avis, dit-elle languissamment.

— Et toi, l'aimes-tu ?

— Cela va de soi ! L'épouserai-je si je ne l'aimais pas ? Suis-je donc de ces personnes qui se vendent pour de l'argent ?

Sa voix était remplie d'une indignation aussi sincère que vertueuse.

— Non ! acheva-t-elle en me regardant droit dans les yeux, je n'épouserai pas un homme sans l'aimer, car je ne trouve rien d'aussi vil qu'un mariage d'argent !

Ces nobles sentiments m'étaient directement adressés, je le sentis bien, et comme, à mon avis, il eût été dangereux de pousser les choses plus loin, je répliquai d'une voix un peu faible :

— Ah ! que je suis donc heureuse pour toi !

Non, Dora ne m'a point pardonné !

— Je n'irai pas jusqu'à dire, reprit-elle de sa voix la plus suave, que je regrette que George soit si bien pourvu...

« Ce soir, en revenant, il me disait que son revenu était de quarante mille livres par an. C'est un peu plus que ce que vous avez, n'est-ce pas, ma chérie ?

— Beaucoup plus ! répondis-je avec chaleur. Je ne sais pas au juste le chiffre de nos revenus parce que je ne l'ai jamais demandé à mon mari, mais je suis sûre que nous ne sommes pas aussi riches. D'ailleurs, je trouve très naturel que, de nous deux, ce soit toi qui fasses le plus beau mariage...

Elle m'adressa un sourire satisfait en se levant pour passer dans le grand salon, car ces messieurs revenaient du fumoir.

.

VI

Il fait très froid. Brusquement, sans transition, l'hiver redouble ses rigueurs, on parle de rivières et d'étangs glacés ; si le froid persiste, demain on pourra patiner.

Un incident est venu aujourd'hui rompre mon heureuse quiétude.

Mon Dieu ! La Fontaine aux Souhairs exaucerait-elle déjà mon désir ?

J'ai demandé à connaître le mystère de l'ancienne liaison de mon mari, et l'on dirait déjà qu'une porte s'entr'ouvre devant moi.

Après le lunch, nous étions tous réunis autour du feu de la bibliothèque, du moins ceux qui étaient restés : Chip, sir Francis, lord Chandos et sir James étant allés chasser non loin de Carston, chez les Leslie.

Mon mari, souffrant d'un gros rhume, avait préféré nous tenir compagnie.

Tout à coup, Lilian entra en coup de vent et Mark lui cria de fermer la porte, tout en éternuant.

— Ne me grondez pas, lui dit-elle, je vous apporte des nouvelles : espérons qu'elles seront satisfaisantes. Voici trois lettres pour vous... Tiens ! un timbre d'Amérique ! Une carte pour lady Blanche et une lettre de ma mère pour moi.

« Rien pour vous, tante Harriett. Phyllis, un mot de Summerleas qu'on a fait porter de la part de votre chère maman.

Chacun ouvrit ses lettres en silence.

Mais en lisant le petit billet de mère je m'aperçus bientôt que les lettres dansaient devant mes yeux, cependant qu'à mes oreilles tintaient ces syllabes : « Un timbre d'Amérique. » « Un timbre d'Amérique. »

C'était obsédant ! Je n'aurais eu qu'un mouvement à faire pour regarder Mark, la bouche à ouvrir pour dire avec mon air le plus négligent :

« Quelle est donc cette lettre que vous avez reçue d'Amérique ? »

Mais la peur, la timidité, l'inquiétude aussi me retinrent.

Et je restai là, figée sur ma chaise, le cœur et l'esprit bouillonnant de mille pensées confuses... sans oser parler.

Pourtant, je glissai un regard vers lui.

Il lisait son journal, tranquillement.

D'un geste nonchalant il avait posé le paquet des lettres sur son genou et n'en avait ouvert aucune pour ne pas être obligé, je le compris bien, d'ouvrir celle-ci devant moi.

La grande enveloppe crème dépassait les deux autres, elles se tenaient en équilibre sur sa jambe croisée, je voyais la suscription de la première, mais ce n'était pas celle qui m'intéressait.

Oh ! voir seulement l'écriture ! Si je reconnaissais une main d'homme, il me semble que je serais immédiatement calmée.

Il pouvait avoir laissé des amis en Amérique... Depuis la défense qu'il m'avait faite de jamais lui reparler de ce sujet odieux, je me l'étais tenu pour dit ; j'étais donc tout à fait dans l'ignorance des relations qu'il avait faites aux États-Unis.

Comment m'y prendre ? Que faire pour la voir ?

En examinant mon mari à la dérobée, je remarquai qu'il était extrêmement pale. Il me parut que ses yeux fixes ne suivaient point les lignes ; il ne lisait pas, c'était certain.

Comme moi, il roulait des idées dans sa tête, il devait se dire : « Quel prétexte trouver pour sortir et aller lire ma lettre ailleurs ? A-t-elle compris quelque chose ? Va-t-elle me faire une question ? Que répondrai-je ? Il faut attendre un peu ; une sortie trop brusque l'inquiéterait, etc., etc... »

Oh ! une idée !

Étant assise tout près de Mark, je laissai tomber, en le poussant un peu, le billet de maman qui glissa dans les cendres au bord des chenêts. Je m'écriai :

— Oh ! mon billet !

Et, me penchant pour le ramasser, j'appuyai innocemment ma main sur le genou de mon mari qui fit un vif mouvement. Les lettres tombèrent... Et là,

dans les cendres, sous mes yeux, s'étala la grande enveloppe carrée avec son timbre américain et je dévorai du regard l'adresse de : « M. Mark Carrington, Esq., Strangemore, par Carston, Comté de Kent, Angleterre ».

L'écriture était longue, fine, élégante et ferme à la fois... Une écriture féminine, j'en jurerais.

D'ailleurs, rien que le mouvement de Mark, son geste bref, violent presque, en relevant la lettre, celle-ci la première, les autres ensuite, puis le regard inquisiteur, craintif, qui croisa le mien comme nos deux têtes se touchaient, rien que cette action étrange, sa précipitation, son trouble, m'eussent donné l'éveil si je n'avais déjà été prévenue.

Ayant rassemblé ses papiers, il marmotta des paroles confuses : il s'excusait, étant fatigué, de nous fausser compagnie, et allait se reposer dans sa chambre...

Comme il allait vers la porte :

— Eh bien ! Phyllis, me dit lady Blanche, vous n'accompagnez pas votre mari ? Il est souffrant, très pale, il a besoin de soins...

— Non, non, merci, répliqua Mark très vite. Ne vous dérangez pas, Phyllis, vous risqueriez d'attraper mon rhume.

Il sortit... et je soupirai de soulagement... pour lui !

Il est onze heures du soir, les chasseurs sont rentrés, Mark n'a pas reparu de la journée, ni dans l'après-midi, ni au dîner.

Il s'est fait excuser sous le prétexte de sa santé.

Walter, que j'ai vu dans le couloir au sortir de sa chambre, m'a dit que son maître avait pris le lit, il avait un peu de fièvre et un grand mal de tête, il défendait sa porte absolument.

— Même... même à moi ? fis-je, un peu décontenancée sous le regard de cet homme.

— Surtout à Madame, a recommandé Monsieur, parce que Madame pourrait prendre son mal.

Ce soir je suis rentrée dans ma chambre, seule, et j'ai regardé en soupirant la porte de la pièce voisine où mon mari malade est seul aussi.

Seul ? Oh ! non ! Il y est avec le souvenir de l'Américaine, avec sa lettre, qu'il a sans doute placée sous son oreiller brûlant... C'est à elle qu'il pense, c'est d'elle qu'il rêve, « elle » lui tient compagnie, une douce compagnie qui lui remémore tout un passé d'amour, tandis que je suis ici, à vingt pas de lui, dévorée de chagrin, de tristesse, de... eh bien, oui, de jalousie !

Je la hais, cette femme qui a possédé avant moi le cœur de Mark... Oh ! si je la voyais... je...

Je relis, trois jours plus tard, ces lignes que j'écrivis l'autre soir sous le coup de ma surprise et de ma colère, et je m'étonne que la vie puisse reprendre son cours après les violentes émotions des humains, comme si rien ne s'était passé.

Je fus vivement surprise en entrant dans la salle à manger, le matin suivant, d'entendre la voix de Mark qui causait gaiement avec nos hôtes.

Sir Francis lui donnait la réplique, et ce fut ensuite auquel de ces messieurs raconterait les plus belles prouesses de chasse.

Jamais, bien que son rhume ne fût pas tout à fait guéri, mon mari n'avait été aussi brillant... Sa verve animait toute la table et son rire couvrait tous les autres.

— Bonjour, Phyllis, dit-il en me voyant entrer, avez-vous bien dormi ?

— Très bien, répondis-je, adoptant son ton dégagé, votre rhume va-t-il mieux ?

— Un peu mieux, merci. Je n'ai plus de fièvre ; mais je crois plus prudent de ne pas sortir encore. Voici une chaise, le thé est très chaud, ne vous brûlez pas.

Pendant tout le repas, il ne fut que sourires et amabilités.

Mon Dieu ! que les hommes savent donc bien dissimuler !

Durant ces trois longs jours, pas un moment je n'aperçus un regard absent, une attitude rêveuse de la part de mon mari.

Il est vrai qu'on le voit peu.

Il se confîne des heures dans son appartement, sous prétexte de soigner son fameux rhume, que je crois, pour ma part, bien guéri.

Il est resté pâli, ses traits sont altérés, ne serait-ce point pour une autre cause ?

Il ne tousse plus, mais je l'entends, la nuit, marcher des heures dans sa chambre, son pas saccadé résonne dans le silence.

Hélas ! moi, sa femme, hier si chérie, je n'ose entrer et lui dire :

« Mon ami, souffrez-vous ? »

J'ai peur de son regard froid et lointain, peur aussi de voir apparaître cette barre : la ride profonde marquée dans son front que j'ai appris depuis peu à connaître et à redouter.

Cependant, la nuit dernière, n'y tenant plus, je me levai doucement et, les pieds nus dans mes babouches, un simple kimono jeté sur mes épaules, inquiète de l'avoir entendu ouvrir et refermer des meubles, j'ouvris sans bruit la porte de son cabinet de toilette, qui communique avec ma chambre.

Là, rien... obscurité, silence !

Mais la lumière filtrait sous la porte suivante, je m'avançai à tout petits pas...

Plusieurs longues, éternelles minutes se passèrent sans que j'osasse faire un mouvement. Mon cœur battait la charge dans ma poitrine...

Je me décidai tout à coup.

Ouvrant très doucement, je soulevai la portière et pénétrai dans la chambre.

Une brève exclamation, et mon mari se leva de devant la table-bureau placée devant l'une des fenêtres.

Un buvard était sous sa main... dessus, une lettre commencée sans doute depuis longtemps : plusieurs feuillets étaient noirs d'écriture.

Il écrivait rapidement. Au léger bruit que je fis en entrant il saisit n'importe quelle feuille à sa portée et la jeta sur sa lettre, puis vint à ma rencontre d'un air surpris et inquiet.

— Phyllis, êtes-vous malade ?

— Non, c'est vous... je vous ai entendu remuer... Je craignais...

— J'avais un peu d'insomnie, dit-il en détournant ses yeux du regard suppliant que je levais sur lui. J'en profite, comme vous voyez, pour mettre

mon courrier à jour... On a toujours des lettres en retard et quand la maison est remplie d'invités, je ne trouve pas un moment, surtout avec nos parties de chasse qui absorbent tout le temps, pour répondre aux choses les plus pressantes.

Il débita cette longue tirade comme pour se donner du courage et reprendre pied après la surprise que je venais de lui causer.

À la fin, ramenant ses yeux sur moi, il suivit la direction de mon regard invinciblement attiré vers la table à écrire. Je me sentis pâlir davantage, mes doigts se crispèrent dans la soie du kimono ; je venais d'apercevoir la large enveloppe carrée au timbre américain, l'écriture haute, fine et élégante dont le souvenir me hantait.

C'était à elle qu'il répondait dans le silence de la nuit, c'était cela ses affaires pressantes !

Je n'avais qu'à faire trois pas pour poser ma main dessus et lui demander, comme j'en avais le droit, à quelle femme il écrivait...

Je le regardai, prête à agir.

Lut-il sur mon visage la question que j'allais lui poser.

Il me prévint et, s'approchant vivement de moi, il me dit d'une voix basse et tendre dans laquelle je discernai cependant une inquiétude voilée :

— Petite femme chérie — il me serra dans ses bras malgré ma faible résistance — vous avez froid, vous êtes glacée et c'est à cause de moi, de moi qui ne mérite pas que vous preniez tant de souci. Allez vous recoucher, petite aimée, vous tremblez, allez !

Il couvrit mon front et mes cheveux de baisers fous.

Je le repoussai brusquement en criant d'un ton indigné :

— Comment osez-vous ! Oh ! laissez-moi !

Je rentrai dans ma chambre en courant et barricadai ma porte, puis je me glissai dans mon lit, toute glacée, en effet, et tremblante.

À quelle profondeur de cynisme en est-il arrivé ?

Envoyer des épîtres enflammées à une femme tandis qu'il prétend en aimer une autre !... Quelle horreur !

Tout le reste de la nuit, il me fut impossible de trouver le sommeil. Mark vint deux fois tenter d'ouvrir ma porte et m'appeler. Je ne répondis rien.

Oh ! si cette porte avait été tout ce qui nous sépare !

La colère et mon orgueil outragé me rendaient folle !

Que cette femme ose écrire à mon mari dans ma propre maison, qu'il reçoive ses lettres, les garde précieusement et s'enferme pendant des heures pour s'en délecter et y répondre, n'est-ce pas la pire des trahisons ?

À force de retourner ces pensées dans ma tête endolorie, il me vint à l'esprit que je devais à mon tour lui rendre blessure pour blessure.

Si l'amour que mon mari prétendait éprouver pour moi est mort, je puis du moins le toucher dans son honneur.

Au matin, je frottai mes joues blanches pour y ramener un peu de couleur et mordis mes lèvres presque jusqu'au sang, puis je descendis au salon.

Tous nos hôtes étaient déjà réunis, on discutait sur l'emploi du temps pour la journée.

En me voyant, Mark jeta sur moi un regard indéfinissable, il s'avança pour me parler.

Mais, sans lui laisser le temps d'approcher, je traversai toute la pièce vivement et me mis à plaisanter avec sir Francis, d'un ton animé.

Pour la première fois de ma vie, je laissai le démon de la coquetterie s'emparer de moi et me lançai à corps perdu dans un flirt extravagant.

Pourtant, par instants, dans les rares minutes où je reprenais possession de moi-même, combien je me sentais malheureuse !

Je m'aperçus bien vite du changement d'expression de Mark tandis qu'il observait mon manège et que, la figure animée et les yeux brillants, j'encourageais sir Francis dans les folies qu'il me débitait en lui donnant gaiment la réplique.

— Voyons, dis-je enfin, en posant le bout de mes doigts sur sa manche, trêve de plaisanteries ! Parlons de choses sérieuses. Que ferons-nous aujourd'hui ?

— Une idée m'était venue que je vais vous soumettre, si toutefois votre mari consent à...

— Laissez mon mari tranquille. Qu'il consente ou non, cela n'a aucune importance, puisque dans les deux cas je ferai ce qu'il me plaira.

— Oh ! oh ! c'est de la révolte, fit sir Francis en riant.

— Appelez cela comme vous voudrez, et dites-moi votre idée.

— Voici : l'autre jour, en revenant de chasser chez les Leslie, je m'arrêtai à l'hôtel de la « Branche de gui ».

— À Carston, au bout de la grand'rue.

— Oui. Non loin de l'endroit fatal où vous faillîtes un jour...

— À cheval sur un âne ? Je sais. Ne réveillez pas cet affreux souvenir. Et d'abord, pourquoi vous arrêtiez-vous à l'hôtel au lieu de rentrer tranquillement ici ? Je parie que vous aviez rendez-vous avec quelque belle.

Il baissa la voix et dit rapidement :

— Non, puisque la dame de mes pensées était ici.

Je partis d'un éclat de rire.

— Ah ! j'y suis, dis-je.

Et je lançai un regard malicieux du côté de lady Blanche, occupée au même moment à parler à mon mari en nous regardant.

— Comme vous pouvez vous tromper ! reprit-il. Si vous vouliez comprendre que la vraie cause de mes tourments...

— Celle qui fait blanchir vos cheveux, ajoutai-je en désignant les fils d'argent qui se dissimulent de leur mieux dans sa chevelure brune et fournie. Je vais vous dire son nom : la seule, la vraie, l'irrésistible, c'est la dame de pique !

J'éclatai encore de rire, très amusée de la grimace qu'il fit en constatant ma perspicacité.

— Eh bien ! reprit-il, prenant le parti d'avouer. Chip et moi, fatigués d'avoir erré tout le jour sans faire grand mal au gibier, étions entrés dans la salle réservée et nous étions fait apporter un paquet de cartes, tandis que le palefrenier sellait nos chevaux. J'eus l'idée de demander au garçon qui nous servait quelle fantaisie burlesque avait eue le patron de l'hôtel en faisant répandre de l'eau sur la grande prairie qui avoisine l'établissement. Les

villageois du pays ne parlaient que de cela. Avec le gel, la prairie est devenue unie comme un miroir. Devinez ce qu'il me répondit ?

— Que c'était pour patiner. Il a fait cela d'autres années et son idée lui attire beaucoup de monde. On vient de loin pour patiner sans danger... Mère nous a permis d'y aller, Billy et moi, autrefois... quand nous étions jeunes !

Sir Francis rit en me regardant.

— Et maintenant, dit-il, croyez-vous que vous aurez oublié ?

— Si j'ai oublié, lui répondis-je avec le plus charmant de mes sourires, c'est vous qui me réapprenez. Oh ! que ce sera amusant ! Je veux absolument y aller !

— Alors, si vous en avez la fantaisie, il faudra vous dépêcher, car le dégel pourrait bien se produire demain, ou après-demain.

« Ce soir, justement, il y aura une fête, des concours de patinage sont organisés. Le tambour de ville l'a tambouriné ce matin à tous les coins de Carston ; la petite ville est en ébullition !

— J'irai ! j'irai ! m'écriai-je. N'y aurait-il que des villageois...

— Mais... il y aura vous et nous tous, cela suffira pour que ta fête soit des plus *select*. Il y aura aussi, sans doute, une belle étrangère que je vis descendre de voiture devant l'hôtel au moment où Chip et moi nous mettions en selle...

— Si belle que cela ! Je vous l'avais bien dit qu'il y avait une femme dans votre histoire !

— Elle me parut jeune et belle, du moins, car je l'aperçus l'espace d'un éclair, et je pensai : « Voilà une fanatique du patin. »

— Comment savez-vous que c'était une étrangère ?

— J'entendis quelques mots qu'elle adressa à son cocher, la voix était claire et d'un joli timbre, mais il est bien dommage qu'elle ait eu un si fort accent américain.

Je fis un mouvement involontaire et, m'avançant de quelques pas, j'allai coller mon nez à la vitre, tournant le dos à mon interlocuteur de la manière la plus impolie.

Derrière moi, j'entendis la voix de Lilian.

— Phyllis, disait-elle, avez-vous envie d'aller à Carston cet après-midi ? Tâchez de décider votre mari. Il prétend qu'il est encore enrhumé et il ne veut pas sortir aujourd'hui.

Je me retournai lentement.

— Comme vous êtes blanche, chérie, que vous avez une drôle de mine, ajouta-t-elle tendrement. Peut-être commencez-vous aussi une grippe ? Dans ce cas, il sera prudent de rester ici.

— Non, dis-je, faisant un effort pour parler avec calme. Je ne suis pas malade du tout, je ne demande qu'à aller là-bas.

— Malade ? Qui est malade ? dit vivement mon mari qui avait entendu.

— Mais vous, probablement, fis-je d'un ton peu aimable, puisque vous vous obstinez à vous calfeutrer à la maison.

— Je ne suis pas encore très bien...

— Alors, pourquoi passez-vous une partie de vos nuits à écrire et vos journées caché dans votre chambre ? On dirait, depuis deux jours, que vous avez « peur » de vous montrer dehors.

— Phyllis ! Quel accent vous prenez ! Je ne vous reconnais plus !

— Moi non plus ! Alors, c'est entendu ? Vous ne sortirez pas aujourd'hui ?

— Je vous l'ai dit — d'un ton sec — je ne changerai pas d'avis.

— Vous avez raison, dis-je en ricanant, les rues de Carston sont peu sûres. Vous pourriez y rencontrer un spectre...

Il tressaillit visiblement, m'enveloppa encore de ce regard chercheur, curieux et inquiet, qu'il avait eu la veille, mais il me répondit avec calme :

— Phyllis, je désire que vous restiez ici. N'allez pas à ce skating.

— Pourquoi n'irais-je pas ? repris-je d'un air de défi.

— Parce que... je vous en prie.

— Ce n'est pas une raison suffisante. Si vous ne pouvez m'en donner d'autre, rien, alors, ne peut m'empêcher de suivre nos amis.

— Puisque le désir exprimé par votre mari ne vous suffit pas, fit-il d'une voix basse et attristée, je vous donnerai une raison, oui. C'est qu'il n'est pas trop convenable qu'une jeune femme de votre âge aille dans un endroit public et dans un endroit où la société sera très mêlée, sans son mari, son protecteur naturel.

— Venez-y donc, fis-je en tapant du pied.

— Je vous répète que vous ne m'obligerez pas à sortir.

— Eh bien ! je vous répète que je me passerai de vous ! fis-je en hochant la tête, votre sœur me servira de chaperon puisque vous jugez que je ne saurais m'en passer... et sir Francis sera mon protecteur. Il me gardera bien, vous pouvez vous en fier à lui !

Sur ces méchantes paroles que me dicta ma colère et le souvenir de l'étrangère de Carston, je m'approchai de la cheminée et sonnai. Mark me suivit sans rien dire.

La femme de chambre parut.

— Anna, lui dis-je, vous m'apporterez ici mon grand manteau de loutre et ma toque pareille... des gants, une voilette.

Nos invités étaient remontés dans leurs chambres, afin de s'apprêter pour le départ.

J'entendis le roulement des autos qui s'avançaient devant le perron.

Appuyée à la cheminée, je regardais vaguement le feu de bois pétillant et je me demandais ce que pouvait bien penser mon mari adossé au marbre, tout près de moi, sombre et silencieux.

Levant les yeux sur lui, je fus frappée de l'altération de ses traits ; la fameuse barre sillonnait son front, son teint plombé disait les nuits sans sommeil.

Sentant mon regard fixé sur lui, il tourna le sien vers moi. Et il me demanda très doucement :

— Encore une fois, Phyllis, je vous prie de renoncer à cet amusement parce que je le crois dangereux pour vous.

— Ah ! encore une autre raison ! fis-je d'un ton impétueux.

Tout à l'heure, son expression chagrine m'avait remuée et j'allais être sur le point de céder, mais la pensée me traversa l'esprit que, s'il était ainsi transformé, la cause en était cette femme étrangère puisque cela datait de la réception de sa lettre.

— N'essayez pas de me faire changer d'avis, moi non plus, j'irai ! et je ne vois pas en quoi cela pourrait vous gêner !

Il resta silencieux une minute, puis reprit en baissant la tête, comme se parlant à lui-même :

— Puisqu'il m'a plu d'épouser une enfant, et une enfant qui n'a pas une parcelle d'affection pour moi, il faut que j'apprenne à en subir les conséquences...

Anna apportant mes vêtements fit cesser toute conversation entre nous. Je m'habillai avec une recherche de coquetterie qui ne m'était pas habituelle. Nos invités rentraient tout emmitouflés de fourrures et j'affectai une grande gaîté jusqu'au moment du départ.

Le dernier regard que je portai à la dérobée sur mon mari, après avoir grimpé sur le siège de devant, à côté de sir Francis, me le montra debout sur le perron, froid, impassible et sombre.

— Mark, lui cria sa sœur de la seconde auto, rentrez donc, vous restez dans le courant d'air...

J'entendis qu'il disait à mi-voix à lady Harriett :

« Je vous la confie, » comme notre voiture se mettait en marche.

Nous étions presque au bout de l'avenue quand je le vis seulement qui franchissait le seuil de la maison. Malgré mes grands airs d'indépendance et ma volonté de me venger de mon mari, la pensée de Mark me poursuivit tout le long du chemin. Aussi, je répondis à peine, du bout des lèvres, aux remarques de mon compagnon de voyage.

L'arrivée de trois automobiles chargées de monde élégant fit sensation dans la grand'rue de Carston.

Bientôt, nous entrions au skating après avoir pris nos tickets à l'entrée. Dès ce moment je ne m'appartins plus d'étonnement et d'admiration.

Je n'avais jamais rien vu de si gai ni de si joliment arrangé que ce skating rustique. Le patron de la *Branche de gui* s'était surpassé et, certes, s'il avait

une affluence de clients, il le méritait bien !

De place en place, aux abords de la piste, de grands braseros rutilants répandaient leur chaleur, des chaises disposées autour attendaient le bon plaisir des patineurs.

Il y avait déjà beaucoup de monde lorsque nous fîmes notre entrée sensationnelle.

— Oh ! sir Francis, m'écriai-je, haletante d'émotion et de joie, vite, vite, allez me chercher des patins !

— Oui, dit-il, si je puis en trouver dans leur collection d'assez petits pour vous.

Je riais et frappais du pied, toute au plaisir présent, impatiente de m'élancer sur la piste brillante, ayant déjà oublié mes colères, mes rancunes et la lettre de l'Américaine et l'Américaine elle-même.

Du reste, quelle apparence que l'étrangère dont sir Francis m'avait parlé à Strangemore eût le moindre rapport avec la lettre de Mark ?

Lilian, qui avait apporté ses patins, courait déjà sur la glace, en compagnie de l'heureux Chip.

— Phyllis, Phyllis, me cria-t-elle, dépêchez-vous !

Là-bas, au bout de la piste, une longue table décorée de légumes soutenait l'orchestre des trois musiciens, un terrible violon, un effrayant trombone et une glapissante clarinette (je reconnus le petit commis à cheveux roux de l'épicier Barker).

Qu'importe ! À mes oreilles charmées c'était la musique la plus enivrante. Oh ! si Billy était là comme autrefois !

Mais sir Francis était un plus sûr appui, il avait raison de craindre que j'eusse oublié. À peine debout sur les minces lames d'acier vacillantes, je poussai de légers cris et m'accrochai aux revers de l'habit de mon cavalier.

Comme nous partions cahin-caha, ma belle-sœur qui se chauffait auprès d'un brasero me cria :

— Phyllis, je réponds de vous devant votre mari, n'allez pas trop vite, ne vous cassez pas les membres et soyez raisonnable.

Je répondis en riant :

— Non, Harriett, j'ai l'intention d'aller comme le vent, de m'amuser beaucoup et d'être très déraisonnable !

Malgré mes intentions audacieuses, je piétinai piteusement pendant le premier tour de piste, mais peu à peu je me raffermis sur mes patins, nous accélérâmes la vitesse, et je me déclarai enchantée.

— Je vais me reposer tout de même un peu, fis-je en me laissant tomber tout essoufflée sur une chaise. Je ne me souvenais pas à quel point c'était difficile.

« Continuez, sir Francis, faites un tour tout seul ou invitez une autre dame. Quand vous en aurez assez de flirter, nous recommencerons.

Il partit.

— Ah ! voilà sir Francis ; il a déniché une patineuse, dit Harriett, et elle va joliment bien ! Qui cela peut-il être ? je connais tout le Comté et une femme aussi belle et d'une telle élégance n'aurait pu passer inaperçue... Ce doit être une étrangère...

Une sourde appréhension s'empara de moi. Je suivis d'un œil inquiet les évolutions de la patineuse qui était évidemment de première force.

Tout en glissant avec la plus grande aisance, elle causait d'un ton fort animé avec mon ex-patineur.

— Ma chère, me dit Blanche en les désignant du bout du menton, je crois que votre adorateur habituel vous fait infidélité.

— Mais qui est-ce ? repris-je, quelqu'un la connaît-il ?

— Sir Francis vous le dira. Le voici.

Il revenait vers notre groupe après avoir salué la jeune femme qui lui tendit sa main et lui donna un vigoureux shake-hand, en le gratifiant d'un sourire de toutes ses dents éblouissantes.

J'allais le questionner sur sa nouvelle conquête, mais avant qu'il pût me rejoindre, sir Garlyle était happé par les demoiselles Hastings et leur amie Lucy Leslie qui entraient en bande au skating. Sur une invitation de mon ancien amoureux, Hastings, je me levai de nouveau et repartis, cette fois bien d'aplomb.

Nous commençons notre second tour de piste et la conversation suivait son train. Cependant je cherchais autour de moi, absorbée par l'idée fixe de revoir une grande femme brune, à la magnifique prestance, à la belle tête altière, glissant comme un oiseau sur ses fines lames d'acier.

Et tout à coup je la vis qui arrivait de loin, très vite, comme si elle allait fondre sur moi, elle me frôla de si près, en vérité, que je fis, pour éviter un choc, un petit pas de côté.

Mon cavalier, malgré sa pesanteur, en perdit une seconde son équilibre et nous faillîmes bien nous donner en spectacle par la plus belle chute à deux... heureusement cela ne dura qu'une seconde...

Me retrouvant saine et sauve, assurée de mon équilibre, je me retournai pour jeter un regard en arrière.

La patineuse revenait sur nous.

Pour la seconde fois elle me frôla au passage et je vis de très près deux yeux noirs, ardents comme des charbons, qui scrutaient mon visage, comme pour en prendre l'empreinte.

— Quelle belle créature, s'exclama Hastings, mais que cette personne est donc mal élevée. Voyez-vous ça ? Culbuter des gens... des gens paisibles qui font tranquillement leur petit tour sans faire de mal à personne.

— Avez-vous jamais vu cette dame, mister Hastings ?

— Non. Elle n'est sûrement pas du pays. C'est la première fois que je la vois... Ah ! qu'a-t-elle après nous, je vous le demande ? La voyez-vous qui tourne, sans cesser de nous regarder. Je crois que c'est moi qu'elle fixe, ma parole, avec ses yeux d'oiseau de proie...

Non, ce n'était pas l'innocent Hastings que les beaux yeux de feu semblaient vouloir fasciner.

Appuyée de côté sur un seul patin, ne frappant que de temps à autre un léger coup de l'autre pied pour se donner de l'élan, elle s'amusait à tracer des cercles autour du ring à l'endroit où justement, nous avançons plutôt péniblement.

Chaque tour, plus étroit que le précédent, ramenait la jeune femme plus près de nous. En revoyant ce regard fixe chercher mon visage, je ne pus

m'empêcher de penser aussi aux mille tours que décrivent dans les airs les aigles et les vautours avant de fondre sur une innocente proie.

Je me demandais si la patineuse arriverait jusqu'à me toucher au cercle suivant lorsque, soudain, la voix joyeuse de sir Francis cria derrière moi :

— Bon courage, mistress Carrington !... Cela va bien, très bien !

« Hastings, mon cher, je vous vote des félicitations. À votre école Mrs. Carrington va devenir une patineuse hors ligne.

— Et vous, que devenez-vous ? lui demandai-je, rassurée je ne savais pourquoi, du vague sentiment d'inquiétude que j'avais éprouvé l'instant d'avant. M. Hastings doit être fatigué de me traîner. Je crois qu'il ne sera pas fâché de me tirer sa révérence. À moins que vous ne soyez déjà pris ?

— Mais non, je venais justement vous chercher... Ah ! pardon, un instant...

Pendant nos dernières paroles, l'étrangère s'était rapprochée au point de nous entendre, et soudain, tendant ses mains gantées à mon interlocuteur, au moment où je faisais le même geste, elle saisit celles de sir Garlyle avant qu'il ne touchât les miennes...

Puis, avec un indéfinissable sourire à mon adresse :

— Venez, dit-elle...

Entraîné, fasciné à son tour, sir Francis se laissa enlever... me laissant interdite à ma place.

Il retourna la tête une seconde et me fit une drôle de petite grimace qui signifiait :

« Vous le voyez ; j'étais venu pour vous... on m'enlève, je n'y puis rien. »

— By Jove ! s'écria le gros Hastings avec plus d'énergie que de distinction, c'est ce que j'appellerai un aplomb pharamineux ! Ce n'est pas que je sois fâché de vous garder, mistress Carrington — appuyez-vous bien sur moi, vous n'avez pas l'air solide, et puis, permettez-moi de vous dire que vous ne faites plus du tout attention à vos pieds — là... droite ! gauche !... penchez-vous... Elle vous l'a enlevé, soufflé. À mon nez et à ma barbe ! C'est trop fort !

Nous finissions d'arriver devant le groupe de nos amis. Ces dames ayant prié mon compagnon de leur dire la cause de son indignation, il le fit en y mêlant des réflexions personnelles sur la patineuse en question et chacun dit son mot au sujet de l'incident.

— Ce doit être une Américaine, dit ma belle-sœur, pour être capable d'un tel sans-gêne.

Blanche réserva son opinion. Elle épiait mes impressions sur mon visage, tandis que je suivais le couple des yeux, et je compris à son sourire ironique qu'elle se réjouissait au fond de ma déconvenue.

Ah ! que la jalousie était loin de moi cependant. Sir Francis aurait pu patiner ou valser avec cette femme tout le jour et toute la nuit sans me donner une seconde d'émoi. Non ! Je me répétais à moi-même : Qui est-elle ? Pourquoi m'a-t-elle regardée ainsi ? Qu'est venue faire cette étrangère dans notre pays ? Et chaque fois que celle-ci repassait devant nous, je sentais son regard d'oiseau de proie qui me fixait, me scrutait, m'annihilait... Pour échapper au malaise de cette fascination, je me prétendis fatiguée et annonçai que j'allais regagner l'hôtel pour me faire servir une tasse de thé.

— Mais nous allons tous y aller avec vous, ma chérie, s'écria ma belle-sœur. Mon Dieu ! Pourvu que vous n'ayez pas pris froid. Vous êtes glacée... Je vous avais dit d'être prudente... Quels reproches Mark va me faire si vous êtes malade !...

Lorsque je fus assise devant une tasse de liquide brûlant, qui me fut servie par les mains amicales de lady Harriett, et que je me vis entourée de visages familiers, écoutant des voix amies, je me remis de la sotte impression qui m'avait fait partir du skating. Reprenant possession de mes moyens, je me mêlai à la conversation, toute joyeuse et montrant, pour rassurer ma belle-sœur, un effrayant appétit.

Au milieu du bruit des voix qui se croisaient, sir Francis parut. Il réclama une place auprès de la table.

On se serra un peu.

Avant de s'asseoir il vint à moi et me dit à mi-voix :

— Combien j’ai d’excuses à vous faire, chère madame... Mais vous avez vu comme il m’a été impossible de repousser la personne qui s’est littéralement emparée de moi. Si je l’avais fait j’aurais été d’une grossièreté.

— Et vous avez préféré, dis-je, essayant de plaisanter bien que ma gorge fût serrée à me faire mal, vous avez préféré être impoli envers moi ? Ah ! les hommes sont tous les mêmes : inconstants et vaniteux...

— Madame... Phyllis, fit-il plus bas, comment pouvez-vous supposer...

— Ne parlons pas de suppositions, dites-moi des faits ! Asseyez-vous là et en buvant votre thé donnez-moi des détails.

— Oui, oui, des détails ? réclamèrent Lilian, Chip et lord Chandos lui-même. Qui est-ce ? D’où vient-elle ?

Une figure nouvelle est un événement dans notre petit cercle et celle-ci était assez remarquable pour faire parler d’elle.

— Très volontiers. Je vais satisfaire votre curiosité, répondit lord Garlyle, très fier évidemment d’être le seul à connaître la belle étrangère. Il me sera plus facile de répondre à votre seconde question qu’à la première, car si je sais d’où elle vient, j’ignore totalement qui elle est. Ma... conquête — il s’inclina en souriant — si ces dames me permettent ce mot, est d’une totale discrétion quant à son identité.

« En la voyant on ne peut nier qu’elle soit belle, mais d’un genre de beauté...

— Genre Yankee, genre Junon... laissa tomber lady Blanche de ses lèvres minces, avec un pli de dédain.

— C’est ce que j’allais dire, acquiesça sir Francis. Et, en l’entendant, on ne peut douter de sa nationalité. Du reste, chère madame, vous l’avez deviné, elle est Américaine.

— Oui, dit Harriett, moi aussi je l’avais compris à ses façons cavalières. Ne vous l’ai-je pas dit, Phyllis ?

Du bout de mon doigt je suivais le tracé du dessin reproduit sur la nappe à thé, sans rien voir. Une question me brillait les lèvres.

Je demandai, presque bas :

— Savez-vous ce que cette personne vient faire ici ?

Une conversation générale s'était établie autour de la table au sujet des beautés comparées des différents pays, mon voisin put me répondre sans qu'on l'entendit :

— Non. Je n'ai pu le lui faire dire. À la plus légère menace d'intrusion sur son domaine privé, elle change de conversation ou ne répond que par un regard qui vous enlève l'envie de poursuivre.

« En revanche, avec une habileté machiavélique, en cinq minutes elle avait réussi à tirer de moi qui je suis, qui nous sommes, d'où nous venions, quand nous repartions... et comme d'ailleurs je n'avais aucune raison pour me cacher de ce que le premier garçon venu de l'hôtel aurait pu lui apprendre si elle s'était donné la peine de le demander...

— Vous avez parlé de moi aussi ?

— Oh ! de *vous* surtout. Vous l'intéressiez par je ne sais quel charme, m'a-t-elle dit, qui émane de vous.

— Elle m'a assez regardée pour me connaître, murmurai-je.

— Je fus saisi de l'entendre prononcer votre nom comme une chose toute naturelle.

— Comment ! Mon nom ?

— Mon Dieu, je le lui avais appris sans le vouloir. Vous souvenez-vous qu'au moment où elle s'est approchée de moi pour...

— ... Vous enlever à moi, interrompis-je d'un ton vexé.

— Oh ! dit sir Francis, baissant encore la voix, si je pouvais croire que cela ne vous a pas été tout à fait indifférent...

— Mais non, pas du tout, repartis-je vivement. Parce que vous patinez très bien, et que vous saviez me tenir, tandis que j'en étais réduite à la société de M. Hastings, ce qui n'a rien de réjouissant.

« Mais revenez à ce que vous disiez : au moment où cette personne s'est approchée de nous...

— Oui. J'ai prononcé votre nom, il n'y avait donc rien d'étonnant à ce qu'elle le répétât, mais, j'avoue qu'en l'entendant sortir de sa bouche avec son accent étranger, je fus surpris et décontenancé un instant...

— Mais elle, en prononçant mon nom, qu'a-t-elle dit ensuite ?

— Laissez-moi me rappeler... Ah ! c'est cela ! Elle me dit :

— Cette jeune femme se nomme Mrs. Carrington ? Est-elle parente des Carrington du château de Strangemore ?

— Elle a dit cela ! Comment connaissait-elle ce nom ?

— Oh ! rien d'étonnant à ce qu'elle l'ait entendu mentionner par quelque habitant de Carston, votre mari y est assez connu... et ensuite elle n'a pas tari sur vous...

— Et vous, très fier d'étaler vos connaissances, naturellement, vous avez bavardé.

— Pas tant que vous croyez. Je me suis rappelé son système et j'ai changé de conversation.

— Moi aussi, pensais-je en moi-même, je connais ce système... et Mark aussi. Où l'avait-il appris ?

Pendant que les conversations se poursuivaient autour de la table, les yeux baissés sur la nappe, je réfléchissais.

Une curiosité insurmontable me prenait de revoir cette femme et, puisqu'elle savait qui j'étais, d'aller à elle, de lui parler. Peut-être qu'ensuite cette inquiétude déraisonnable que je ressentais en pensant à elle s'évanouirait d'elle-même.

Il y avait au monde plus d'une Américaine ; si je pouvais me convaincre qu'avant ce jour, celle-ci n'avait jamais entendu mon nom — celui de mon mari — je partirais plus rassurée.

— Quel dommage que nous soyons obligés de rentrer si vite, m'écriai-je au milieu d'un silence. Le skating va rouvrir à sept heures et demie. Si nous ne partions pas avant onze heures, Harriett, nous pourrions y retourner une heure, après le dîner ? C'est si amusant ! fis-je avec une gaité exagérée.

— À cette heure-là, dit lady Blanche, il n'y a plus que des boutiquiers et des gens du commun.

— Mais, enfant, y pensez-vous ? s'écria Harriett, mon frère ne me pardonnerait pas de vous ramener si tard. On nous attendait à Strangemore pour dîner.

— Eh bien ! dis-je, nous enverrons un exprès à Strangemore pour avertir que nous dînerons à l'hôtel ; si Mark a envie de nous rejoindre, il en aura le temps et il pourra assister à la soirée de patinage. Oh ! Harriett, je vous en supplie, ajoutai-je de ma voix la plus câline, dites oui, vous savez bien qu'au fond, Mark ne demande qu'une chose : c'est que je sois contente... et ce doit être si joli de voir cette salle aux lumières !

— Allons ! fit ma belle-sœur avec un soupir, faites ce que vous voulez, Phyllis, vous le prenez sur vous. On va envoyer un exprès.

— Oh ! merci... J'embrassai ma belle-sœur de tout mon cœur.

— Oui, oui, dit-elle, me rendant ma caresse, mais si vous avez envie de retourner à ce skating, pour moi je vous déclare que j'en suis fatiguée et que je ne vous y suivrai pas !

— Je n'irai pas non plus, dit sèchement lady Blanche. Je prends une auto et me fais reconduire de suite.

Ce disant elle se leva et se disposa à sortir.

— Bon débarras ! me glissa Lilian dans l'oreille.

— Si tout le monde vous abandonne, mistress Carrington, je ne vous abandonnerai pas. Vous me permettrez, ce soir, de vous servir d'escorte ? me proposa galamment sir Francis.

Et j'acceptai avec le plus aimable sourire.

Je ne sais comment se passa le dîner ni ce que j'y pus dire. Je n'étais pas à la conversation, l'esprit absorbé par mon idée fixe ; quelque peu effrayée aussi de mon audacieux projet.

J'allais revoir cette femme tout à l'heure... Je lui parlerais la première.

Et je tâchai d'imaginer ce que j'allais lui dire.

Après le dîner, comme pour contrecarrer mon caprice. Dora se plaignit de grande fatigue. Cette poussière et ce bruit étaient insupportables, elle préférait rester au coin du feu, et, bien entendu, sir George y restait avec elle.

Lilian, qui souffrait, depuis son violent exercice, d'un fort mal de tête, se laissa facilement persuader de passer la soirée en leur compagnie. Naturellement, aussitôt après, lord Chandos et Chip déclarèrent d'un

commun accord qu'ils avaient assez du skating et n'y reviendraient à aucun prix.

Quant à moi, ayant décidé d'y aller, je n'avais pas la moindre envie de me dédire.

Ma colère contre mon mari, ma violente curiosité concernant l'étrangère, m'aidaient à m'affermir dans ma résolution.

— Couvrez-vous bien en sortant, Phyllis, me dit ma belle-sœur, et soyez ici dans une demi-heure. Les autos seront à la porte à dix heures.

Sir Francis m'aida à passer mon manteau de fourrure, nous sortîmes et nous nous mêlâmes à la foule qui se rendait au rink éclatant de lumière.

Pour la première fois, me trouvant ainsi dans la nuit, seule avec mon compagnon, je commençai à comprendre la signification du mot « crainte ».

Quelle folle équipée allais-je donc faire là ?

Mon obstination et la honte de me laisser voir si impressionnable m'empêchèrent seules de retourner en arrière.

Ce fut avec une vive palpitation de cœur que je pénétrai dans le skating.

Sir Francis, peut-être inquiet des suites de notre escapade, ne faisait pas de grands frais de conversation.

Mais, aussitôt entrée, ce ring si gai et remuant, la musique qui s'évertuait de son mieux à produire un effet entraînant, les cordons d'électricité disposés en guirlandes qui répandaient une vive clarté, tout cet ensemble attrayant m'enleva mes sombres appréhensions.

Mon compagnon s'empressa d'aller me chercher des patins, il me tendit la main, et je m'élançai. Un simple tour sur la piste m'apprit que l'Américaine n'y était pas.

Mais il n'était encore que neuf heures et demie, elle pouvait venir plus tard.

Entraînée par sir Francis qui stimulait mon ardeur, je fis en un quart d'heure de réels progrès. Gagnée par l'entrain, la gaieté ambiante, j'oubliai mes soucis et me mis à rire joyeusement aux plaisanteries de mon compagnon.

Tout en lui répondant avec animation, je ne cessais de surveiller l'entrée ou de scruter du regard, au passage, les groupes qui nous croisaient.

— Qui cherchez-vous donc ainsi ? me demanda sir Francis.

— Je cherche une robe de velours noir bordée d'astrakan gris. Je cherche une toque d'astrakan garnie d'un extravagant oiseau de paradis.

— Goût bien américain, sourit sir Francis.

— Et je cherche enfin une belle femme brune, grande, mince, qui m'a fait un affront aujourd'hui.

— J'espère, mistress Carrington, fit-il, très inquiet soudain, que vous n'avez pas l'intention de lui adresser la parole !

— J'en ai au contraire la ferme intention, cher monsieur, et je serai très aimable avec elle. Mais je veux simplement savoir pourquoi elle m'a tant regardée, comment elle a appris mon nom et l'endroit où je demeure et ce qu'elle trouve en moi de si intéressant.

— Je vous demande seulement d'être prudente ? Que dirait Mark s'il savait que vous liez conversation avec une inconnue, une étrangère, aux yeux de tout le Comté.

— Le Comté en pensera ce qu'il voudra !

— Ce qui me rassure c'est qu'il est presque dix heures et qu'elle n'est pas encore là... Elle ne viendra pas, ajouta-t-il avec beaucoup de flegme, et j'en suis enchanté. Comment aurais-je expliqué aux yeux de votre mari...

— Oh ! laissez, mon mari tranquille, criai-je avec impatience. Je ne veux pas en entendre parler !

Il allait répliquer, mais au même instant, levant les yeux, je m'arrêtai stupéfaite... Mark était à trois pas de moi.

Son regard fixe avait une expression nouvelle, une expression qui éveilla en moi la terreur quand je l'aperçus.

— Mark, balbutiai-je, oubliant que je me considérais comme offensée par lui, n'ayez pas l'air si furieux. Je me suis bien amusée aujourd'hui et... j'ai voulu recommencer ce soir.

« Nous devons repartir à dix heures. Je pense que nous avons le temps.

Il ne me répondit rien et fit quelques pas vers la sortie.

Sir Francis lui adressa la parole en s'arrêtant pour enlever ses patins.

— Vous voyez ce que c'est que de se lancer dans la dissipation, Carrington ; faute d'un sport plus intéressant, nous nous sommes livrés aux joies folâtres de ce ring villageois. C'était peut-être une folie de ma part de décider Mrs. Carrington à m'accompagner, mais vraiment il n'y avait pas de crainte qu'elle prit mal : nous n'avons pas cessé de patiner.

Il ajouta ces paroles comme si mon mari n'avait eu, en me voyant au skating à cette heure tardive, seule en sa compagnie, que l'unique crainte de me voir attraper un rhume.

— En avez-vous assez maintenant ? daigna dire Mark avec le plus grand calme.

Trop de calme, même, ses yeux lançaient toujours des lueurs inquiétantes et je me demandai ce qui viendrait ensuite.

— Il se fait tard, dit-il encore, en regardant sa montre, les autos sont devant la porte, il ne serait pas séant que Mrs. Carrington fit attendre ses invités.

— J'ai besoin d'un domestique pour enlever mes patins, et ils ne sont jamais là quand c'est nécessaire, fis-je avec impatience.

— Garlyle, pour une fois, je suis certain que vous voudrez bien rendre à Mrs. Carrington le service de lui ôter ses patins, dit Mark d'un ton bizarre.

— J'en serai charmé, répondit courtoisement sir Francis en s'inclinant devant moi.

J'étais prête à pleurer d'énervement.

— Suivez-moi aussitôt que vous le pourrez, reprit Mark.

Et il s'éloigna rapidement.

— J'ai bien peur de vous avoir attiré des désagréments, dit sir Francis en baissant la voix, comme, incliné sur mon pied gauche, il luttait avec une courroie récalcitrante. Je voyais à peine son visage penché, mais je crus y discerner une expression malicieuse.

— Que voulez-vous dire ? fis-je d'un ton hautain.

— Mais, je crains que Carrington ne vous en veuille pour être venue ici... seule avec moi.

— Oh ! avec vous ou avec un autre, cela n'avait aucune importance ! rétorquai-je avec violence.

Je fis un brusque mouvement qui envoya rouler mon patin à deux mètres et sir Francis manqua tomber à la renverse.

— C'est tout simplement qu'il n'aime pas attendre... et si vous ne m'aviez pas entraînée dans cette sottise aventure... ajoutai-je avec le mépris le plus impudent de la vérité. Ne pourriez-vous vous dépêcher un peu plus ?...

La parole s'arrêta sur mes lèvres.

Mark revenait à nous presque en courant.

Son visage était bouleversé, je ne l'avais jamais vu aussi pâle, une émotion extraordinaire faisait trembler sa voix.

— Allons, Phyllis, me dit-il avant même d'être auprès de moi, je vous ai dit de vous presser, vous n'êtes pas prête ?

— C'est ce maudit patin ! fis-je en levant la tête pour l'examiner.

Je fus surprise de voir qu'il ne me regardait plus ; il s'était arrêté à deux pas de nous et il fouillait la piste d'un œil scrutateur. Qui cherchait-il, puisque j'étais à côté de lui ?

Tout à coup, il ramena ses yeux sur moi, et vit sir Garlyle qui n'arrivait point à détacher mon patin. Saisi de colère, il poussa légèrement son ami et, prenant mon pied sans souci de me faire du mal, il tira violemment le patin, le jeta au loin, puis, me saisissant par les épaules, il me mit debout.

— Habillez-vous ! murmura-t-il d'une voix rauque. Je vous ai apporté vos affaires.

En effet, il les avait sur son bras comme un valet de pied, lui qui ne voulait même pas porter son pardessus dans les rues, en été !

Avant d'avoir pu dire un seul mot, j'étais enfouie sous la capote d'une auto — elle attendait à la porte de skating — et lui, sautant sur le siège du chauffeur, prenait le volant et démarrait à toute vitesse.

— Et sir Garlyle, et tous les autres ? m'écriai-je.

— Les autres sont déjà partis ! fit-il brièvement, Garlyle reviendra comme il pourra.

Malgré la rapidité avec laquelle nous traversions Carston et filions ensuite sur la route au-dessous d'un dôme chargé de scintillantes étoiles, jamais de ma vie, course ne me parut plus longue.

Quand j'osai diriger mes yeux vers Mark à un moment où la lune émergeant des nuages éclairait la route sombre, je vis une nuque immobile qui, pas une fois pendant le trajet, ne daigna se tourner vers moi.

C'est ainsi que, dans un silence de mort, nous atteignîmes l'avenue du château.

Il se fit un silence quand on nous vit paraître ; lui, très maître de soi, se força à sourire puis, s'adressant à tous :

— Pourquoi n'êtes-vous pas entrés au salon, dit-il, entrez, je vous en prie, Harriett, et vous, Blanche, Dora, Lilian, prenez des sièges. On va vous apporter quelque chose de chaud. William, vous porterez du punch et des grogs dans le petit salon.

Pendant qu'on passait au salon, j'étais restée en arrière dans le hall, trop effarée encore des façons de mon mari pour m'en remettre tout de suite.

Harriett me saisit les mains.

— Ne prenez pas cet air épouvanté, mon enfant, me dit-elle tendrement.

— Quel affreux crime ai-je donc commis ? dis-je avec un effort pour reprendre mes idées, je n'ai fait que retourner au skating avec mon patineur. Je voulais me distraire, m'amuser un peu pendant que nous y étions et maintenant. Mark est si fâché qu'il ne veut même plus me regarder. Oh ! si vous saviez sur quel ton il m'a parlé là-bas et comment il m'a enlevée pour partir !

« C'est sir Francis qui a dû trouver la plaisanterie mauvaise !

À la pensée de la figure qu'il avait dû faire après notre départ, je laissai échapper un petit rire auquel se joignit Harriett.

Mais elle reprit bientôt sérieusement :

— Allons, calmez-vous, fillette, et venez boire un peu de punch, car vraiment vous êtes gelée.

Nos hôtes étant tous fatigués d'une journée mouvementée, nous ne tardâmes point à regagner nos chambres respectives.

Ma toilette de nuit est finie. Anna est partie tout à l'heure après m'avoir passé mon long kimono de soie chinoise brodée de chrysanthèmes jaunes et roses. Mes cheveux tombent librement sur mes épaules. Je me suis faite belle, car j'espère que Mark viendra s'expliquer avec moi avant de passer dans sa chambre, et mon cœur soupire après la paix. C'est la vue de ce kimono qui m'a inclinée vers des pensées plus douces. Nous l'avions acheté ensemble à Paris pendant notre voyage de noces. Mark lui-même me l'avait choisi. Oh ! qu'il m'aimait alors... Je ne puis m'empêcher de regretter ce temps si heureux. Je l'entends qui monte l'escalier. Le voici. Je n'ai que le temps de refermer mon album.

VII

Mark marchait depuis un certain temps dans sa chambre, il ne semblait avoir aucune velléité de se rapprocher de la mienne.

Allait-il se coucher et s'endormir ainsi sans un mot d'affection ?

Oh ! ce serait la première fois depuis notre mariage.

Il est vrai aussi que je lui avais donné dans la journée bien des sujets de fâcherie.

Et si je m'étais trompée ? Si cette lettre d'Amérique ne signifiait rien pour moi ?

Oh ! vraiment, j'étais folle ! je lui demanderai pardon, tout sera oublié et mes mauvais soupçons, et ma rancune et sa colère... Mark ! Mark ! Comme vous me manquez, mon chéri, et que je me sens seule séparée de vous par cette mince cloison... Oh ! ne désunissons pas nos vies ! Que cet affreux malentendu soit effacé une fois pour toutes.

Remplie de ces résolutions conciliantes, je me levai et m'approchai de la porte.

Je venais d'entendre crier les lames du parquet, il était dans son cabinet de toilette, tout près de cette porte aussi ; il n'osait l'ouvrir, sans doute, honteux d'avoir été si dur avec moi, il ne savait quelles paroles me dire pour m'apaiser.

Eh bien ! je ferais les premiers pas. Ce serait la punition de mes injustes soupçons.

Je frappai d'abord doucement à la porte, et attendis un instant. Aucune réponse. Les pas s'étaient arrêtés... « on » écoutait, « on » hésitait... puis il me sembla qu'« on » approchait.

Je toussai très fort et frappai sur la porte, armée d'une brosse.

— Mark ! Mark, ouvrez-moi.

— Que désirez-vous ? demanda mon mari d'une voix si sèche que je me sentis le cœur défaillir.

Mais je répondis avec autant de douceur qu'il est permis de le faire quand on force sa voix jusqu'à son diapason le plus aigu :

— Laissez-moi entrer, je vous prie ?

— Impossible maintenant. Je suis occupé.

— Il le faut absolument. Mark, ouvrez, j'ai une chose de la plus haute importance à vous dire.

Je l'entendis tourner lentement la clef comme à regret ; la porte entr'ouverte, il resta sur le seuil dans une attitude qui me montrait clairement son opposition à me laisser pénétrer chez lui.

— Voulez-vous me laisser entrer, lui dis-je doucement. Il faut que je vous parle.

— Vous pouvez me parler ici.

— Non ! fis-je d'un ton décidé.

Et d'un mouvement preste je glissai sous le bras qu'il avait appuyé contre le chambranle en guise de prudente barricade... et me trouvai dans la place.

Ayant ainsi manœuvré avec succès, je m'arrêtai pour le regarder timidement.

Il avait enlevé son habit et son gilet et venait de se brosser les cheveux, car ils étaient lisses et brillants.

— Vous pourriez aller dans le monde tout de suite, lui dis-je. Que vous êtes donc bien coiffé ! Est-ce que vous avez l'intention de sortir ?

J'essayais de plaisanter pour dissimuler mon émotion.

— Est-ce pour me dire cela que vous êtes presque venue enfoncer ma porte ? me dit-il sans une ombre de sourire.

Je baissai les yeux, très effrayée.

Toute ma gaité affectée m'abandonnait.

Jamais, auparavant, sa voix n'avait été aussi dure en s'adressant à moi.

Je mis mes mains derrière mon dos et fourrageai nerveusement dans le torrent de mes cheveux dénoués.

Je restais sans bouger devant lui, comme une petite fille prise en faute.

Combien je devais avoir l'air jeune, avec ce kimono de poupée, ces mignonnes babouches qui me faisaient toute petite, et mes boucles ébouriffées comme celles d'un enfant.

— Non, fis-je dans un chuchotement. Je suis venue pour vous demander de me pardonner. Pour vous dire que je regrette beaucoup ce qui s'est passé.

— Vraiment ! J'en suis heureux. À mon avis vous ne sauriez trop regretter votre légèreté.

— Oh ! Mark ! ne soyez pas si dur pour moi ! Je n'avais pas en allant là-bas l'intention de vous fâcher.

— Pourquoi donc alors êtes-vous retournée seule avec Francis, le soir, au skating. Pouvez-vous me le dire ?

J'allais parler et peut-être bien me serais-je décidée à tout avouer : et la fascination que cette femme avait exercée sur moi, et ma curiosité à son endroit, mais je rencontrai le regard de mon mari et le trouvai si étrange, mystérieux et effrayant que j'eus peur et je balbutiai :

— Je voulais m'amuser... et je ne savais pas qu'il y avait tant de mal à faire ce que j'ai fait.

Je ne sais pourquoi Mark parut soulagé de mon aveu. Il reprit d'un ton moins sévère :

— Pas tant de mal ! Vraiment... À flirter outrageusement tout un après-midi comme vous l'avez fait ! Au point de vous faire critiquer par tous nos amis. Pas de mal ! Cent fois, depuis ces dernières heures, j'ai eu toutes les peines du monde à me contenir !

— Je ne croyais pas qu'on pût remarquer rien d'extraordinaire dans mes façons.

— Allons donc ! Croyez-vous que les gens soient aveugles !

« Blanche, du moins, a eu l'obligeance de m'éclairer sur votre conduite.

Je pris feu immédiatement et criai avec colère :

— Ah ! cela ne m'étonne pas ! Blanche a des raisons personnelles pour me desservir aux yeux de mon mari. C'est une méchante femme ! Si j'étais

seulement coupable de la moitié de ce qu'elle a fait, je n'oserais pas vous regarder en face !

« Je la hais ! Et je sais que vous la croyez, elle, plutôt que moi. Aussi, il est inutile que j'essaie de me défendre.

— Je ne crois que ce que je vois, répliqua-t-il, et à l'avenir — ici, il s'arrêta court, ses yeux bleus lançant des flammes, tout près de moi — à l'avenir, j'exige que vous vous conduisiez comme ma femme doit se conduire. Seriez-vous encore plus jeune que vous n'êtes, vous devriez avoir appris à distinguer le bien du mal.

Mark debout devant moi, une main levée pour donner plus de force à ses paroles, me parut d'une taille impressionnante.

Il dominait de très haut la pauvre petite créature, que j'étais. Je faillis reculer de peur, mais, la seconde d'après, la colère reprenant le dessus, me souleva à sa hauteur.

— Comment osez-vous me tenir un pareil langage ? À moi qui étais venue pour me faire pardonner... pour vous dire... vous dire...

Je n'y tins plus et éclatai en sanglots.

Au milieu de mes larmes, je trouvai, pourtant, le moyen de m'écrier :

— Et Blanche ?... Et Blanche ?... Vous ne lui faites pas la cour ?

— Phyllis ! Oh ! quelle folie ! Moi, me soucier de cette mondaine quand je vous ai, vous !... Vous, ma bien-aimée... mon enfant chérie !...

Ses bras autour de moi, ma tête appuyée à sa poitrine, je pleurai de toutes mes forces, soulagée tout d'un coup de ma longue contrainte, et, comme il murmurait des paroles de tendresse pour me consoler, je faillis bien encore ouvrir tout mon cœur...

Mais je me trouvai ridicule, j'eus peur de me faire moquer de moi, je ne sus comment m'expliquer. J'étais trop heureuse du retour de notre affection mutuelle et sans nuages, pour risquer de la troubler en ouvrant de nouvelles discussions.

— Maintenant tout est fini, disait Mark en tapotant mes joues, j'avoue même que je suis assez flatté de votre jalousie à l'égard de cette pauvre Blanche, cela prouve que vous commencez à avoir un peu d'amitié pour moi.

— Oh ! amitié est un mot beaucoup trop faible ! Je crois que je vous aime maintenant plus que personne, excepté...

— Billy et maman ! fit-il en imitant ma voix, c'est votre vieux refrain !

— Vous vous trompez ! J'allais dire mère seulement ! Vous avez dépassé Billy !

— Quel triomphe ! Billy m'avait toujours paru mon rival ! le plus formidable ! Nous progressons ! Peut-être même qu'avec le temps j'arriverai à vaincre mère.

— Que je suis contente, dis-je en riant, d'avoir battu la charge sur votre porte avec ma brosse. Vous étiez pourtant bien décidé à ne pas me laisser entrer ! Que c'est bon d'être amis de nouveau ! La jalousie n'est-elle pas une horrible peine...

— Oh ! oui, répondit Mark doucement. Mais vous n'avez pas lieu d'être jamais jalouse, ma chérie. Combien de fois vous ai-je dit que je n'avais aimé personne avant vous ?

— Cela, dis-je d'un air aussi profond que je pus le prendre, c'est une autre question. On croit toujours aimer pour la première fois, parce qu'on imagine que l'amour d'avant n'était pas aussi fort que celui que l'on ressent. Ce que j'aimerais savoir, c'est combien de propositions de mariages vous avez faites dans votre vie ?

J'avais dit ceci en plaisantant, sans penser à rien.

Immédiatement je vis le visage de Mark changer d'expression et de couleur. Il me laissa et se mit à marcher dans la pièce avec un air affaissé, chagrin, qui me toucha au cœur.

— Nous avons convenu, dit-il, que nous ne reparlerions plus jamais du passé...

Puis, très vite, revenant à moi avec son sourire et sa voix ordinaire, affectueuse et enjouée :

— J'imagine la tête de Francis Garlyle en se trouvant à Carston sans véhicule, obligé de rentrer à pied. C'est le meilleur tour que je lui aie jamais joué.

Je ris avec lui et nous nous quittâmes les meilleurs amis du monde... cependant, je sens qu'une mince couche de glace s'est glissée entre nous et

qu'il suffirait... de rien, pour la briser !

Tous nos invités parlent de nous quitter, l'un après l'autre. Mon beau-frère et ma belle-sœur partent dans deux jours, ils sont heureux des bons rapports qu'ils voient rétablis entre Mark et moi ; bien qu'ils ne m'en aient rien dit, je le vois à leur sourire quand ils nous regardent.

Sir Francis Garlyle est déjà rayé de notre vie ; il a envoyé un mot pour s'excuser, a fait prendre sa valise et est allé chasser chez les Leslie où il était invité.

Trois jours plus tard, c'est le tour de cette chère Blanche. La vue de notre bonne entente lui est sans doute fort pénible à contempler.

Je poussai un soupir de soulagement en entendant claquer la portière de son auto et une pensée se fit jour dans mon esprit : c'est que jamais, sous aucun prétexte, cette femme ne remettrait le pied sous mon toit.

Le soir qui précéda le départ d'Harriett et de sir James, une étrange aventure arriva à Lilian.

Il était neuf heures du soir. Le dîner venait de finir et ces messieurs, fatigués de parler politique, nous avaient déjà rejointes au salon. Nous causions tous tranquillement lorsque, soudain, la porte-fenêtre du jardin fut vivement poussée et Lili, qui était sortie depuis quelques minutes, rentra en courant avec une telle brusquerie que nous cessâmes de parler pour la regarder avec stupéfaction.

— Oh ! Mark, s'écria-t-elle en saisissant le bras de mon mari, j'ai vu un revenant !

— Un quoi ? demanda-t-il.

— Un revenant, un vrai ! Tout ce qu'il y a de plus vrai et épouvantable. Ne vous moquez pas de moi, je parle très sérieusement !

« De ma vie je n'ai eu si peur ! Je vous dis que je l'ai vu, de mes yeux vu... et de très près. Oh ! que j'ai couru !

Elle posa une main sur sa poitrine, toute haletante.

Lilian était devenue le point de mire de tous les regards. Nous étions tous profondément intéressés.

Un spectre n'est pas un spectacle ordinaire.

Pour moi ce que j'éprouvai était plus que de l'intérêt.

J'étais absolument terrifiée, et dis à Mark avec une vive anxiété :

— Vous ne m'aviez jamais parlé de revenants. Est-ce que la maison serait hantée ? Oh ! Mark, vous ne me l'aviez pas dit ! Et moi qui courais partout le jour et la nuit, quelquefois même *sans lumière* !

Mon épouvante devait être quelque peu comique, car mon mari, Chip et lord Chandos partirent ensemble d'un éclat de rire.

— Y a-t-il un revenant dans votre famille ? demandai-je, sévèrement, un peu blessée de leur joie intempestive.

— Hélas ! non. Je dois l'avouer. Nous n'avons rien chez nous de si distingué. Tous nos ancêtres sont morts de façon très avouable, soit dans leur lit, soit sur les champs de bataille.

« Nous n'avons à notre actif ni meurtre sensationnel, ni crime, ni suicide. Décidément, notre lignée est une race terne et prosaïque, Lili, je crains que votre imagination ne vous ait joué un de ses tours.

— Mais je vous dis que je l'ai vu, affirma Lilian indignée. Je revenais de ma chambre par la galerie des tableaux très tranquillement, ayant dans la tête bien autre chose que des sujets surnaturels...

— Pourrait-on savoir ? insinua lord Chandos.

— Le sujet de mes pensées ne regarde que moi et ne concerne personne, de présent. Quand, en passant près de l'une des fenêtres, j'ai aperçu un visage effrayant, à moitié masqué par quelque chose de noir, qui me regardait du balcon, dehors.

— Oh Lili ! J'avais poussé ce cri d'une voix faible en regardant en arrière, et je me rapprochai de lord Chandos qui se trouvait près de moi.

— Comment était-il ? demandai-je, la gorge serrée.

— J'ai vu deux yeux de feu... si brillants, si éclatants qu'on aurait dit qu'ils sortaient de l'enfer.

— Oh !

— Oui, ils étaient vraiment surnaturels ! Si grands, si noirs, et pleins de haine ! Pourtant, je ne pensai pas tout de suite à un revenant, je crus que

quelqu'un d'étranger voulait entrer par là et je courus à la porte-fenêtre... Je m'élançai dehors.

— Oh ! Lili ! m'écriai-je encore, haletante.

— On se croirait à un mélodrame ; mes cheveux se dressent sur ma tête, murmura cet horrible Chip.

— Et alors, reprit Lilian sans rien écouter, toute à son récit, à peine arrivée sur le balcon, je n'aperçus qu'une grande forme noire qui fuyait... fuyait vers le fond du parc.

— Les revenants ne s'enfuient pas, miss Lilian, dit lord Chandos réprimant une forte envie de rire, ils disparaissent, ils s'évaporent.

— Je me demande vraiment, comment il se fait que nous ayons l'indicible bonheur de vous voir encore en vie, ajouta Chip. Je vous en prie, continuez, c'est palpitant ! Décrivez-nous le revenant : ses yeux lançaient-ils du feu ?

— Oh ! Je ne puis vous en dire davantage ! J'ai lâché les livres que je portais et me suis mise à courir comme si le diable me poursuivait. Je n'oublierai jamais la peur que j'ai eue !

— C'était probablement un pauvre vagabond qui s'était fourvoyé dans le parc et qui cherchait l'entrée des cuisines, fit Mark, voyant que j'étais prête à fondre en larmes.

— C'était un vrai fantôme ! reedit Lilian avec une conviction si forte que mon sang se glaça dans mes veines.

— Lili, que vous êtes enfant ! gronda Mark. Allons, si vous voulez, allons tous dans la galerie pour faire la chasse à ce fameux revenant. Il est peut-être encore sur le balcon.

— Ce n'est guère probable, répondit Chip, car il aura pu se rendre compte que la galerie des tableaux n'est pas l'endroit où on serre les cuillers d'argent.

— Eh bien ! si nous échouons dans nos recherches, je donnerai à deux domestiques l'ordre de fouiller le parc. À moins que votre fantôme n'ait eu le temps de sauter par-dessus la grille, ils l'appréhenderont et, ce qu'ils trouveront, ils le porteront droit à Lilian.

— Ils ne trouveront rien ! fit Lilian d'un ton tragique.

Je me précipitai vers Mark en lui saisissant le bras.

Il me regarda tendrement.

— Pourquoi tremblez-vous ainsi, petite poltronne ? Peut-être vaut-il mieux que vous restiez ici.

— Quoi ! Toute seule, criai-je épouvantée, jamais ! Vous me trouveriez morte en revenant. Je vous suivrai.

Et nous marchâmes solennellement en procession le long de l'escalier, armés de lumières, afin de chercher dans les plus petits coins et aussi — pourquoi ne pas le dire ? — pour rassurer un peu le courage défaillant de l'élément féminin.

Toute cette scène amusait énormément les hommes, et même Harriett, à ma vive désapprobation.

À un moment, au tournant de l'escalier, Chip, qui marchait le premier, poussa un affreux cri de détresse ; il s'arrêta court et nous fûmes tous cognés les uns contre les autres.

Ce n'était qu'une fausse alerte. Je le suppliai les larmes aux yeux de ne pas recommencer cette sotte plaisanterie.

À la fin, nous gagnâmes l'endroit redouté.

Là, Chip, après avoir chuchoté quelques mots à sir James, et avec ce qui me parut être le comble du courage, disparut seul dans les ténèbres de la nuit.

— Sans aucun doute, il fait des recherches approfondies, dit gravement sir James.

Tout à coup quelque chose de surnaturel, immense, noir et raide, surmonté d'un panache blanc s'agitant sur sa tête altière, arriva vers nous lentement, sortant de l'obscurité.

Je restai paralysée de frayeur, bien qu'un instinct secret m'avertit que ce n'était pas cela.

— Qui êtes-vous pour venir ainsi troubler mes promenades nocturnes ? dit une voix caverneuse...

— Ah ! ah ! ah ! C'est vous, Chip ! cria ma belle-sœur qui, depuis dix secondes, me serrait la main à me faire mal.

Et, la lumière aidant, nous vîmes devant nous M. Chip allongé par une tête de loup qu'il avait recouverte d'un long vêtement noir et qu'il brandissait au-dessus de sa tête.

Éclat de rire général.

— Ah ! Chip, vous êtes incorrigible ! s'écria Mark quand il put parler, et vous, James, qui l'avez encouragé, j'avais meilleure opinion de vous.

J'avais été tout près d'une attaque de nerfs, mais un pinçon administré par Lilian me remit promptement.

— Mon manteau de velours noir, tout neuf ! s'écria Harriett, mon plus beau chapeau ! Je proteste ! Ah ! voilà ce que c'est que d'avoir une chambre qui donne sur un balcon ! Monstre ! Vous avez dû bouleverser toutes mes armoires. Qui vous a donné, monsieur, la permission d'entrer dans ma chambre !

— Sir James, répliqua Chip sans se troubler.

Il avait émergé de son déguisement et essayait vivement de remettre sa chevelure en ordre.

— Oh ! James, dit ma belle-sœur en riant, faut-il que j'aie assez vécu pour vous voir faire une plaisanterie !

J'aventurai tout doucement :

— Mais alors, où est passé le vrai revenant ?

— Demandez-le à miss Lilian, répondit Chip. J'ai fait vaillamment mon devoir, personne ne peut dire que j'ai reculé.

Je n'ai pas fait allusion à Dora ni à son fiancé pendant les aventures de cette soirée, car elle était repartie le jour même pour Summerleas afin de faire les apprêts de son mariage qui aura lieu très prochainement.

Sir Ashurst était aussi parti pour Londres dans l'intention d'annoncer la grande nouvelle à sa famille et de faire ses invitations.

Mais cette soirée fertile en événements n'était pas terminée.

De retour à nos places nous nous groupâmes tous autour du feu, avec de petits frissons, essayant — moi, du moins — de rire de bon cœur de nos terreurs passées.

Cette soirée était trop lugubre, il fallait absolument tâcher de l'égayer.

— Phyllis, mettez-vous au piano, me dit mon mari, cela changera l'atmosphère.

Je laissai mes doigts errer sur les touches en chantant à mi-voix des vieux airs de ballades.

— Lili, venez nous chanter quelque chose, dis-je de ma voix la plus caressante en me retournant sur mon tabouret.

— Je ne suis guère en train ce soir, ne me demandez rien, après ces émotions...

Je persistai dans ma demande :

— Au contraire, cela vous remettra et nous fera le plus grand plaisir à tous. Allons, venez ici. Si votre voix est moins ferme qu'à l'ordinaire, on vous excusera.

— Nous vous supplions de chanter, dit quelqu'un.

C'était Chandos. Il se tenait dans l'embrasure de la fenêtre et ne perdait pas des yeux mon amie.

Son intonation et sa voix me parurent bizarres.

Refuserait-elle de faire droit à une requête si inattendue ?

Lilian très pâle — sans doute sa récente émotion — leva sur lui ses yeux souriants.

— Oui. Je vais vous chanter quelque chose.

Prenant ma place au piano, elle frappa quelques accords.

— Je n'ai pas ma musique ici, continua-t-elle, aussi il faudra se contenter de la première chanson qui me viendra à l'esprit.

Puis elle commença à chanter de sa voix vibrante aux accents doux et profonds une romance française dont le refrain revenait comme un cri de douleur :

*« Chers souvenirs de mes beaux jours perdus
Je l'aimais tant ! Me sera-t-il rendu ? ... »*

Comme résonnaient les dernières notes, une tristesse navrante rendit sa voix pathétique à nous serrer le cœur.

Que cette musique était déchirante et remplie d'accents passionnés !

Chandos, fasciné, s'était lentement rapproché du piano.

Quand ce fut fini, nous restâmes tous silencieux.

— Pourquoi chantez-vous des choses si tristes ? fit Mark avec un peu d'impatience.

— Parce que, répondit Lili, légèrement, je suis sans doute une nature mélancolique.

Elle se mit à rire, puis, traversant le salon, elle vint à moi.

La lune s'était dégagée des nuages. De splendides rayons, glissant par les vitres, éclipsaient presque l'éclat des lumières.

Un nouveau silence. Tout bas, chacun répétait en soi-même le refrain de la chanson.

Je sentis deux larmes tomber sur ma main que pressait mon amie.

Ouvrant tout à coup la porte de la serre contre laquelle il s'appuyait, Chandos dit d'une voix émue, mais décidée :

— Voulez-vous faire un tour de serre au clair de lune ?

Il ne s'adressait à personne en particulier, mais son regard restait fixé sur Lilian. J'écoutai sans oser respirer la réponse qu'elle allait lui donner, car je me doutais bien que c'était là le troisième et dernier appel de son amoureux.

Si elle le rejetait ce soir, elle aurait perdu à jamais ce cœur qui lui a été si fidèle !

Je retrouvai des forces pour lui souffler tout bas :

— Allez, Lili ! Allez !

Alors, elle retira lentement ses doigts de ma main et se leva.

— Oui, dit-elle avec une étrange douceur. Je viens.

Elle le rejoignit. Ensemble, ils descendirent les trois marches et disparurent.

— Ah ! que je suis contente, s'écria Harriett, quand ils se furent éloignés. J'espère qu'ils vont enfin s'entendre et donner un heureux dénouement à leur petit roman. Vous avouerez avec moi que voici assez longtemps que cela dure !

.

— Oui, j'ai fait exprès de choisir cette romance, peu m'importe de vous le dire, Phyllis, s'écria Lilian, une heure plus tard, en jetant ses bras autour de mon cou, et en cachant son visage ému sur mon épaule.

« N'ai-je pas eu une bonne idée, dites ?

« Oh ! ma chérie, j'ai chanté bravement... Je tremblais de crainte et d'émotion. Je voulais et ne voulais pas qu'il le sût... Comprenez-vous ? J'avais peur qu'il ne devinât trop clairement le fond de ma pensée... pourtant, c'était ma dernière chance.

— Ma Lili chérie... Je suis si contente !

Appuyée sur moi, elle laissa couler des larmes de bonheur.

— Ah ! Phyllis, me dit-elle, ne confondez, jamais l'obstination avec l'orgueil. J'en ai été trop punie.

TROISIÈME PARTIE

VIII

Un grand mois s'est écoulé et je n'ai pas eu le courage d'ouvrir cet album pour reprendre une occupation qui m'était devenue une douce et précieuse habitude.

Mère m'y a encouragée de toutes ses forces, je lui ai promis de l'essayer. Je vais relater point par point les pénibles angoisses dans lesquelles j'ai vécu — si cela peut s'appeler vivre — et tacher de conter aussi fidèlement que ma pauvre mémoire de ces affreux instants me le permettra, la crise épouvantable qui a détruit mon foyer.

C'était quelques jours après le mariage de Dora : cérémonie simple et tranquille à laquelle n'assistaient que les parents.

Il n'y eut rien de remarquable dans cette journée, sauf le fait que, pendant les inévitables toasts du déjeuner, mon père fit plusieurs fois le geste de s'essuyer les yeux avec son mouchoir.

L'heureux couple partit le soir même pour le continent.

La mariée, tout sourires, en velours mordoré et dentelles de Venise, le marié, ému et triomphant, firent leurs adieux à la ronde, à toute la famille réunie sur le seuil de notre vieille maison.

Puis, nous repartîmes pour Strangemore, moi désolée de laisser mère dans un tel isolement. Roland au régiment, Dora à l'étranger, Billy au collège et moi près d'elle, il est vrai, mais quand même absente de sa vie quotidienne.

Hélas ! Je ne savais pas que sitôt...

Mais je veux procéder par ordre afin de démêler des souvenirs aujourd'hui aussi douloureux que confus.

Mon mari et moi ayant décidé de n'accepter aucune invitation pour ce printemps, nous désirions rester cette saison, la première ensemble, chez nous, dans notre chère demeure, très heureux de mener pendant cette période une existence de châtelains campagnards.

J'ai vécu vraiment, durant une quinzaine, des jours de félicité, confiants et paisibles, auprès d'un époux qui me devenait plus cher de jour en jour, s'attachant à moi par la profonde tendresse que je sentais... ou croyais sentir... en lui.

Quinze jours de vrai bonheur et d'aveuglement...

Oui. Ce dernier mot n'est pas trop fort, car, en réfléchissant à la lumière éclatante du dernier événement, je me rappelle ses fréquentes absences : il chassait, il avait à surveiller ses terres, à contrôler les comptes de son intendant et il m'arrivait souvent de trouver le temps long en l'attendant.

Je me souviens maintenant qu'un jour, lui si exact, si attentif à m'éviter une contrariété, rentra après l'heure du lunch.

Je ne voulus pas me mettre à table sans lui et l'attendis, dans la serre, occupée à regarder de nouveaux plants de géraniums roses.

Je l'aperçus de très loin. Il revenait sans se presser, d'un air las, absorbé, les yeux à terre, son chien derrière lui.

Quand il fut plus près, cachée derrière un laurier, je l'observai sans qu'il me vît. La terrible barre rayait son front, une expression morne de tristesse profonde était répandue sur toute sa personne.

En se rapprochant de la maison, il leva ses yeux sur les fenêtres de mon petit salon et aussitôt une physionomie toute nouvelle m'apparut, ses yeux redevinrent brillants et expressifs, son visage gai et animé. Je compris qu'il me croyait là, derrière le rideau, qu'il me cherchait.

Vite je courus au salon et refermai la porte de la serre.

Il entra par le hall ; aussitôt après je le vis paraître.

— Ah ! vous voilà, lui dis-je. Et en retard pour le lunch !

— Excusez-moi, ma chérie, fit-il en m’embrassant, je vous ai fait attendre, bien malgré moi.

— Je ne suis pas Louis XIV, roi de France, dis-je en riant, et je puis prendre patience. Mais je ne sais si vous ferez un bon déjeuner. Venez vite. Je meurs de faim.

— Comme cela ? sans enlever ma tenue de chasseur ?

— Vous êtes très bien. Laissez-moi vous examiner...

Il était très propre, en effet. À peine une légère trace de poussière sur ses gros souliers de cuir fauve et sur le bas de ses guêtres.

Cependant, je l’avais vu partir et revenir à pied... Où avait-il pu aller, pour être, après quatre heures de chasse à travers bois et champs, aussi soigné qu’au sortir de sa chambre ?

— Où avez-vous chassé, ce matin ? demandai-je en passant dans la salle à manger.

— Je suis allé à Green-Lodge, chez mon fermier Brown, j’ai battu, en passant, les bois de Hill-Side, et suis revenu bredouille.

— Quoi, vous avez traversé tous ces bois, sans plus salir vos chaussures ! m’écriai-je en le regardant.

Il me sembla qu’il rougissait, et se troublait une seconde.

— J’ai pris d’abord par la grand’route et le temps est très sec, vous savez, répondit-il. Et vous, Phyllis, avez-vous passé une bonne matinée ?

— Oh ! excellente. J’ai fait une foule de choses. Les plants de géraniums sont arrivés. J’espère qu’ils seront jolis et nous feront cet été une belle garniture de fenêtres. Et vous, vous ne me dites rien de votre chasse ?

— J’ai rencontré Jenkins qui revenait dans sa petite auto sur la route de Carston...

— Sur la route de Carston ! Mais alors vous tourniez le dos à Green-Lodge.

— C’est que — une très légère hésitation — j’ai fait un grand crochet par la route de Carston, j’avais affaire par là.

C’était dit sur le ton bref qu’il prend quand il s’agit d’affaires personnelles auxquelles il ne veut pas me mêler, et je n’insistai point.

.

Je viens de réfléchir longuement... douloureusement, la tête entre mes mains, pour me remémorer les incidents de cette scène avant laquelle, il me semble, je n'avais rien connu de la vie.

C'est comme si une porte se fût soudain ouverte à mes yeux sur une foule d'idées et de sentiments où mon cœur, aussi bien que mon esprit, ont beaucoup appris... beaucoup souffert...

De cet instant, je le crois, je suis devenue femme moralement.

Puisque mère me dit que ce sera peut-être un baume à mon chagrin, je vais essayer de fixer ici cet événement.

C'était le vingt-huit mars, vers trois heures de l'après-midi.

J'étais seule dans ma chambre, en train de lire, quand le valet de chambre Tynon frappa et me parla sur le ton mystérieux qu'il prend habituellement.

— Il y a, en bas, une personne qui désirerait parler à Madame.

Quelques minutes plus tard, je pénétrai dans mon boudoir.

La personne en question, la figure levée sur un portrait de mon mari, tout jeune homme, qui orne l'un des panneaux, me tournait le dos et je ne vis d'abord qu'un très joli et original costume de lainage rouge foncé, une magnifique fourrure de zibeline jetée sur ses épaules, et le panache noir d'une aigrette fixée à un petit chapeau, noir également.

Elle se retourna tout à coup et je poussai un léger cri.

C'était l'Américaine du skating.

Très grande, très belle, elle fixait ses immenses yeux noirs sur moi, petite et toute mince, en face d'elle.

Ce regard était si ardent, si aigu, qu'un souvenir me traversa l'esprit ; avec un malaise croissant, je pensai au fantôme de Lilian.

Je restai là, comme fascinée... J'avais très peur.

Mark était absent, les domestiques éloignés ; qu'est-ce que cette étrangère était venue faire chez moi ?

— Voulez-vous vous asseoir, madame, dis-je enfin, en dissimulant mon émotion de mon mieux.

— Merci. Non. Quand vous saurez pourquoi je suis venue vous serez moins accueillante, je le crains. Ainsi voilà donc sa femme... une enfant... même pas belle, une simple enfant !

Son attitude était si étrange que je pensai que cette personne ne jouissait pas de toutes ses facultés. Je me rapprochai du bouton électrique pour sonner.

Elle devina mon intention et retint ma main d'un simple geste.

— Ne sonnez pas. Ce que j'ai à vous dire doit se passer entre nous.

« Votre mari, du reste, est sorti... J'ai attendu de l'avoir vu franchir la grille pour entrer moi-même, et j'espère que vous n'auriez pas l'audace de me faire jeter dehors par vos domestiques.

» Vous n'avez pas autre chose à faire qu'à m'écouter, croyez-moi, mistress Carrington.

J'étais si effrayée que je ne trouvais rien à répliquer.

À chaque minute, je me sentais plus terrifiée. Je réussis à dire :

— Eh bien ! parlez, madame, et lui indiquai une chaise. Mais elle ne s'assit pas : elle s'accouda à la cheminée sans cesser de me regarder.

L'inconnue se présenta avec un petit salut narquois à mon adresse :

— Miss Fanny Dilkes... Ce nom ne vous dit rien ? Vous ne l'avez jamais entendu ? Non ! Le beau Mark sait garder ses secrets.

« Vous a-t-il dit aussi que, depuis quinze jours, il était venu me voir *tous les jours* ?

Je fis un brusque mouvement en avant et je m'écriai, sentant la colère me monter à la tête :

— Ce n'est pas vrai, vous mentez ! Mon mari ne vous connaît pas. Et j'ignore quel est votre mobile en voulant me faire croire...

— Il ne me connaît pas ! vraiment ! interrompit-elle avec cet air de persiflage qui me mettait hors de moi.

« Quand on a donné une bague de fiançailles à une femme, on ne la connaît pas ? Quand, pendant trois mois, on lui a juré chaque jour qu'on l'adore, on ne la connaît pas ! Quand on a tout mis à ses pieds : fortune, nom, honneurs, on ne la connaît pas ?

— Ce que vous dites est impossible, murmurai-je, il m'en aurait parlé. Il doit y avoir là une erreur de personne...

— N'êtes-vous pas Mrs Carrington, de Strangemore ? La petite villageoise de Carston, la poupée anglaise que Mark Carrington, esquire, a épousée au mépris de toutes ses promesses...

— Mais c'est impossible, impossible, répétais-je en cachant mon visage dans mes deux mains, tremblante de la tête aux pieds.

— Ce qui me semble impossible, à moi, fit-elle d'une voix changée, âpre et violente, ce qui me paraît un acte insensé de la part d'un homme tel que lui, c'est qu'il ait encombré sa vie d'une petite fille comme vous, incapable de le comprendre, à peine bonne à montrer, sans beauté, sans argent — j'ai pris mes renseignements — et que, dans un coup de folie que je ne m'explique pas encore, il ait abandonné celle qu'il aimait...

— Non, criai-je en relevant la tête pour la regarder en face, c'est moi qu'il aime, moi sa femme...

— Sa femme... Ah ! oui, pauvre poupée, vous ne le serez plus longtemps...

Elle fit trois pas vers moi, saisit mes poignets, les serrant à me faire mal, me regarda dans des yeux avec ses yeux immenses d'une expression terrifiante et me siffla à la figure :

— Non, vous ne l'aurez plus longtemps, parce que je suis venue vous le reprendre. Vous l'avez épousé par intérêt parce qu'il était riche et que vous n'aviez pas le sou. Vous n'êtes qu'une misérable enfant, pour qui il a eu un caprice passager. Il est fatigué de vous, fatigué à en mourir, vous m'entendez ?... Et vous me le rendrez ! Le divorce est fait pour les cas comme le nôtre.

— Laissez-moi, dis-je enfin en retirant mes poignets, vous me faites mal.

Elle resta devant moi, parlant avec véhémence ; tandis que je reculai de plusieurs pas...

— Je vous fais mal ! Ah ! ah ! C'est vrai, vous êtes si fragile ! Je pourrais vous briser entre mes mains et Mark m'en remercierait, sans doute.

— Mais, m'écriai-je en reprenant un peu courage, ce ne serait pas une raison pour qu'il vous épousât. Mon mari ne divorcera jamais ! Il a trop le

respect de son nom, de sa religion. Pour lui le mariage est sacré, indissoluble, il...

— Et n'était-ce pas une promesse sacrée que celle qu'il m'a faite le jour de nos fiançailles ? Ah ! vous géissez, vous pleurez ?... Et moi, n'ai-je pas pleuré quand il est parti honteusement, presque à la veille de notre mariage, en me rendant la risée de mes parents et amis ? Il n'y a eu qu'une voix dans New-York pour le flétrir. Je n'étais pas allée le chercher, c'était de son plein gré qu'il était venu à moi, il était fou d'amour, vous dis-je, il se mettait à mes genoux, et moi... et moi (sa voix eut une altération et elle ferma les yeux une seconde) s'il me l'avait demandé, je l'aurais suivi au bout du monde. L'aimez-vous ainsi ? Qu'avez-vous donc fait pour lui tourner la tête ? Quelle aberration stupide, quelle absurdité ! Mais il est assez jeune pour refaire sa vie, je saurai l'en convaincre...

— Vous êtes folle, lui criai-je, vous êtes folle ou tout ceci est une histoire inventée à plaisir.

— Vous ne me croyez pas ? Eh bien ! regardez cela : connaissez-vous cette écriture ?

Elle tira de son corsage un paquet de lettres et les jeta sur le fauteuil auquel je m'appuyais.

— Lisez-les, lisez... vous pouvez les garder... moi j'aurai votre mari... et je le tiens déjà...

— Je vous en défie bien ! criai-je les poings serrés de colère.

— Oh ! ne criez pas si fort, petite madame. Vous savez bien que si je le voulais je vous briserais comme je fais de ce vase.

Elle s'empara d'une des potiches du Japon qui se trouvait sur la cheminée et la jeta sur le parquet où elle se brisa avec un bruit terrible.

Je restai pétrifiée, car, à ce moment, les yeux de l'étrangère lançaient des éclairs ; son visage, que je ne pouvais m'empêcher de trouver beau, était contracté par une passion horrible, la colère le défigurait, et je crus qu'elle allait s'élancer sur moi...

Dans le silence qui suivit, un pas d'homme résonna sur les dalles du vestibule.

Oh ! si cela avait pu être Mark, il m'eût délivrée de cet abominable cauchemar !...

On gratta très doucement à la porte et la voix de Tynon demanda :

— Madame... puis-je entrer ?

Miss Dilkes se ressaisit en un instant, elle me dit tout bas :

— Vous ne voulez pas de scandale, je pense ? Répondez que oui, et si vous tenez à votre vie, pas un mot devant cet homme !

Je criai faiblement :

— Entrez.

Le domestique parut. Il eut un geste d'étonnement à la vue du vase brisé.

— Oui, Tynon, dis-je en forçant ma voix à rester calme, fascinée que j'étais par le regard impérieux de l'étrangère, oui, c'est un accident qui vient d'arriver. Enlevez ces morceaux et... laissez-nous.

En silence, à nos places respectives, nous regardâmes le valet de chambre ramasser les morceaux du vase.

Il sortit et, malgré ma frayeur, je lui jetai un regard d'avertissement. Intrigué, cet homme leva ses sourcils, avec une légère inclination de tête, et, quand il eut refermé la porte, je n'entendis point ses pas résonner dans le hall.

Un peu réconfortée par la pensée que quelqu'un pouvait, en cas de danger, me prêter main-forte, je repris la première :

— Vous le voyez, mademoiselle, j'aurais pu vous faire chasser par ce domestique, si je l'avais voulu...

— Ah ! s'il avait essayé ! fit-elle en ricanant.

— ... Et je ne l'ai pas fait, bien qu'après toutes les injures que vous m'avez dites...

— Des vérités ! cria-t-elle.

— ... Bien que j'en eusse tous les droits. Mais la patience humaine a des bornes. Je suis ici chez moi, et je vous prie d'en sortir.

Du doigt, je lui montrais la porte, non celle qui s'était ouverte tout à l'heure, mais la porte-fenêtre donnant sur le balcon.

Voyant qu'elle ne bougeait pas, je me levai et l'ouvris.

— Allez ! Voulez-vous donc attendre le retour de mon mari et que ce soit lui qui vous fasse sortir ?

Devant moi, de très près, elle dit avec une nuance d'étonnement :

— Ah ! ah ! la petite poupée s'anime ! Je ne croyais pas que le sang anglais pouvait s'échauffer ! Gardez votre énergie pour d'autres occasions, ma petite, vous en aurez encore besoin, croyez-moi !... Au revoir, belle enfant. Je ferai compliment à Mark quand je le verrai demain...

— Sortez ! répétai-je encore.

— Je sors parce que je le veux bien, fit-elle d'un ton superbe, et parce que je sais que je rentrerai ici en maîtresse. Mon tour viendra...

Elle descendit lentement les degrés du perron et j'entendis ses talons sonner sur la pierre ; je portai la main à ma poitrine.

Il me semblait que chaque pas m'écrasait le cœur...

Je voulus me retourner, appeler, je ne le pus pas ; avec un faible cri je battis des bras et tombai à la renverse.

IX

Quand je rouvris les yeux après un temps assez long, paraît-il, j'étais couchée dans ma chambre et Anna me bassinait les tempes avec de l'eau froide.

Bien que l'atmosphère fût douce, je frissonnai, ramenant à mon cou mon corsage entr'ouvert.

— Madame se sent-elle mieux ?

Anna parlait de tout près, mais sa voix me fit l'effet d'un son très lointain.

J'eus un léger signe d'assentiment, tout en faisant un grand effort de mémoire.

— Qu'est-il donc arrivé ? Pourquoi suis-je couchée ? demandai-je. Où est monsieur ? Il n'est pas dans la maison ?

— Hélas ! non, madame. On le cherche partout.

Quelqu'un entra dans la chambre.

C'était le médecin de Carston que le domestique avait rencontré sur son chemin.

Il y eut un long chuchotement entre lui et mes femmes, puis il s'approcha du lit, prit ma main, tâta mon front brûlant et je baissai les yeux sous son regard scrutateur.

Je n'éprouvais qu'un vague désir : rester tranquille et que personne ne me demandât rien.

Il partit, parlant de secousse nerveuse, après avoir prescrit une potion calmante... du repos, de la solitude.

Oh ! oui ! surtout de la solitude.

Je voulais essayer de penser, de me rappeler. Quelque chose de lourd était dans mon esprit, me pesait sur le cœur. Je voulais être seule pour rassembler

mes idées.

Je murmurai plaintivement.

— Je crois que je vais essayer de dormir. Anna, laissez-moi. Je me sens mieux, si j'ai besoin de vous je sonnerai. Que personne n'entre.

— Pas même monsieur s'il rentrait ?

J'hésitai une seconde :

— Non. J'ai mal à la tête, je ne veux pas parler. Je le ferai demander quand cela ira mieux. Allez, ma fille, merci.

Anna partie sur la pointe du pied, je fis un effort douloureux et m'assis sur mon lit, ma tête entre les mains.

Tout y était confusion. Il me semblait qu'il y avait un grand trou entre cette minute et les premières heures du jour.

La lumière se fit en moi tout à coup.

Je me levai de mon lit, pour courir à une glace où je contemplai avec stupeur mes traits défaits, mes yeux hagards... Je tremblais de tous mes membres.

Une étrangère, une femme... Je l'ai sentie rôder autour de ma maison avant qu'elle eût eu l'audace d'y pénétrer.

Toute l'affreuse scène passa devant mes yeux : son air, son visage, sa toilette, et cet orgueil superbe empreint sur ses traits, et sa voix moqueuse ou stridente dont j'ai encore l'écho dans les oreilles.

Qu'avait-elle dit oui m'avait fait tant de mal ?

Qu'il l'aimait, elle, passionnément, qu'il était à ses pieds naguère et qu'il était fatigué de moi, fatigué à mourir !... n'ayant pu l'oublier, sans doute, l'aimant toujours. Mon Dieu !

Je laissai tomber ma tête trop lourde sur mes deux mains, et je gémis comme une enfant !

Jamais, comme en cette minute de révélation, je ne sentis combien mon cœur s'était attaché à mon mari.

Cette femme, qui avait la première possédé son amour, était venue me le reprendre... Ainsi, sans m'en rien dire, en inventant sans cesse de nouveaux prétextes, il était allé la voir chaque jour ! Quel pouvoir elle a pris sur lui !

Et il me mentait à moi !... Il osait reparaître à mes yeux avec un air serein, il parlait de choses et d'autres, il m'embrassait avec des démonstrations de tendresse, tandis qu'au fond il ne pensait qu'à l'autre avec qui il venait, sans doute, de combiner les moyens de rompre notre mariage.

Pourquoi toute cette comédie ?

Parce qu'il avait pitié de moi. Il m'avait prise si jeune, si confiante ; il sentait qu'aujourd'hui je lui étais attachée, et il voulait par avance adoucir le coup qu'il allait me porter.

Je me rappelai mes soupçons du début de notre union, pendant même notre voyage de noces, sa visite à Paris, puis plus tard les renseignements d'Amérique qu'il avait demandés et reçus... en cachette bien entendu...

Elle avait dit vrai, l'odieuse créature ! Quel que fût le sentiment par lequel elle le tint, elle le tenait bien ! Même marié à une autre qu'il avait librement choisie, il n'avait pu se défendre d'être hanté par les souvenirs de leur amour ; c'était dans sa vie un vif intérêt qu'il avait essayé de me dissimuler soigneusement.

Et en pensant qu'il était maintenant repris à tout jamais par sa folle passion, je ne doutai plus qu'il fût dégoûté, « fatigué à mourir » de ma chétive personne.

« Pas de beauté, pas d'argent, même pas bonne à montrer. » Je jetai un long regard de désespoir sur mon miroir ; je comparai mentalement mes faibles attraits à ceux dont j'avais eu la triomphale vision.

Pauvres petits traits chiffonnés, comment auraient-ils pu lutter avec les lignes sculpturales de cette fière beauté, quand toutefois une atroce expression de colère ne les déforme point, et mes yeux d'un gris bleu, doux ou vifs tour à tour, mais sans éclat, pourraient-ils se comparer aux yeux magnifiques dont la puissance a conquis le cœur de Mark ?

Non, rien en moi, surtout ma petite taille, gracieuse, il est vrai, mais sans noblesse, ne se pouvait comparer à la haute et élégante stature de cette femme en qui tout dit qu'elle est faite pour séduire et pour commander.

Que j'étais donc peu de chose vis-à-vis d'elle et comme je comprenais qu'elle l'eût repris dès le premier regard !

Cependant cet homme est mon mari, nos vies sont liées, comment oserait-il maintenant les séparer ?

Serait-il possible qu'il en vint là où voulait le conduire l'étrangère ? Bien que je lui aie affirmé que Mark ne divorcerait point, je n'en suis plus aussi sûre qu'au premier moment.

Quand la passion s'empare d'un homme, il est bien capable d'oublier ce qu'il doit à son monde, à sa famille et à sa religion.

Quoi ! cette femme aurait le droit de prendre ma place à Strangemore et moi... moi...

Il me sembla qu'un grand vide se faisait en moi, autour de moi ; je comprimai ma poitrine où mon cœur me faisait mal, je mordis mes lèvres à les faire saigner en me jetant sur mon lit où je sanglotai convulsivement.

Longtemps, longtemps, je pleurai ainsi, éperdue de chagrin, sentant tout s'effondrer de ce qui était ma vie, ne pouvant même plus penser dans l'excès de ma douleur.

Une porte claqua en bas, un pas résonna dans le hall. Mon cœur s'arrêta de battre.

Lui, Mark, le voir en un pareil moment !

Oh ! non... Rencontrer ces yeux pleins de mensonge, ayant encore la vision de ma rivale, entendre la voix trompeuse qui venait de lui parler !

C'était plus que je ne pouvais en supporter. Je me précipitai sur la porte et tournai la clé, sans bruit.

Je ne me sentais pas de force à le voir de sangfroid.

Je ne pourrais m'empêcher de lui crier ma colère et mon mépris. Dans l'état où je me trouvais, je comprenais que ce serait une scène épouvantante qui me laisserait brisée ; mieux valait l'éviter.

Mais ce soir, demain, inévitablement, nous nous retrouverions. Rien que cette pensée me fit frissonner. Où aller, où me cacher pour fuir ? Comment lui défendre ma porte ?

Oh ! Une pensée surgit dans mon esprit surexcité et, avec ma vivacité de décision habituelle, je la mis aussitôt à exécution. Ce fut irraisonné, irréfléchi, mais prompt.

Je pris au hasard, dans ma garde-robe, un vêtement de drap sombre et une écharpe de dentelle.

Je jetai la mante sur mes épaules, par-dessus le léger déshabillé de taffetas et mousseline de soie mauve que je portais encore. Au moment de m'envelopper la tête de l'écharpe, je m'aperçus que mon peigne avait roulé à terre et que mes cheveux pendaient en désordre, brune nappe soyeuse à reflets d'or. Je tes regardai à la glace en refaisant mon lourd chignon. Comme Mark les avait aimés au début de notre mariage ! Alors, sans doute qu'il avait réussi à chasser de son esprit tout souvenir antérieur,

— Laissez-les en liberté, me disait-il, que j'aie le plaisir de les admirer.

Je pensai avec quelque orgueil à cette minute !

— Du moins, je la surpasse en cela. Je voudrais savoir comment sont ses cheveux, à elle ?

Puis je réfléchis que je n'avais jamais vu l'Américaine tête nue, rien ne prouvait qu'elle n'eût pas aussi une chevelure opulente.

— Même pas cela... me dis-je désespérée, même pas cela !

J'étais prête. Jetant un coup d'œil autour de ma chambre, je lui dis un muet adieu ; la vue du tiroir où je tenais mon album enfermé me fit penser à l'emporter ; l'ayant mis sous ma mante, j'ouvris la porte avec des précautions infinies, car, si Mark était en bas, Anna pouvait être restée dans la galerie et guetter mon réveil.

Un coup d'œil au dehors... Personne.

Évitant le grand escalier, où j'aurais pu rencontrer celui que je voulais éviter à tout prix, je fis quelques pas dans le corridor, pour aller retrouver un petit escalier tournant qui facilitait le service et aboutissait à une antichambre sur laquelle ouvraient d'un côté les portes de nos appartements, de l'autre celles des domestiques.

Le difficile serait de traverser ce passage fréquenté sans rencontrer personne.

Évitant de faire craquer les marches, je descendis pas à pas, retenant mon souffle pour mieux entendre : les voix des gens m'arrivaient de l'office à gauche. À droite, c'était le silence. Le cabinet de Mark était là ; cette pièce

retirée qu'il avait choisie dans une aile du château pour être plus seul avait une sortie de ce côté.

Y était-il ?

Le bouton de la porte était sous ma main, je n'avais qu'à oser entrer, et, tout de suite, lui jeter au visage ces mots cruels qui me brûlaient les lèvres.

Je levai lentement la main. J'hésitai...

Puis, je la laissai retomber et traversai le vestibule en courant... J'avais honte pour lui, une pudeur me retint de dire à cet homme que jusqu'alors j'avais respecté :

— Vous m'avez trompée par votre silence qui était une lâcheté et par vos actes qui me sont une cuisante offense... Vous aviez gagné mon affection, ma tendresse, et maintenant je vous hais parce que vous voulez détruire ma vie. C'est à cause de votre conduite que je pars, m'enfuyant comme une malheureuse, alors que celle que vous me préférez rentrera peut-être ici en souveraine.

Cette pensée me fut tout à coup si pénible que je comprimai un sanglot qui me montait à la gorge.

Vite, d'une main tremblante, j'ouvris la porte du fond, c'était celle de la serre qui s'étend sur tout ce côté de la maison. De là, me glissant sous les branches et tressaillant au plus léger bruit, je pénétrai dans les salons ; je voulais gagner ainsi la grande porte du hall, croyant que j'aurais plus de chances de passer inaperçue, qu'en traversant la terrasse au dehors. Il devait déjà être tard. Un demi-jour atténué filtrait dans les grandes pièces vides. En un rapide regard en arrière, je revis la brillante société réunie naguère dans ces murs, notre bal si plein d'entrain, souvenir inoubliable, et nos agréables soirées égayées par la verve des jeunes gens, jusqu'à la dernière, celle où Liliane avait cru rencontrer un spectre !

Ah ! encore cette femme... Je frémis de dégoût...

Le petit salon, mon domaine particulier, est le dernier ; je soulevai la portière, toute frissonnante à la pensée de la scène de l'après-midi. J'allais traverser la pièce sans m'arrêter quand mes yeux tombèrent sur un petit paquet de feuillets blancs gisant auprès d'un fauteuil.

Les lettres ! les lettres que l'étrangère m'a jetées comme preuve irrécusable de l'amour de mon mari...

Maîtrisant mon horreur, je m'en saisis avidement et les enfouis au fond de ma poche, puis je collai mon oreille à la fente de la porte ouvrant sur le hall.

Aucun bruit de voix ; les domestiques devaient être réunis à l'office pour le thé de cinq heures qu'ils prolongent jusqu'à six.

Le moment était favorable.

Petite ombre noire et menue, je franchis en une seconde l'espace qui me séparait de la sortie toujours ouverte, je descendis le perron en trois bonds et, me faufilant le long des murs, atteignis la grande allée où je me mis à courir sous l'ombre des hauts chênes.

Enfin, voici la grille fermée, tout auprès le cottage où vit le portier avec sa famille.

Je me rapprochai en criant :

— Bridge, Bridge ! c'est vous ? Faites donc taire les chiens.

— Dieu me pardonne, c'est Madame ! exclama le brave portier d'un air content, mais aussi fort étonné. Notre dame va se promener à cette heure ? Je me permettrai de lui faire remarquer qu'il commence à pleuvoir. Madame a-t-elle l'intention de passer la grille ?

— Oui, fis-je, j'ai une course à faire sur la route de Carston, ouvrez-moi la petite porte, je vous prie.

— La petite porte pour Madame !

— La petite, mon bon Bridge, c'est tout ce qu'il me faut.

— Si Madame l'ordonne... Mais voilà qu'il pleut

— diable de temps ! Sauf respect — et Madame s'en va comme ça les mains vides...

— Je me mettrai à couvert sous les arbres. Ouvrez vite.

Et sans se douter que c'était pour la dernière fois, le bon Bridge ouvrit la petite porte à la pauvre Phyllis qui s'en alla les mains vides, en effet... comme elle était venue !

Quand je me crus perdue dans l'obscurité croissante, quittant la route de Carston, j'obliquai brusquement à gauche et pénétrai sous le couvert des bois.

J'étais déjà trempée par la pluie lente et lourde qui se mettait à tomber.

Les gouttes coulant une à une sur les feuilles me faisaient reflet de larmes pleurant sur mon malheur.

Insensible au froid qui me gagnait, à l'humidité qui collait mes cheveux à mes tempes et mes légers souliers à la terre gluante, j'allais, j'allais, sans autre souci que celui d'arriver.

De temps à autre je me répétais pour me donner du courage :

— Maman ! Je vais voir maman.

C'était cela mon but.

Aller me jeter dans les bras maternels. Là, j'étais sûre de trouver la consolation et les caresses et les douces paroles dont j'avais tant besoin !

L'interminable et dur chemin !

Jusqu'à la fin de mes tristes jours, je ne pourrai y penser sans une sensation d'angoisse.

Je me souviens que, dans ma course éperdue, à un tournant de chemins, un buisson de ronces accrocha les plis flottants de ma tunique de mousseline, je crus qu'une main me tirait fortement en arrière et je poussai un cri strident, puis me mis à courir, laissant des lambeaux d'étoffe semés sur mon chemin.

Un peu plus loin, m'arrêtant haletante pour respirer et calmer ma frayeur, je regardai autour de moi, cherchant à m'orienter... Alors une angoisse encore plus terrible me serra le cœur.

Où étais-je ?

Je ne me reconnaissais plus... Faisant quelques pas au hasard, je cherchai ma route... sans succès !

Hélas ! devrais-je passer toute la nuit à grelotter dans ces bois ?

Je croyais si bien les connaître ! Mais dans l'obscurité épaisse, tous les arbres étaient pareils, en courant je m'étais enfoncée au plus épais du taillis et je ne retrouvais plus trace de sentier...

La pluie qui trempait lentement mes habits me glaçait jusqu'aux os. Comme une enfant perdue, je me mis à pleurer tout haut en gémissant :

— Maman !... Maman !...

Découragée, abattue, je me traînais d'arbre en arbre, arrachant à chaque pas mes pauvres souliers, détrempés par la boue.

Jamais plus misérable créature, ni plus désespérée, n'erra dans la nuit, loin de tout secours humain !

Quand je me crus perdue dans l'obscurité croissante, quittant la route de Carston, j'obliquai brusquement à gauche et pénétrai sous le couvert des bois.

J'étais déjà trempée par la pluie lente et lourde qui se mettait à tomber.

Les gouttes coulant une à une sur les feuilles me faisaient reflet de larmes pleurant sur mon malheur.

Insensible au froid qui me gagnait, à l'humidité qui collait mes cheveux à mes tempes et mes légers souliers à la terre gluante, j'allais, j'allais, sans autre souci que celui d'arriver.

De temps à autre je me répétais pour me donner du courage :

— Maman ! Je vais voir maman.

C'était cela mon but.

Aller me jeter dans les bras maternels. Là, j'étais sûre de trouver la consolation et les caresses et les douces paroles dont j'avais tant besoin !

L'interminable et dur chemin !

Jusqu'à la fin de mes tristes jours, je ne pourrai y penser sans une sensation d'angoisse.

Je me souviens que, dans ma course éperdue, à un tournant de chemins, un buisson de ronces accrocha les plis flottants de ma tunique de mousseline, je crus qu'une main me tirait fortement en arrière et je poussai un cri strident, puis me mis à courir, laissant des lambeaux d'étoffe semés sur mon chemin.

Un peu plus loin, m'arrêtant haletante pour respirer et calmer ma frayeur, je regardai autour de moi, cherchant à m'orienter... Alors une angoisse encore plus terrible me serra le cœur.

Où étais-je ?

Je ne me reconnaissais plus... Faisant quelques pas au hasard, je cherchai ma route... sans succès !

Hélas ! devrais-je passer toute la nuit à grelotter dans ces bois ?

Je croyais si bien les connaître ! Mais dans l'obscurité épaisse, tous les arbres étaient pareils, en courant je m'étais enfoncée au plus épais du taillis et je ne retrouvais plus trace de sentier...

La pluie qui trempait lentement mes habits me glaçait jusqu'aux os. Comme une enfant perdue, je me mis à pleurer tout haut en gémissant :

— Maman !... Maman !...

Découragée, abattue, je me traînais d'arbre en arbre, arrachant à chaque pas mes pauvres souliers, détrem pés par la boue.

Jamais plus misérable créature, ni plus désespérée, n'erra dans la nuit, loin de tout secours humain ! entre mes mains, j'aurais dû lutter, au contraire, pour le conserver... Je me rappelai son inépuisable patience, sa bonté, sa douceur envers moi, et toujours ses bras ouverts pour me recevoir...

Ah ! pourquoi cette maudite femme est-elle revenue, juste au moment où j'étais si heureuse, où je me sentais prête, dans notre intimité à deux, à aimer mon mari de toute mon âme !

Un son de cloche me fit relever péniblement.

Huit heures, déjà ! C'était la cloche du dîner à Summerleas. Je repris ma course. Bientôt des lumières apparurent. Jamais elles ne m'avaient été si agréables à voir. Celle du petit salon où mère travaillait d'habitude en attendant le dîner m'attira, avec une force invincible. Pauvre maman, quel coup pour elle !

Voici le jardin... À bout de forces, je me traînai jusqu'à la porte-fenêtre et, tâtonnant dans l'obscurité, j'en tournai la poignée...

Oui, elle y était !

Mère jeta un cri et vint à moi.

— Phyllis, mon enfant, que t'est-il arrivé ?

Sans répondre, je me laissai aller dans ses bras, et me cramponnai à son cou convulsivement comme si je venais d'échapper à un danger mortel.

— Ma pauvre petite, dans quel état es-tu ? Grand Dieu ! Il a dû t'arriver un malheur ? Parle, parle...

— Oui, lis-je d'une voix saccadée ; un grand malheur... Mark ne m'aime plus... Il veut prendre... une autre femme...

— Mais tu es folle, ma pauvre enfant, tu déraisonnes !

— Non, c'est vrai, je l'ai vue... elle est... à Carston... il la voit tous les jours... il l'aime ! Oh ! maman ! maman, gardez-moi. Je ne veux plus retourner là-bas.

— Phyllis ! Mon Dieu ! Que dira ton père ? Non, je ne puis croire ce que tu dis : M. Carrington, un homme sérieux...

— J'ai ses lettres... ses lettres, murmurai-je faiblement. Car mes oreilles bourdonnaient, un voile passa devant mes yeux et, pour la seconde fois de la journée, je tombai sans connaissance...

Mère me souleva tendrement, elle m'emporta jusqu'à mon ancienne chambre où elle me déposa sur mon lit de jeune fille ; Pauvre petite épave trop faible pour résister aux coups du sort ! Je demeurai longtemps dans un état insensible.

La conscience ne me revint que plusieurs jours plus tard, ma course à travers bois sous la pluie avait provoqué une congestion pulmonaire. Je fus pendant trois jours entre la vie et la mort.

.

Un jour, je m'éveillai dans mon lit, j'ouvris les yeux languissamment. Quelqu'un se penchait sur moi.

Je découvris que c'était mère.

— Est-ce vous, maman ? demandai-je.

— Oui, ma chérie.

— Je ne savais pas que vous deviez venir aujourd'hui à Strangemore.

Il me sembla qu'une hésitation passait sur le visage de mère, puis elle me reborda doucement, en disant :

— Je suis près de toi, ma petite fille, cela suffit.

— J'ai donc été malade ?

— Oui. Et tu l'es encore, tu as pris froid... l'autre jour. C'est une congestion aux poumons. Il te faut de la chaleur. Reste tranquille. Ce soir je te mettrai d'autres ventouses.

Je ne demandai pas autre chose, c'était trop fatigant.

Toute la journée, je prêtais l'oreille aux bruits de la maison, ainsi qu'aux chuchotements des bonnes quand elles paraissaient un instant sur la porte.

Une fois, ce fut la voix de Ketty qui me croyait endormie.

— Madame, il est là. Il insiste pour monter.

— Répondez, que madame est un peu mieux... et que je ne *le* recevrai pas, dit mère d'un ton très bas, mais ferme.

Qui donc était là ? Je ne cherchai pas longtemps, tout était confusion dans ma pauvre tête.

Vers le soir, une cloche sonna dans le lointain. Je me soulevai sur un coude, regardai autour de la chambre et dis tranquillement :

— C'est l'église de Carston qui sonne, on ne peut pas l'entendre de chez moi. Je suis à Summerleas, dans ma vieille chambre. N'est-ce pas, mère ?

— Oui, ma chérie, fit mère en me regardant d'un air inquiet.

— Pourquoi suis-je à Summerleas ? demandai-je une minute après.

— Parce que... c'était plus facile de te soigner ici.

— Ah !...

Une somnolence s'empara de moi pendant que j'essayais de me rappeler les circonstances de mon transport, sans pouvoir y parvenir, et je cessai mes questions.

Le lendemain matin, je n'avais plus de fièvre et me tenais sagement dans mon lit les yeux grands ouverts.

Mère écrivait près de la fenêtre.

Quelqu'un frappa doucement. Aussitôt Ketty passa sa tête, je la reconnus dans la glace qui la réfléchissait en face de moi. Son air mystérieux me frappa.

— Madame, dit-elle à mi-voix, il est encore en bas.

Cette fois, il insiste pour monter, il dit que c'est son droit et...

Je vis le geste d'avertissement de mère, puis je surpris le regard de Ketty, rouge de confusion.

Elle referma vivement la porte, alors, m'asseyant sur mon lit, les mains croisées sur ma couverture, je demandai d'un ton curieux :

— Maman, qui est là, en bas, et demande toujours de mes nouvelles ?

Mère n'a jamais été habile à dissimuler ; elle rougit, pâlit, toussa et vint vers moi, en balbutiant :

— Ma petite Phyllis, ne fais pas de questions. Tu es encore trop souffrante... Bientôt...

— Mais si ! lis-je en tapant sur la couverture avec un geste de colère, je veux faire des questions, je ne suis pas une enfant, je veux savoir pourquoi on renvoie mes visites sans me le dire ! Oh ! pardon, mère, je suis méchante, je vous fais pleurer, m'écriai-je à la fin en voyant des larmes dans ses yeux.

— Je suis contente que tu sois méchante, me dit-elle, tu fais un caprice comme quand tu étais petite, cela prouve que tu vas mieux.

— Qui était là ? réellement, maman. Pourquoi me le cachez-vous ? Ce n'est pas papa, il entrerait.

Mère fit signe que non. — ...Ni Roly, ni Billy... alors...

Mère me força à me recoucher, elle m'embrassa et je sentis que ses larmes coulaient.

— Ah ! je sais ! m'écriai-je, tout à coup. C'est Mark... Mark !

Je m'étais assise de nouveau sur mon lit et j'avais un tel air que maman me regardait sans oser dire un mot.

Tout à coup, je m'écriai en portant mes mains à ma tête :

— Ah ! Je me souviens ! Je sais tout, maintenant.

Je revois cette femme... elle a dit... Et lui, lui... Ce n'est pas vrai, maman. Oh ! maman, dites que ce n'est pas vrai ?

— Ma pauvre petite, fit mère désespérée.

Elle me prit dans ses bras, me berçant doucement et nous pleurâmes ainsi longtemps, longtemps.

Aucun bruit ne troublait le silence de la maison, sauf celui des sabots d'un cheval qui s'éloignait à pas lents.

Je prêtai l'oreille une minute, puis, repoussant mère des deux bras, je m'écriai, prise d'une dangereuse surexcitation : — C'était lui ! lui ! il a l'audace de venir ici. Et vous...

— J'ai refusé de le voir chaque fois, dit maman d'un air digne. Il a supplié qu'on le laissât entrer dans ta chambre et je lui en ai interdit la porte. Non ! ajouta-t-elle en hochant la tête avec énergie, un homme qui a l'aplomb d'installer sa maîtresse à cinq kilomètres de la maison de ma fille et d'aller la voir tous les jours, au vu et au su de tout le pays, n'est pas digne d'entrer chez, d'honnêtes gens !

« Avant que tu arrives, l'autre soir, pauvre chérie, dans un état à faire pitié, on avait déjà fait ici des commérages, mais j'avais une foi si solide dans l'honneur de M. Carrington que je n'avais pas voulu y croire... jusqu'au jour de la catastrophe... Ah ! ma petite fille ! Quand je pense à ce qui aurait pu t'arriver ! Les gens du château disent que cette femme est venue pour t'assassiner.

— Non, dis-je en sanglotant, elle était venue pour me dire qu'elle me prendrait mon mari, qu'il divorcerait et qu'elle prendrait ma place dans la maison.

— L'horrible créature ! s'écria mère, hors d'elle.

— J'ai essayé d'être brave, et c'est moi qui l'ai chassée... Mais elle a beau me narguer, criai-je avec un sursaut d'énergie, je lui ai cédé la place parce que je ne voulais pas les revoir, ni l'un ni l'autre. Mais je ne lui ai pas encore cédé mon nom ! Il faut des motifs pour divorcer, il n'en a pas contre moi. Et je ne donnerai pas mon consentement. Jamais !

— D'abord ce ne serait pas chrétien, dit mère en me recouchant. Le mariage est indissoluble.

À force de me calmer et de me consoler, mère parvint à me remettre sur mes oreillers ; elle me défendit de parler, me supplia de dormir et, pour lui

faire plaisir, je fermai les yeux, vaincue par la fièvre que je sentais battre dans mes veines.

Vers le soir, le médecin me fit sa visite habituelle.

Il me dit d'une voix qu'il fit aussi douce que possible :

— Allons, allons, ma petite dame, cela passera... C'est un moment de crise, tâchons de rester calme ! Rien ne dure... Vous verrez... Après la pluie le beau temps !

Je hochai la tête pour affirmer que mon chagrin à moi durerait toute ma vie et qu'il n'y aurait plus jamais ni soleil ni beau temps dans ma pauvre existence.

Je retombai sur mon lit épuisée, mais bientôt, un nom prononcé au dehors me fit dresser l'oreille.

Mère avait reconduit le docteur, elle avait cru refermer la porte ou peut-être l'avait-elle laissée tout contre à dessein pour être à portée de m'entendre si j'appelais.

C'était elle qui venait de dire le nom de M. Carrington,

M. Carrington, pensai-je, est encore mon mari, j'ai le droit d'écouter ce qu'on dit de lui.

Bien des mots se perdaient à cause de l'éloignement, cependant j'entendis la grosse voix du docteur qui répondit :

— C'est une déplorable affaire, mistress Vernon... déplorable, surtout pour cette pauvre enfant ! Ne lui parlez de rien, tâchez de la distraire pour qu'elle oublie un peu, qu'elle se calme. Le calme lui est absolument nécessaire, sans cela, nous ne parviendrions pas à la guérir.

— Docteur, vous me désespérez ! dit la voix de maman que je sentis prête à fondre en larmes ! Eh ! comment voulez-vous qu'elle reste calme quand elle entend venir chaque jour ce Monsieur qui s'arrête à la porte, et à qui nous sommes fatigués de refuser l'entrée de la maison. Il est bien temps d'avoir des remords quand on est cause de tout le mal !

— Ma chère mistress Vernon, je pense qu'il vaudrait mieux que M. Carrington cessât ses visites, puisque son approche seule cause à notre malade un réel malaise.

— Docteur, vous le connaissez. Vous m'obligeriez tant si vous aviez la bonté de lui dire, comme médecin, que vous défendez toute visite à votre malade.

— Mais... mais, chère dame, vous n'oubliez qu'une chose : c'est que ce visiteur est en même temps le mari de ma malade, c'est la seule personne à qui je n'ai pas le droit de défendre l'entrée de sa chambre.

— Alors, il faudra que ma pauvre Phyllis meure, fit maman d'une voix chevrotante, parce qu'elle a épousé un homme indigne d'elle, qui l'a odieusement trompée !

J'entendis quelques sanglots étouffés, puis le bruit de la tabatière du docteur qu'il devait manier d'un air perplexe.

Il dit enfin, après un silence :

— Ceci n'est pas prouvé, mistress Vernon. Depuis la fuite de votre fille, M. Carrington n'a pas remis les pieds à Carston.

— Soyez sûr qu'il lui donne des rendez-vous ailleurs, dit maman, poussée par une animosité de belle-mère qui n'était guère dans son caractère. Vous verrez que cette abominable créature ne débarrassera pas le pays !

— Le fait est, reprit le docteur, que sa présence seule et ses fréquentes entrevues avec M. Carrington, homme sérieux et marié, constituent un scandale... Mais, je vous le répète, depuis le départ de sa femme, il paraît désolé, et la belle Américaine de l'hôtel de la *Branche de gui* se morfond à l'attendre.

— Nous ne savons pas tout, docteur ! Mais vraiment, ne voulez-vous pas nous rendre le réel service de prévenir Monsieur... Carrington d'avoir à cesser ses importunes visites ? Je suis bien décidée à ne lui laisser voir ma fille sous aucun prétexte ! Rien que par l'état dans lequel la met la seule pensée de son mari, jugez de ce qu'elle ressentirait si elle le voyait. Ce serait sa mort.

— Mon Dieu, pour vous obliger et aussi par affection pour cette enfant que j'ai connue pas plus haute que ça, je pourrais peut-être en toucher un mot... Cependant, il me semble que M. Vernon serait mieux qualifié...

Mère prit un ton effrayé :

— Mon mari ? Oh ! non ! C'est à peine si j'ose lui parler de ces choses. Vous savez, docteur, que ma petite Phyllis n'a jamais été sa préférée. Dora flattait davantage son amour-propre paternel ; il a blâmé vivement la fuite de la pauvre enfant, disant qu'elle était partie sur un coup de tête que, du reste, cela ne l'étonne pas, qu'il n'a jamais rien présagé de bon du caractère de cette enfant, et que, si elle gâchait sa vie et perdait son mari, ce serait sa faute. Elle aurait dû rester à Strangemore pour y subir tous les affronts ! Ma pauvre mignonne, je suis heureuse de l'avoir ici, malgré tout. Mais vous jugez, docteur, combien M. Vernon est loin de vouloir dire quoi que ce soit de désagréable à son gendre.

— Eh bien ! chère madame, je tâcherai de rencontrer M. Carrington et de lui faire comprendre... ce que vous désirez.

« Bon ! bon ! fit-il en commençant à descendre l'escalier, ne me remerciez pas, c'est une commission désagréable, mais je la ferai pour vous... et pour elle.

Quand mère rentra dans ma chambre, je tenais mes yeux fermés. Demain je lui dirais ce que j'ai entendu. Pour l'instant je n'étais pas en état de parler. Trop d'idées tournaient dans ma tête et me causaient un malaise intolérable. Je passai une nuit agitée.

X

La jeunesse possède des ressources infinies. Une huitaine environ après les derniers incidents que j'ai transcrits sur mon album, je commençai à me lever sans garder aucune autre trace de ma congestion qu'une grande faiblesse et un extrême besoin de paresse et de solitude. Trois jours plus tard, je descendais appuyée au bras de mère qui suivait chacun de mes pas avec l'inquiétude qu'elle eût autrefois pour les premiers que je fis en ce monde.

Malgré l'orage passé sur ma frêle personne de convalescente, j'éprouvai du plaisir à rester sur une chaise longue, étendue devant la maison, avec la vue des massifs et des allées bordées de fleurs du printemps. Depuis trois semaines déjà que la maison paternelle m'a reçue, la saison s'est fort avancée. On sent dans l'air plus chaud les émanations sorties des plantes nouvelles, de la terre humide et des arbres où les bourgeons éclatent, laissant entrevoir leurs feuilles vertes minuscules.

— Browler a soigné le jardin pour que tu sois contente, me dit mère. Il a dit que Mlle Phyllis était la seule personne de la maison qui faisait cas de son travail quand elle était ici... Il y a là des crocus, ici ce seront des roses et, dans le massif du milieu, les beaux lis que tu vois...

— Oui, je les sens surtout, dis-je en aspirant l'air saturé de leur parfum, mais, ne trouvez-vous pas que nous sommes bien en vue ici ? — Je jetai un regard du côté de l'avenue qui nous faisait face. — Si quelqu'un venait...

— Sois tranquille, interrompit mère, avec une expression satisfaite, « il » ne viendra pas. Le docteur lui a parlé... Il a mis ta santé en avant pour t'interdire toute émotion et... c'est fini, il n'est plus revenu.

J'eus un profond soupir.

De soulagement, ou de regret ? Je ne sais.

Je crois qu'il y avait de l'un et de l'autre.

— Il n'a pas écrit non plus ? dis-je, faiblement.

Maman s'agita sur son fauteuil de rotin, toussa, cassa son aiguillée de laine et elle allait prendre son mouchoir, dont elle n'avait aucun besoin, quand je repris posément :

— Vous ne voulez pas mentir en me disant non, mère chérie, je le vois bien. Il a écrit. Je le lis sur votre figure, mais vous craignez que la lecture de cette lettre ne me fasse du mal. Vous vous trompez : je suis forte maintenant et je puis supporter cela. Du reste, rien ne presse, vous me la donnerez quand il vous plaira.

— Puisque tu es devenue si raisonnable, se décida à avouer mère, je puis bien te dire qu'il est arrivé une lettre à ton adresse, il y a deux jours, et que je n'ai pas osé te la donner. Personne n'y a touché, elle est dans mon armoire, je te la donnerai ce soir quand nous rentrerons, mais tu me promets que tu resteras calme et que, quoi que puisse le dire ce monsieur, tu te souviendras de son odieuse conduite.

Je ne répondis rien. J'avais les yeux perdus dans le vague.

Par instants, une seule chose me rappelle que je fais encore partie du monde des vivants : c'est un point douloureux du côté du cœur et il suffit d'un mot, de rien, pour le rendre sensible.

Ce soir-là, après m'avoir couchée, mère m'embrassa comme de coutume. Je lui dis à l'oreille :

— Vous m'aviez promis une lettre ?

— C'est vrai, je l'avais oubliée. Je veux bien te la donner. Tu me promets de ne pas pleurer ?

— Vous savez bien que je ne pleure plus, fis-je en la regardant avec un pauvre sourire qui devait être plus triste à voir que des larmes.

Un instant après, mère rentra avec une enveloppe qu'elle posa sur la table auprès de mon lit, puis elle redescendit au salon où mon père finissait de fumer son cigare en l'attendant.

Je regardai d'abord cette lettre de loin, sans y toucher.

L'adresse, écrite de la main ferme de M. Carrington, attirait mes yeux : « Mrs. Carrington, à Summerleas ».

C'était tout. Pas de timbre. Elle avait dû être portée par un domestique.

Et enfin, avec une sensation de crainte mêlée de curiosité, j'allais la prendre pour l'ouvrir, lorsque, par une association d'idées qui se fit d'elle-même dans mon esprit, je me souvins tout à coup de certaines autres lettres de la même écriture que je n'avais jamais lues.

Celles que ma rivale m'avait jetées au visage, pendant notre unique entrevue.

Oh ! celles-ci éveillèrent soudain en moi un violent désir de les lire.

L'espèce d'apathie dans laquelle ma maladie m'avait plongée, m'avait seule empêchée d'y penser plus tôt, mais maintenant, avant de rien savoir de ce que contenait la lettre de M. Carrington, j'allais prendre connaissance de son ancienne correspondance avec miss Fanny Dilkes.

J'aurais ainsi l'esprit plus éclairé pour juger de la valeur des excuses — ou des menaces — qu'il m'adressait.

Je descendis de mon lit avec précaution, puis, ayant glissé mes pieds dans des pantoufles, j'allai fouiller le grand placard qui a été durant de longues années notre unique garde-robes à Dora comme à moi. Fiévreusement, je plongeai mes mains dans nos anciennes défroques.

Enfin, parmi la laine ou la mousseline, je sentis un bruissement de soie.

J'attirai une jupe à moi... C'était la robe de taffetas !

Je cherchai la poche, elle était gonflée et j'y plongeai la main, le cœur tout palpitant.

Tout y était tel que je l'y avais enfoui. J'emportai mon butin sur mon lit où je repris ma place. La maison était tranquille ; en bas mes parents causaient ou lisaient au salon.

Bien que j'eusse horreur de ce que j'allais faire, car, si ces lettres m'avaient été données par celle à qui elles appartenaient, elles ne m'étaient pas destinées — je me hâtai, poussée par une irrésistible impulsion, de lire la première qui me tomba sous la main.

Cela eût été trop fatigant et trop long — trop triste aussi — de transcrire sur mon album toutes les lettres d'amour de M. Carrington. Je n'en copie que les passages qui m'ont le plus frappée, afin de ne pas les oublier, si jamais quelque jour l'envie me prend de revenir sur cette phase désolée de ma vie. Voici ces passages, suivant l'ordre des dates :

« New-York, 2 avril 19...

« Je ne puis, chère Fanny, au lendemain de nos fiançailles, attendre à ce soir pour vous dire tout l'excès de mon bonheur. Vous m'avez défendu votre porte aujourd'hui et je respecte votre volonté puisque le repos complet vous est nécessaire pour réparer vos forces après une soirée vraiment fatigante.

« Quelle cohue ! Que de monde et d'importuns, autour de nous. Vous m'avez dit d'un air heureux avant mon départ : « La belle réception, n'est-ce pas ? Toute la société de New-York était ici ce soir » et je n'ai point osé vous dire toute ma pensée. Ce que j'aurais préféré, ma bien-aimée, ç'eût été des fiançailles paisibles où vos parents les plus proches auraient seuls assisté. J'eusse voulu trouver seulement un instant pour vous dire quelle ardente passion vous avez allumée dans mon cœur et cela depuis le premier moment où je vous vis entrer à la soirée de l'ambassade d'Angleterre. Tous les regards se sont tournés vers vous, mais parmi ceux-ci aucun n'était plus sincèrement admiratif que le mien. De cette minute je vous appartenais et, quand M. Harris me présenta à vous et que vous m'adressâtes votre premier sourire, je sentis que j'étais votre esclave à jamais. Votre beauté altière, votre air dominateur, l'air de reine qui vous convient si bien, m'ont d'abord intimidé, je l'avoue, puis, au bout d'un quart d'heure, je découvris sous votre aspect hautain la jeune fille charmante et spirituelle que vous êtes. Avec quelle gaité et quel entrain vous vous êtes moquée de ce pauvre Brewster qui ne savait, à la lettre, quelle contenance tenir ! Épargnez-le à l'avenir, chère Fanny. Brewster est un timide et un sensible, c'est un peu pour cela qu'il est un de mes meilleurs amis.

« Vous avez, bien voulu être satisfaite de votre bague de fiançailles et vous m'en avez remerciée avec un sourire pour lequel j'eusse voulu me prosterner à vos pieds.

« Vous m'avez dit en rougissant d'une façon adorable :

« — C'est vraiment une très belle bague, ni Jane Hoggs, ni Lucy Barley, n'en ont eu d'une telle valeur, elles en mourront de jalousie ! » Puis vous avez ri et votre rire musical est la plus douce harmonie qui puisse tinter à mes oreilles.

« Plus tard, chère bien-aimée, je ferai remonter tous les diamants des Carrington pour en parer vos épaules et vos bras incomparables...

« Mais, en attendant, ne croyez-vous pas, Fanny, que le don absolu d'un cœur a aussi sa petite valeur ? »

« 4 avril.

« Je suis rentré assez fatigué de notre tournée de visites. Que de monde vous connaissez à New-York, c'est insensé ! mais cependant je tiens à vous faire porter ce mot avant le dîner où je dois vous retrouver chez Mrs. Harris...

« Oh ! Quand passerons-nous une petite soirée tout seuls chez vous, très seuls, délicieusement ?

« J'ai soif d'être près de vous, mon amour, et ce n'est point vous avoir à moi que de partager ce bonheur avec vingt-cinq ou trente personnes chaque jour ! De grâce, Fanny, réservez-moi une soirée, je vous en supplie ! Le besoin que j'éprouve d'être auprès de vous, *seule*, est si fort que — je fais effort sur moi pour vous le dire, je sais que vous en rirez ! — que le matin à l'aube, quand vous donnez, je viens me promener à cheval sous vos fenêtres, je regarde vos persiennes fermées et je pense : « Maintenant elle est seule, elle dort, elle ne soupçonne même pas ma présence, mais personne ne lui parle, personne ne la regarde, et je suis peut-être le seul en ce moment à penser à elle. »

« C'est de l'outrecuidance, de la folie, ne me raillez pas trop, ma belle fiancée, je vous sais trop intelligente pour ne pas saisir le sens profond de mes paroles ; je vous aime ! je vous aime ! Ô bien-aimée, quand serez-vous à moi ? Quand pourrai-je vous emporter dans ma campagne anglaise, loin de tous ? Il me semblera, m'y trouvant seul auprès de vous, avoir trouvé le Paradis terrestre. Mais je m'éloigne du sujet précis de cette lettre qui est de vous supplier de m'accorder une soirée de tête-à-tête. Répondez-moi ce soir, voulez-vous ?

« Mille baisers sur vos blanches mains,

« Votre sincère M. J. C. ».

« 8 avril.

« L'autre soir, au dîner, vous n'avez pas voulu me donner de réponse directe, vous m'avez même raillé de mon insistance si gracieusement, avec votre charmante franchise, mais vous m'avez laissé dans un état de tristesse découragée.

« Cependant, en y réfléchissant, je comprends vos raisons : vous n'avez plus que peu de temps à donner à vos amis, puisque notre mariage aura lieu dans six semaines — le temps nécessaire pour faire venir mes papiers et préparer le plus magnifique mariage de la *season* — vous ne pouvez refuser certaines invitations, car accepter chez les uns serait blesser les autres. Mais je vous assure, mon amour, qu'il me faut faire appel à toute ma fermeté d'homme pour accepter tranquillement la situation. Moi, votre fiancé, je me fais parfois l'effet d'un simple accessoire dans votre vie mondaine. Vous deviez vous marier, c'était dans le programme, vous avez daigné distinguer un homme entre cent, et vous lui avez donné le bonheur indicible de se croire aimé... Puis, tout à coup, la vie sentimentale est interrompue entre nous et la vie mondaine reprend ses droits, furieusement... Fanny, je vous le dis avec tristesse, quand m'aimerez-vous comme je vous aime ?

« Votre dévoué corps et âme.

« M. J. C. »

« P.-S. — C'est sur ma prière que Brewster vous avait aussi parlé sur ce sujet, et vous lui avez répondu « vertement », c'est son expression, en le priant de s'occuper de ses propres affaires. Il le fera désormais, n'en doutez pas, ma douce aimée, il vous envoie ses excuses par mon entremise et je les dépose à vos pieds. Mille baisers. »

« 9 avril.

« J'étais désespéré et, ce matin, votre petit mot me rend fou de bonheur. Hurrah ! trois fois hurrah !

« Mme Campbell s'est cassé un bras en descendant son escalier et la soirée de demain est décommandée...

« Vous voulez bien me la consacrer. Vous m'accordez cette insigne faveur, je me demande comment les heures passeront d'ici demain ! L'impatience me donne la fièvre. Mais je dois vous voir cet après-midi au

thé de Mrs. Fawn et, ce soir, chez vous avec vos vingt personnes à dîner. C'est égal ! Je tâcherai de découvrir un moment favorable pour vous dire ma reconnaissance passionnée.

« P.-S. — Je tâcherai de passer vers deux heures chez Mrs. Campbell pour demander des nouvelles de son bras. Cette amie à vous que je ne connais pas m'est devenue extrêmement sympathique, et j'éprouve pour son regrettable, accident la plus vive compassion. »

« 10 avril, 10 heures du soir.

« Chère Fanny,

« Pour la première fois, je vous manquerai de parole et vous ne me trouverez pas au bal de Mrs. Sharp où nous devions nous rencontrer, car j'ai à vous parler sérieusement. J'espère que le porteur du billet que je vous ai envoyé pour m'excuser vous aura trouvée afin que vous ayez été prévenue à temps. Je n'ai pu prendre sur moi de vous suivre dans le monde, comme chaque soir, pour aller contempler vos succès. En restant dans ma chambre solitaire installé devant cette feuille qui vous est destinée, je serai plus près de vous, plus près de votre cœur et de votre esprit, si vous consentez à me lire jusqu'au bout, que je ne l'ai jamais été.

« Je m'étais fait une telle joie de notre soirée d'hier !

« Ah ! Fanny, comment aurais-je pu supposer qu'elle s'achèverait de si lamentable façon !

« Après la première heure, si douce, de notre entrevue, quand votre mère nous quitta pour aller au concert, et que, bien seuls tous deux, vous me servîtes une tasse de thé, de vos mains, avec votre grâce adorable, et ce sourire qui me ravit, n'était-il pas naturel de vous parler de nos projets d'avenir, puisqu'ils sont maintenant indissolublement liés ?

« Très doucement, je commençai à développer devant vous les plans de notre vie future que j'imaginais tranquille et agréable, non solitaire, certes, animée parfois de la visite des bons amis, mais sans abus, sans que notre intimité, qui allait me devenir un bien si précieux, en fût troublée. Vous m'écoutiez en silence, le front baissé, pensive. Sans transition, je vous vis soudain changer de visage.

« La tête rejetée en arrière, vos narines frémissantes, vos lèvres serrées, ne laissant échapper que des paroles coupantes, vous vous êtes retournée

vers moi avec une telle violence que j'en demeurai confondu.

« — Ainsi vous formez le projet de m'enfermer dans un trou ou de me garder prisonnière dans votre château ? N'y comptez pas, mon cher !

« J'essayai vaguement de protester.

« Mais vous continuiez, pâle de colère et les yeux enflammés :

« — Si c'est la jolie vie que vous me préparez, vous auriez mieux fait de me le dire plus tôt ! Je vous avertis que j'ai l'intention de m'amuser à outrance, de mener la vie qu'il me plaira et, si vous êtes vieux ou cacochyme avant l'âge, pour pourrez rester dans votre château pour y tenir compagnie aux hiboux !

« — Fanny ! m'écriai-je vous ne pensez pas ce que vous dites.

« — Et vous ne savez pas ce que vous faites en me contrariant, — dites-vous avec un accent de rage concentrée. Non, jamais je n'aurais cru que la colère pût déformer à ce point des traits admirables !

— Si vous essayez de me plier à vos volontés c'est moi qui vous briserai comme je fais de ceci. Et, saisissant une coupe placée sous votre main, vous l'envoyâtes rouler au bout de l'appartement.

« Là-dessus je pris mon chapeau et je partis, l'esprit trop bouleversé pour pouvoir dire un mot, tandis que vous grinciez des dents et frappiez les meubles.

« À peine étais-je dans l'antichambre que j'entendis un long éclat de rire : votre rire si doux, si musical, et je vous vis paraître à une portière, la tête coquettement penchée pour me dire :

« — À demain, Mark, n'oubliez pas que nous allons au bal de Mrs. Sharp...

« Je saluai en silence et sortis.

« Si je relate ici cette scène pénible — pour moi du moins — c'est dans l'unique intention, chère Fanny, de vous permettre, en la retrouvant pour ainsi dire vivante sous vos yeux, de réfléchir à vos paroles inconsidérées, si dures et si cruelles.

« Oh ! comprenez-moi bien, chère amie, je n'ai point la sottise de vouloir me poser en moraliste. Mais ce que je veux espérer, et de tout cœur, c'est

que vous rétracterez ces mots abominables et que vous allez bien vite me rassurer en m'expliquant quel incident — que j'ignore — vous avait fait hier sortir de votre naturel. Je ne vous retrouvais plus ! J'avais devant moi une personne inconnue, je voulus parler et ce fut en vain. Du reste, cela valait mieux ainsi, j'en aurais dit trop ou pas assez... J'eus peur de vous. Cependant, il faut que vous sachiez ceci : je veux être certain de pouvoir faire votre bonheur comme j'espère que vous ferez le mien. Et pour cela vous conviendrez que, dans la vie commune, il faut au moins quelques similitudes de goûts. Si vos plans d'avenir sont tels que vous me les avez décrits... Mais non ! Je ne le crois pas ! Hier, vous n'étiez plus vous-même !... Ou bien, par ma sottise, c'est moi qui vous ai exaspérée au delà du possible. Pardonnez-moi, Fanny mon aimée, la part que j'ai pu avoir dans cette affreuse scène. Écrivez, répondez-moi que vous m'aimez toujours et ne doutez jamais de l'amour de votre

« M. J. C. »

Je réfléchis longtemps sur cette longue missive. Certes, je ne croyais pas M. Carrington si éloquent ! Il ne m'en avait jamais envoyé, à moi, de semblables. Si je n'avais pas lu sur l'adresse le nom de Miss Dilkes, rien que le récit de la scène que mon mari avait essuyée — je m'en réjouis quand même au fond — aurait suffi à m'y faire penser.

Avec son vase brisé, son rire insolent, sa figure convulsée, l'Américaine avait signé la scène de son nom.

Et la pensée s'insinua en moi que cette violence sans frein, chez une femme qui avait dû être gâtée à outrance, avait causé chez Mark, que je connaissais doux et pondéré, les premiers sentiments de répulsion qui l'avaient éloigné d'elle.

Hélas ! Pour un temps seulement... car maintenant, il est bien repris !

Suivait un court billet qui montre jusqu'où allait l'exaltation de sa passion.

« 12 avril.

« Dois-je croire que le billet que je reçois à l'instant est un congé définitif ? Fanny, je vous en supplie, ne reprenez pas votre parole ! Un mois à peine avant notre mariage, non, ce n'est pas possible ! Le désespoir s'empare de moi en y pensant. Recevez-moi seulement une fois, que je vous

voie, que je puisse vous convaincre que je suis et serai toujours votre esclave soumis et tendre... Fanny, vous tenez ma vie entre vos mains !... Ce soir, je sonnerai à votre porte, dites-moi que vous l'acceptez et jamais, je vous le jure, un reproche ne sortira de mes lèvres. Ayez quelque pitié pour celui qui se dit pour la vie :

« Votre toujours aimant et respectueux :

« M. J. C. »

Que s'est-il passé ensuite ?

Le rapprochement eut lieu certainement et ils durent être pendant un certain temps des fiancés modèles : ils se voyaient trop souvent pour s'écrire, car je constate un grand vide d'une dizaine de jours entre les dates.

28 avril.

« Je suis allé chez vous sans vous trouver, c'est pourquoi je vous écris ces lignes. Je voulais simplement vous faire observer, ma chère amie, et cela par souci de votre précieuse santé, combien l'événement qui se rapproche vous rend nerveuse. Je suis vraiment peiné d'être témoin de scènes comme celle qui eut lieu hier chez la couturière, où vous m'aviez permis de vous accompagner. Il s'agissait de me montrer ce modèle de robe dont vous avez esquissé vous-même le dessin avec le goût exquis que vous possédez. La couturière a mal compris vos intentions, vous vous en êtes aperçue de suite quand la jeune fille qui faisait l'office de mannequin se présenta. Cette toilette manquait de grâce et je comprends votre contrariété en constatant que vos instructions n'étaient pas suivies, mais je ne crois pas que ce fut une raison suffisante pour vous précipiter sur le mannequin, lacérer la robe, la mettre en lambeaux, terrifier, enfin, tout l'établissement. Je vous assure que je ne me sentais pas très fier en retournant à notre auto. Que serais-je devenu si pareille chose s'était passée à Londres ? Fanny... ne craignez-vous pas de lasser ceux qui sont autour de vous ? »

« M. J. C. »

« 2 mai

« Qu'avez-vous donc fait à Brewster pour qu'il me revînt en cet état ? Je n'ai obtenu de lui que des renseignements très confus, car il était extrêmement monté contre vous.

« Il a, paraît-il, voulu vous faire part de certaines idées à lui, concernant la bonne entente des époux dans le mariage et les concessions mutuelles qu'ils se doivent l'un à l'autre. J'avoue que c'était maladroit, mais le pauvre garçon a une grande affection pour moi, et il a la faiblesse de vouloir s'occuper du bonheur des autres.

« Je crois que cette fois, il se souviendra de garder pour lui ses réflexions personnelles. La cicatrice qu'il portera longtemps au-dessous de l'œil gauche le lui rappellera.

« Si la canne que vous avez brisée et lui avez jetée ensuite à la figure avait frappé un demi-centimètre plus haut...

« — J'ai eu de la chance, me dit Brewster en riant, comme il lavait à l'eau fraîche sa petite blessure enflammée ; ce sera un souvenir de votre charmante femme. Aussi, ajouta-t-il, ne comptez pas trop sur moi, comme témoin à votre mariage. Je ne sais si cette fois j'en rapporterais ma tête. »

Puis, il dit encore, riant toujours : « Bah ! c'est m'a faute ! Qu'allais-je faire en cette galère ? »

« Vous présenterez mes hommages à Miss Dilkes avec tous mes compliments sur son adresse.

« La commission est faite, chère amie, mais je crois que je vais être obligé de me chercher un autre témoin. Brewster prend le bateau dans trois jours.

« M. J. C. »

Cette lettre était la dernière du paquet.

Sans doute, M. Carrington se demanda-t-il, lui aussi, « ce qu'il était allé faire dans cette galère ». Et, désespéré de jamais arriver à convertir miss Fanny à de meilleurs sentiments, se laissa-t-il persuader par son ami, qui l'enleva par le premier bateau...

Ainsi l'histoire était finie... Il le croyait, du moins, miss Dilkes s'est chargée de nous rappeler son existence.

De la lecture de ces lettres je ne retiens que les phrases enflammées par lesquelles mon mari exprimait sa folle passion.

Combien cela fait contraste avec nos paisibles fiançailles où j'allais à ses rendez-vous avec Billy pour habituel compagnon !

Qu'a-t-il donc pu trouver en moi à aimer ?

Car il m'aimait. Il m'aimait alors, j'en suis certaine.

Et j'ai été assez enfant, assez stupide, pour n'avoir pas su garder son cœur...

Je pleurai une grande partie de la nuit. Le lendemain matin, je brûlai ces papiers dont la vue seule me donnait des crispations de nerfs.

Quant à la dernière lettre de M. Carrington, celle qui était venue à mon adresse, elle était toujours sur ma table, attendant son tour.

Mais, après ce que je venais de lire, je n'eus aucune envie de savoir ce qu'elle contenait. Il ne m'aimait plus, il était retourné à son premier amour, aucune explication ne pourrait changer ces faits.

D'un geste las et indifférent, je pris la lettre et la jetai au fond d'un tiroir où elle se trouve encore.

XI

Plusieurs jours ont passé. Mes forces reviennent lentement. Je continue à me lever tard, mais je puis aller et venir dans la maison et le jardin.

Là est ma limite. Pour rien au monde je ne franchirais la petite porte qui donne accès au bois, de peur de fâcheuses rencontres.

Mère et moi avons interdit notre porte formellement.

La vie suit son cours, paisible en apparence.

Vers le soir, quand ma peine a été trop lourde à porter, je passe un vêtement et mets mon chapeau :

— Mère, ne vous inquiétez pas, je vais à l'église.

— Ne te fatigue pas, va doucement. Ne reste pas trop tard.

— Non, mère chérie.

Je l'embrasse, lui souris et m'en vais.

Ces moments à l'église sont les meilleurs.

À certains jours j'entre au lieu saint avec un cœur douloureux plein de révolte. Je souffre trop pour pleurer, et c'est en vain que j'essaie de prier. Les prières apprises dans mon enfance viennent bien à mes lèvres, mais je les prononce sans conviction, insensible et glacée. Peu à peu, la divine influence du lieu saint opère sur mon cœur meurtri, les paroles prennent un sens plus profond, les larmes me montent aux yeux et je me sens délivrée en partie du fardeau qui m'opprime.

Plusieurs fois, sortant presque à la nuit, je rencontrai notre vieux curé.

Avec beaucoup de tact et de finesse, l'excellent homme me fit un petit sermon sur la résignation qui nous fait soumettre nos volontés à celle de la divine Providence, puis, aux voies infinies de Dieu qui se sert des épreuves pour purifier nos âmes et les ramener ensuite au bonheur — même au bonheur terrestre — par le chemin de la foi et de l'espérance.

— Il y a des souffrances trop fortes pour lesquelles il n'est pas d'espérance, monsieur le curé, répondis-je.

— La résignation amène le pardon, ma fille, et du pardon à l'espérance...

— Non, non, dis-je en secouant la tête, certaines offenses ne se peuvent pardonner, sans vous faire manquer à la dignité.

— Les apparences sont parfois trompeuses, dit le bon prêtre hésitant à parler, il faudrait pouvoir expliquer...

— Oh ! pardon, mon bon père, fis-je de mon ton impétueux, aucune explication ne saurait ramener un cœur dont l'amour est perdu.

— Ah ! si c'est ainsi. Et l'excellent homme jeta sur moi un long et profond regard. A-t-il compris que c'était à mon propre cœur que je faisais allusion ?

L'espérance n'est pas faite pour moi ! Seule quoique mariée, ni jeune fille, ni femme, quelle vie désolée s'ouvre devant moi ! Je sens mon cœur se serrer à la pensée des longues années — car je n'ai pas encore vingt ans — qui devront s'écouler ainsi dans une morne solitude... Combien de fois ai-je désiré mourir pour en voir arriver le terme !

J'ai reçu aujourd'hui une étrange visite. J'étais en train de lire pour la seconde fois une lettre de Dora, une lettre si bonne et si tendre, que j'avais peine à croire qu'elle me vint d'elle ; elle était accompagnée d'un post-scriptum de sir George plein de chaleureuse affection. J'en étais profondément touchée.

La porte entrebâillée livra passage à Ketty qui me dit :

— Madame, il y a là un monsieur qui désire vous parler.

— Vous savez bien, Ketty, que je ne reçois personne.

— Madame, il a tellement insisté que...

À ce moment la porte fut poussée du dehors et un homme de haute stature pénétra dans la pièce.

C'était sir Francis Garlyle.

Ketty referma la porte ; nous étions seuls.

Nous restâmes tous deux immobiles, debout, à nous regarder.

Pour ma part, le temps était aboli, je me rappelais, comme si ç'eût été d'hier, notre dernière séparation et toute ma vie heureuse de Strangemore passa devant mes yeux.

Quant à lui, il m'examinait avec étonnement, constatant sans doute les changements opérés en moi.

— Je regrette de voir que vous avez été si souffrante, mistress Carrington, dit-il d'un ton ému. Si je l'avais appris plus tôt...

— Vous qui savez combien ce nom de Carrington me rappelle de cruels souvenirs, interrompis-je, ne me le faites pas entendre trop souvent. Ici je suis redevenue Phyllis Vernon.

— Combien vous avez raison ! répondit-il en reprenant son ton léger. Ainsi vous pouvez vous imaginer que vous êtes encore une jeune fille et oublier que vous ayez jamais été mariée ; c'est bien le parti le plus sage. Eh bien ! chère Phyllis, qu'êtes-vous devenue ? — il prit un « siège sans façon. — Sauf vos yeux vous êtes méconnaissable ; si pâlie, si maigrie, si changée.

« La réclusion où vous vous cloîtrez est en train de vous tuer.

— J'aime mon petit coin tranquille. Et puis, je vous dirai que tout me fatigue et m'ennuie. Est-ce pour me faire ces jolis compliments que vous avez forcé ma porte, sir Francis ?

— Je n'ai pas à vous faire de compliments, me dit-il avec une franchise brutale. Au fond, vous savez ce que je pense de vous. Son regard avait une expression si hardie à cet instant que le détournai la tête et regrettai que ma mère ne fût pas avec moi.

— Qu'êtes-vous venu faire dans le pays ? dis-je pour détourner de moi la conversation Je vous croyais parti en Écosse.

— Certaines nouvelles que j'ai apprises chez mes amis Leslie m'en ont fait revenir, dit-il avec intention. Du reste, je me doutai. ; bien, ajouta sir Francis d'une voix plus basse, qu'un jour, tout cela finirait mal... pour Carrington.

« Oh ! pardon ! j'oublie que vous m'avez défendu de prononcer son nom. Disons : lui.

— Ainsi, vous ne plaiguez que lui dans cette affaire ? Je le regardais en face, indignée.

Mais il ne se troubla point et reprit avec un sourire bizarre :

— Je le plains d'avoir perdu la femme que vous êtes pour retomber entre les mains de celle... Il hésita.

— De celle qui veut me le reprendre, n'est-ce pas ? Puis, avec un de ces mouvements impétueux qui me font souvent parler malgré moi :

— Vous l'avez vu, il vous a parlé ? Dites, dites ce que vous savez ?

Sir Garlyle eut encore une hésitation, pourtant, dans ses yeux qui ne me quittaient point, je voyais une lueur inquiétante. Qu'était-il venu me dire ? Pourquoi était-il ici ? Il fallait tirer cela au clair, et avec un homme aussi habile, ce n'était pas une tâche aisée.

Il affectait un air embarrassé.

— Mon Dieu, mistress Car... Madame, si je vous disais l'impression que m'a laissée ma visite à Strangemore, je craindrais que vous... n'étant pas encore assez forte — que vous n'ayez une émotion.

— Oh ! interrompis-je vivement, après celles par lesquelles j'ai passé, je puis tout entendre ! Et que me direz-vous de plus que ce que je sais ? M. Carrington a été repris de son violent amour pour son ex-fiancée, il continue à la voir chaque jour, et il doit consulter des hommes de loi pour savoir de quelle façon, et la plus expéditive, il pourra se débarrasser de ses chaînes : c'est-à-dire divorcer ?

Sir Francis m'écoutait parler avec satisfaction ; il dit après une minute, en voilant l'éclat de ses prunelles :

— Je ne sais si vous avez raison sur le premier point, car votre... mari ne m'a point fait le confident de ses sentiments les plus intimes, bien que je sois l'un de ses plus anciens amis... mais sur les deux dernières questions je me permets de vous dire que vous vous méprenez complètement.

« Mark n'a pas mis les pieds hors de Strangemore depuis le jour où vous en êtes partie, et aucun homme de loi n'est allé le trouver. Non... je crois que... il attendra que ce soit vous qui fassiez les premiers pas.

Il dit cette dernière phrase en accentuant chaque mot et, ayant relevé mes paupières, je rencontrai son regard aigu, prêt à saisir ma première impression.

Intriguée, j'élevai les sourcils en demandant :

— Les premiers pas, dans quelle voie ?

— Mais... ne comprenez-vous pas ?... Dans la voie du divorce.

— Est-ce cela qu'il vous a chargé de me dire ? m'écriai-je en me levant !... Jamais je n'y consentirai !

L'effort avait brisé mes nerfs, je retombai sur mon siège en pleurant, la tête entre mes mains.

Francis Garlyle rapprocha sa chaise de la mienne et, d'une voix basse et adoucie à dessein :

— Pauvre petite femme, pourquoi vous mettre en cet état ! La violence n'a jamais servi de rien, croyez-moi ! Voyons, tachons de réfléchir un peu ? Çue demande-t-il, ce pauvre Mark ? Que vous lui laissiez la liberté de... de...

— D'épouser cette femme éhontée !

— Oh ! quel mot ! petite madame. Miss Dilkes n'est pas une créature éhontée ; elle appartient à une excellente famille de New-York, elle sera pourvue d'une dot considérable et...

— Elle ferait très bien votre affaire, à vous, sir Francis, lui dis-je en essuyant mes larmes, je vous ai entendu dire une fois que vous voudriez épouser une femme riche pour réparer les brèches que le jeu a faites à votre fortune.

« Si je l'appelle créature éhontée, c'est parce que, la façon dont elle a agi en venant jusqu'ici arracher un mari à sa femme, est une chose honteuse.

— La femme y tenait-elle beaucoup ? me dit-il d'une voix changée. Miss Dilkes ignorait qu'il fût déjà marié quand elle prit le parti de quitter l'Amérique, reprit-il un instant après, voyant que je n'avais rien répondu à son insinuation.

Il ne me plaisait pas de découvrir mes sentiments les plus intimes aux yeux de cet homme. Je sentais toujours qu'il y avait une pensée cachée qu'il ne me disait pas.

Je cherchais à découvrir où il voulait en venir...

— Eh bien ! fis-je tout à coup, comme prenant mon parti d'une situation devenue inévitable, supposons que je consente à une séparation légale...

Que ferait M. Carrington ? Croyez-vous que, lui, consentirait, si vite, à briser ma vie pour satisfaire sa passion ? L'en croyez-vous capable ?

Un éclair de joie venait de passer sur le visage de mon interlocuteur quand je prononçai le mot de séparation.

Il répondit avec son air aisé :

— Oui, je le crois. Il divorcera pour vous rendre votre liberté autant que pour lui-même.

— Me rendre ma liberté ?... Pourquoi ? Je n'en ferais rien.

Sir Francis s'était imprudemment avancé. Je le regardais dans les yeux. Il fut obligé de répondre :

— Parce qu'il croit que vous ne l'aimez pas... que vous ne l'avez jamais aimé et qu'aujourd'hui vous avez de l'aversion pour lui...

— Qui donc, repris-je d'un ton soupçonneux, lui a persuadé que je ne l'aimais pas ?... Ah ! je sais, sa cousine Blanche le lui disait sans cesse... Mais elle n'est pas près de lui. Et qui a pu lui dire que j'éprouvais de l'aversion pour lui, sinon...

Je regardais toujours sir Francis ; je le vis se troubler légèrement, puis, soudain, son teint se colora, et il fit un brusque mouvement vers moi :

— Oui, Phyllis, fit-il d'une voix précipitée, c'est moi ! Et je n'ai cru dire que la vérité. N'avez-vous pas prouvé par votre fuite l'horreur qu'il vous inspire ? Quand vous m'avez accompagné au skating malgré sa défense, n'était-ce pas dire franchement que vous préféreriez être en ma compagnie plutôt qu'en la sienne ? Quand, au bal masqué, vous avez voulu rester auprès de moi le temps de cette valse qu'il vous a interdit de danser, ne montriez-vous pas clairement que vous aimiez mieux passer cette demi-heure avec moi plutôt qu'auprès de n'importe quel autre ? Ah ! Phyllis, si le divorce délie votre mariage mal assorti, comprenez-vous l'espoir qui fait battre mon cœur en cette minute ? Vous me parliez de mariage d'argent ? Mais miss Dilkes ou quelque autre serait-elle plus riche cent fois qu'elle ne l'est, que rien ne pourrait ébranler mon plus cher désir. C'est vous seule que je veux pour femme et puisque vous ne l'aimez pas...

— Mais je l'aime ! Je l'aime ! m'écriai-je enfin, retrouvant subitement la parole. Ne me parlez pas de divorce ou de séparation. Je suis sa femme et le

resterai !

— Quoi ! fit-il en se levant avec un mouvement de colère :

« Cet homme qui vous a grossièrement trompée !

— Il n'était pas obligé de me parler d'anciennes fiançailles, et s'il ne l'a pas fait, c'était de peur de me faire de la peine.

— Et quand elle est arrivée, qu'ils ont eu tant de rendez-vous, était-ce aussi pour éviter de vous peiner qu'il vous a tout caché ?

— Oui, oui, criai-je, il n'a eu que de bonnes intentions. Il espérait qu'elle partirait sans que j'eusse appris qui elle était ; il voulait éviter d'éveiller d'injustes soupçons. Nous étions si heureux et tranquilles à ce moment ! Il me témoignait tant d'amour ! Et il sentait bien que moi aussi je...

Je m'arrêtai tout à coup en m'apercevant que j'étais en train de défendre mon mari, que je répétais tout haut les raisons que mon cœur me murmurait tout bas — et combien de fois ! — durant ces dernières semaines.

Stupéfait d'une telle explosion, sir Francis, debout au milieu du salon, me regardait sans m'interrompre, pâle et nerveux.

Il était venu pour jouer son propre jeu, son plus grand atout était l'horreur supposée que je devais avoir pour mon mari et il découvrait soudain que sa meilleure carte n'était qu'une carte fausse ! Il lit une grimace de dépit. La déception lui était dure. Mais il ne se tint pas pour battu.

— Vous avez vraiment la foi solide ! me dit-il avec un mauvais sourire qui me fit peur.

Je répondis, toute frémissante :

— Vous êtes venu pour me persuader, vous aussi, que Mark est fatigué de moi et qu'il déteste le lien qui nous attache. Mais, mon cher, vos insinuations produisent plutôt l'effet contraire, je vous en préviens ! Je ne suis plus aussi sûre qu'hier que mon mari soit amoureux d'une autre.

« Pourquoi a-t-il cessé ses visites à Carston et ne veut-il plus voir cette femme ?

— Mais... parce qu'il est un homme bien élevé et qu'il ne lui plan pas, sans doute, d'afficher sa... liaison, surtout à cinq kilomètres de sa femme

légitime ! Simple question de prudence et de savoir-vivre !

— Suivant vous, M. Carrington aurait une liaison avec miss Dilkes ? Et vous me disiez tout à l'heure qu'elle est une fille respectable. Vos opinions varient d'une minute à l'autre. Mais je comprends votre jeu. Ce que vous faites est d'un lâche !

Il pâlit davantage, et je me détournai de lui avec dégoût.

L'émotion de ces dernières minutes était trop forte pour mes forces affaiblies. Je me sentis prise de vertige et je me laissai retomber sur ma chaise la tête appuyée sur mes bras, accoudés à une table. Sir Francis me crut évanouie. Il se rapprocha de moi, mais la seule pensée que cet homme pouvait me toucher me rendit du courage et je relevai lentement la tête.

Je me rendis compte qu'il parlait.

— Si je suis un lâche, dit-il avec aplomb, je l'ai peut-être été moins qu'un autre. Malgré tout, Mark vous a fait un tort irrémédiable. Qu'êtes-vous devenue grâce à lui ?

« Une malheureuse femme sans foyer, exposée aux moqueries du monde. Il vous a amenée à venir vous enterrer dans ce coin perdu au lieu de tenir la place et le rang auxquels vous aviez droit. Il a détruit votre jeunesse et ruiné votre santé, voilà ce dont vous avez à le remercier !

— L'indéniable vérité de vos paroles les rend plus agréables à entendre, lui dis-je avec amertume. Mais le tout serait de savoir si ce n'est pas par ma propre faute, en fuyant toute explication, que j'ai appelé ces malheurs sur ma tête...

— Aujourd'hui, continua-t-il, vous voulez vous leurrer en cherchant à l'innocenter ou m'en imposer à moi. Mais je sais que vous ne l'aimez pas...

Je fis un mouvement pour parler, il ne m'en laissa pas le temps.

— Je le sais parce qu'à Strangemore j'ai étudié de près vos manières d'être avec votre mari, et j'ai constaté plus de cent fois que vous n'éprouviez pour Carrington qu'une attention très modérée. L'amour, tel que je le conçois, s'exprime d'autre façon, et vous méritez de connaître la passion dans ce qu'elle a de plus ardent. Alors seulement vous saurez ce que c'est que de vivre. Et vous n'avez pas vingt ans !

— Monsieur !

— Puisque, continua-t-il à voix basse, sans remarquer mon interruption, puisque votre mari lui-même accepterait le divorce, proposez-le-lui, rendezvous libre, cherchez votre intérêt réel. Je vous offre mon nom, mon rang, tout ce que je possède. Je vous conduirai dans l'endroit du monde que vous choisirez, à mon foyer ou à l'étranger. Je serai plus fier et plus heureux que je ne peux l'exprimer si un jour vous consentez à mettre cette petite main dans la mienne.

Il essaya de prendre ma main pendante à mon côté, mais je la retirai avec horreur et lui dis, mes joues brûlantes de fureur, et les yeux flambants :

— Avez-vous enfin fini de m'insulter ? N'avez-vous plus rien à ajouter ? Non ! Eh bien ! écoutez. Même si les circonstances s'y prêtaient jamais, si j'étais libre de mes actes, si vous étiez le dernier homme vivant sur la terre, je ne vous épouserais pas ! Que j'aime ou non mon mari d'amour, c'est une question qui ne concerne que moi. Quoi qu'il en soit, je suis sa femme et le resterai jusqu'à ce que la mort nous sépare. Mais quant à vous aimer, vous ? Je vous considère comme le plus vil et le plus lâche de tous les hommes !

Il eut un mouvement de colère concentrée.

J'insistai, les yeux dans ses yeux :

— Oui, pour être venu ici, en l'absence de votre ami, trahissant, sans doute, sa confiance, insinuer des mensonges à son sujet pour le rabaisser à mes yeux, vous ne méritez qu'horreur et mépris !

Je parlais avec tant d'énergie et de passion que je tremblais littéralement des pieds à la tête. Je me sentais humiliée et insultée au delà de tout.

— Merci, me dit-il tranquillement. Mais, je vous en prie, ne vous arrêtez pas en si beau chemin. Des insultes de la bouche d'une jolie femme sont des fleurs pour moi. Vous reconnaîtrez, plus tard, que vous vous êtes trompée dans la conduite de votre vie, ma chère enfant. Une chance s'offre à vous, le destin vous tend la main et vous la repoussez... Libre à vous ! Allons, fit-il de son air léger en me saluant avec sa grâce habituelle, le jeu ne m'a pas été favorable aujourd'hui : j'ai une revanche à prendre. Au revoir, belle dame, je porterai votre réponse à qui de droit.

Il allait revoir Mark, ce soir peut-être. Qu'était-il capable de lui dire ?

Je répondis vivement :

— Je ne vous charge d’aucun message pour M. Carrington. Je crois qu’une explication est devenue nécessaire entre nous. Je me chargerai moi-même de ce que j’ai à lui dire.

Il laissa échapper un ricanement qui me fit frissonner. Je le fixai avec effroi pendant qu’il tirait sa montre de son gousset et la regardait tranquillement.

— Il faudrait vous dépêcher si vous voulez le rattraper. Mark Carrington faisait ses malles quand je l’ai vu. C’était... hier soir. Aujourd’hui, il est à Boulogne et ce soir il sera à Calais. Si vous avez l’intention de courir après ce cher mari...

Je sentis le sang se retirer de mon cœur et ne pus que balbutier en montrant la porte :

— Sortez, monsieur, sortez...

Et je tombai comme une masse appuyée à la table.

Parti ! Il était parti !

.

Mère me retrouva à la même place un long temps après. Je n’avais pas de larmes, j’étais insensible et me laissai emmener dans ma chambre sans rien dire.

Vers le milieu de la nuit seulement, je recouvris complètement la conscience des choses, avec le souvenir de ce qui s’était passé.

Et je compris pourquoi je me répétais inlassablement :

— Une explication... une explication.

C’est qu’il me fallait une explication à tout prix. Je voulais savoir si Francis Garlyle m’avait menti, s’il avait vu Mark et ce que celui-ci pensait réellement.

Le souvenir de sa lettre me revint tout à coup.

Je me dressai, fis la lumière et fouillai dans le tiroir proche de mon lit. Elle y était toujours.

Voici ce qu’il me disait au lendemain du jour où mère lui fit défendre sa porte.

« *Strangemore.*

« Pour la dixième fois je reviens de Summerleas où l'on me défend de vous voir. Phyllis, est-ce vous qui êtes aussi cruelle de votre plein gré ou est-ce madame votre mère qui impose sa volonté devant laquelle je me vois forcé de m'incliner. Mais pensez, ma Phyllis aimée, que vous savoir malade et rester loin de vous me rendra fou de douleur !

« Je croyais avoir souffert tout ce qu'un homme peut endurer sans mourir, l'autre soir, quand je rentrai à la maison et vous trouvai partie. Je pensai d'abord que vous aviez été voir votre mère et vous étiez attardée, puis l'inquiétude me gagna, je questionnai les domestiques et j'appris ce qui était arrivé.

« Ah ! croyez-le, je le jure sur l'amour profond et inaltérable que je vous ai voué, ma bien-aimée, j'eusse donné vingt ans de ma vie pour avoir réussi à écarter de vous la personne que vous avez vue et à éloigner de votre esprit la connaissance de ces choses.

« C'est justement mon ardent désir de vous épargner inquiétudes et soupçons qui ont causé ma perte.

« J'aurais peut-être dû parler dès le début... Mais vous étiez si jeune, si impressionnable, je craignais que vous ne gardiez une fausse impression de ce qu'ont été, en réalité, mes premières fiançailles, je préfèrai les passer sous silence pensant que nous n'aurions jamais à y revenir.

« Hélas !

« Veuillez m'écouter, Phyllis, et après vous jugerez si je mérite votre pardon... le pardon de ces mystères dont votre bien était le seul mobile.

« Quand je partis à vingt-sept ans pour les États-Unis avec mon camarade de collège Brewster, un peu plus âgé que moi, je n'avais aucune expérience du monde ni des femmes, ayant toujours vécu au collège ou à la campagne, ou les sports étaient mes seuls plaisirs.

« Au point de vue moral : un enfant.

« Quand je vis m'apparaître miss Dilkes, la plus belle entre les belles de New-York, je fus ébloui, je l'avoue, et de là à être subjugué, il n'y avait qu'un pas.

« Trois semaines après l'avoir vue pour la première fois, je la demandai en mariage et fus agréé.

« C'est alors que commença pour moi l'existence la plus misérable. Ce bonheur du temps des fiançailles que j'avais escompté me fut gâché par la vie mondaine la plus effrénée.

« Traîné dans les bals, les concerts, théâtres, garden-parties, visites, il ne me fut jamais possible de jouir d'un seul instant d'intimité avec ma fiancée. Elle était une « belle » de New-York, elle avait un rôle à soutenir, et j'étais le fantoche qu'elle exhibait dans les réceptions mondaines. Fantoche las, inquiet, ennuyé, parmi un monde qui parlait à peine sa langue, traîné à la remorque d'une belle fille dont toutes les grâces et les sourires étaient pour les autres... et les rebuffades, les volontés impérieuses, les caprices violents pour moi.

« À mesure que le temps du mariage approcha, elle se contraignit de moins en moins et me rendit plusieurs fois le témoin de scènes affreuses, en public aussi bien qu'en particulier, de ces scènes qui sont de nature à faire réfléchir un homme sur le bonheur de sa future vie conjugale.

« Cependant, les préparatifs du mariage avançaient. Ce devait être une des solennités de la saison.

« Avant de prononcer les paroles définitives, ayant essayé de chapitrer ma fiancée, du reste sans succès, je priai mon fidèle Brewster de glisser quelques bons conseils à l'oreille de miss Fanny.

« Poussé par sa sincère affection pour moi, le cher garçon s'y prit de telle façon qu'il n'eut plus jamais envie de recommencer. Sa propre canne brisée en morceaux par deux belles mains, puis lancée en plein visage, faillit l'éborgner pour la vie. C'est alors qu'effrayé du sort qui m'attendait, j'allai chez miss Dilkes pour lui reprocher ses façons envers mon ami et entendis la plus grossière bordée d'injures qui soit jamais sortie des lèvres d'une femme. Au tableau : un éventail en lambeaux, une statuette brisée.

« Phyllis, je vous jure qu'à cet instant, la passion que j'avais éprouvée pour cette femme que je ne voyais plus autrement que sous les traits d'une furie, ma passion s'écroula et s'éparpilla en morceaux comme les lambeaux de l'éventail et les fragments de la statuette.

« Le lendemain, miss Dilkes attendit vainement mon retour, signal ordinaire de l'un de ces raccommodements où elle se montrait si habile et auxquels je me laissais reprendre.

« Cette fois tout était à jamais brisé. Je lui en expliquai les raisons dans une lettre qu'elle reçut après mon départ.

« Et puis, Brewster était là, il y mit beaucoup du sien et sut calmer mes scrupules. À la lettre, il m'enleva.

« Deux jours après, nous embarquions et, quand je foulai de nouveau le sol de la vieille Angleterre, feus l'impression que je venais d'échapper à un mortel danger.

« Quelques mois à peine s'étaient écoulés, quand je fis votre rencontre, chère petite aimée, et ce furent justement les qualités opposées au caractère de miss Dilkes qui me plurent en vous : franchise, loyauté, grâce modeste, ingénuité charmante.

« Tout en vous me plut : jusqu'à vos naïvetés de petite villageoise, vos boutades d'enfant si vite apaisées dans les larmes. Il m'était agréable de penser qu'après avoir été accepté comme par grâce par une fille de milliardaire, j'allais ouvrir aux yeux étonnés d'une enfant ignorante de la vie, les portes féeriques du palais des Mille et une Nuits.

« Et je vous aimai de toute mon âme...

« Voilà, Phyllis, l'histoire véridique de ma malheureuse passion si vite née, si vite éteinte... car l'épreuve a été concluante. J'ai revu miss Dilkes et la seule impression qu'elle ait faite sur mon esprit a été celle d'une répulsion invincible. Elle me rappelait le temps le plus malheureux de ma vie.

« Mais je connais trop sa nature vindicative et violente pour ne pas tout craindre de son voisinage de Strangemore.

« C'est pourquoi, lorsque j'appris l'arrivée d'une Américaine à l'hôtel de Carston, d'après la description que l'on m'en fit, je crus la reconnaître, et je volai vers vous, craignant déjà qu'un malheur ne fut arrivé. Je m'excuse, ma chérie, de la façon très peu gracieuse dont je vous enlevai du skating ce jour-là ; il me semblait que mon bien le plus précieux était en grand péril.

« Et c'est aussi pour vous mettre à l'abri de ses emportements que je consentis à la voir en cachette, cherchant toujours à la décider à partir, et espérant y réussir.

« Ah ! j'aurais dû écouter ma première impulsion qui était de vous emmener au loin, de nous cacher tous deux jusqu'à ce que le pays fût débarrassé de cette présence odieuse.

« Mais pendant les derniers jours de notre vie commune vous aviez l'air si confiante, si heureuse... Je reculais de jour en jour craignant de toucher à notre bonheur lorsque... vous savez la suite ! Je crois que si j'étais rentré à cet instant, pendant qu'elle vous affolait de frayeur, je n'aurais pu m'empêcher de l'étrangler...

« Pauvre, pauvre chérie ! Combien il a fallu que vous fussiez arrivée au dernier degré de la terreur pour que vous vous soyez sauvée ainsi, toute seule et désespérée dans la nuit !

« Phyllis, si en tout ceci j'ai mal agi, si j'ai manqué de confiance envers vous et si vous m'en voulez encore, chère âme, j'implore votre pardon ?

« Mais, pour l'amour du ciel, ne me rejetez pas loin de vous. Laissez-moi le droit d'entrer et de vous soigner.

« Je vous aimerai tant que vous guérirez tout de suite, puis je vous enlèverai et nous partirons pour le continent.

« Je vous fais porter cette lettre par Tynon. À partir de ce soir je me confie pour un mois entre les murs de Strangemore dont les gardes ont reçu une consigne sévère. Ici, j'attendrai votre réponse.

« Si elle ne vient jamais — ce que je ne puis me résigner à croire — dans un mois je fuis ce pays ainsi que la femme qui me l'a fait prendre en horreur, et je pars pour de longs voyages, vous débarrassant de ma présence...

« Ainsi, Phyllis, décidez, mon sort est entre vos mains.

« À bientôt, je veux l'espérer, toutes mes tendresses et mon cœur meurtri à vos pieds.

« MARK. »

Au dernier mot je laissai retomber mon front sur la lettre, puis je baisai longuement la signature.

Il m'aimait toujours ! Enfin, j'étais convaincue de son amour inaltérable, et cette horrible femme n'était plus rien pour lui.

Oh ! Mark ! J'ai été insensée de douter de vous !

Quelles angoisses je nous aurais épargnées, à vous et à moi, si j'avais eu moi-même un peu plus de confiance et si je n'avais pas laissé une sottise jalouse m'aveugler au point de me faire commettre la sottise de vous fuir...

Soudain, un flot de larmes vint me soulager.

Mais celles-ci n'avaient pas l'amertume des premières que j'avais versées ; malgré tout je me répétais :

« Il m'aime ! il m'aime ! »

Et la joie de posséder son amour tempérait ma douleur d'être séparée de lui.

La mauvaise chance s'en était mêlée, aussi !

Penser que cette lettre avait dormi tout un long mois dans ce tiroir, que je n'aurais eu que la main il étendre, un geste à faire pour la décacheter et ne l'avais point fait !

Et sir Garlyle avait attendu pour venir me trouver que mon mari se trouvât dans le train qui l'emportait. Il était sûr alors que nous ne pourrions avoir d'explication. Le traître !

Ce matin, m'étant expliquée avec mère et lui ayant montré la lettre de Mark, je pleurai encore, doucement, appuyée à son épaule.

Elle caressa mes cheveux qui sont sa gloire et me dit :

— Ton père et le docteur avaient raison, après tout, il n'était pas si coupable que nous le croyions. Vois-tu, ma petite fille, qu'il est toujours dangereux de juger hâtivement. Mon Dieu, il y a bien un peu de ma faute là-dedans, j'aurais dû le recevoir, mais tu m'étais arrivée dans un tel état que je craignais tout pour toi. Le docteur m'a fait peur, et tu ne voulais même pas entendre son nom.

— Oh ! mère, ne vous accusez pas ! Vous avez agi pour le mieux ; si je n'étais pas partie comme une folle et une enfant que je suis, Mark et moi nous serions expliqués et tout eût été fini. Maintenant, il est parti !

— Oh ! pas pour toujours ! s'écria mère, et qui sait ? peut-être qu'à Strangemore il a laissé une adresse, tu écrirais...

— Oh ! oui, fis-je, sautant sur mes pieds, et essuyant mes larmes, mère, je vais y aller avant le déjeuner.

— Sois prudente, Phyllis, si tu allais rencontrer cette autre personne : l'horrible créature.

— Ce n'est pas une horrible créature, elle est très belle, répondis-je, épinglant mon chapeau en hâte, mais maintenant, je ne la crains plus : je la dédaigne !

Et là-dessus, avec un petit rire, — le premier depuis si longtemps, — je partis ayant embrassé mère de toutes mes forces.

« Comme mon bon curé connaît la vie, pensai-je, en foulant les feuilles du bois de mon pas vif, les voies de Dieu sont vraiment impénétrables. Ainsi je n'ai pas eu besoin de passer par la résignation pour en venir à l'espérance. Maintenant je crois, j'espère, ma vie n'est plus un trou affreux, une suite de jours mornes, le beau temps reviendra, le soleil de « son » regard réchauffera mon cœur... il reviendra ! »

Et je courais presque, le long de la rivière.

Jamais les bois de Strangemore ne m'ont paru plus beaux, plus solitaires, plus parfumés de l'odeur de la terre, des fleurs, des mousses et des feuilles...

Mai commence, le mois joli du renouveau et tout chante aussi le renouveau en moi-même.

Il m'aime ! il reviendra !

Mes pas ailés me conduisirent en moins d'une heure à la grille du château.

Elle était verrouillée. La bâtisse immense, que j'aperçus de loin, me fit l'effet d'être aveugle avec toutes ses fenêtres fermées. Pas de fleurs aux balcons, portes closes.

À mon coup de sonnette, Bridge ne sortit même point du cottage, il se contenta de crier d'une voix bourrue :

— C'est fermé, on n'entre pas.

Je criai très fort :

— Bridge, Bridge, ouvrez-moi !

Il parut presque aussitôt et je l'entendis marmonner :

— Dieu me pardonne ! On dirait la voix de Madame. Quand il m'aperçut à travers les barreaux, le brave homme ôta son bonnet et resta bouche bée, sans un mot.

— Eh bien ! dis-je en secouant la petite porte, ouvrez vite, Bridge, ne me reconnaissez-vous pas ?

— Si, Madame, bien sûr ! Mais pas la petite porte, Madame. La grande porte, la grande porte !

Bien que ce fût un retard de cinq minutes, je ne voulus pas le priver du plaisir d'ouvrir l'immense grille devant ma fluette personne et je la passai triomphalement, tandis que le bonhomme, incliné très bas, saluait.

J'allai trouver l'entrée du vestibule par lequel j'étais partie.

C'était ouvert, j'y entrai sans bruit.

Du côté de l'office et des cuisines me parvinrent des voix animées, les gros rires des cochers et valets et les accents plus aigus des femmes, mêlés à des cliquetis de verres.

On fêtait agréablement le départ des maîtres. Je sonnai.

Un temps assez long se passa, puis Anna parut, rouge, embarrassée, et visiblement ahurie de me voir :

— Madame a sonné ?

— Oui, dis-je d'un ton très naturel. Je désirerais voir Tynon.

— Tynon n'est plus ici, madame, dit cette fille en me dévisageant avec un air d'insolence, il n'y est plus pour longtemps, il est parti avec Monsieur.

Je la regardai tranquillement, sans me démonter.

— Bien. Faites venir Mrs. Hedgins.

La femme de charge entra peu après.

Mrs. Hedgins fit une grande révérence qui cassa aux plis son tablier de soie noire.

— Enfin, ma chère dame, s'écria-t-elle en joignant les mains, vous voici revenue ! Un jour trop tard !

— Oui, un jour trop tard, répétais-je. Mais vous saurez peut-être où il est allé ?

— Hélas ! Madame, personne ne le sait. Monsieur était tombé dans la neurasthénie depuis le départ de Madame ; personne ne pouvait lui parler, sauf Tynon, et encore !... Nous savons que Monsieur est allé sur le continent, c'est tout... Il a dû s'embarquer hier. Et il a donné des ordres comme s'il ne devait pas revenir.

Je poussai un soupir que l'excellente femme interpréta à sa manière, car, en relevant les yeux, je vis les siens fixés sur moi avec une sincère sympathie.

— Personne n'est venu en mon absence ? demandai-je avec hésitation.

— Pardon. Sir Garlyle est venu hier et il a causé longuement avec Monsieur.

— Je le savais. Mais... personne d'autre ?

La vieille femme lut sur mon visage le sens de mes paroles.

— Non, Madame, dit-elle baissant un peu la voix, la « personne » n'a pas pu revenir ici. Ce n'est pas qu'elle ne l'ait point essayé ; on l'a encore vue rôder autour du parc, mais Bridge et ses chiens ont fait bonne garde. Bridge, comme moi, est tout dévoué à Madame... et la « personne » n'a pas pu entrer.

J'eus un sourire content, tandis que Mrs. Hedgins frottait lentement ses mains sèches l'une contre l'autre.

— Eh bien, que se passe-t-il ici depuis mon départ ? demandai-je un moment après.

— Oh ! Madame, c'est une pitié quand la maîtresse de maison n'y est pas ! Malgré tous mes efforts, je n'arrive pas à les gouverner ! Anna est une mauvaise langue qui monte la tête à Thomas et à la cuisinière, je n'en puis venir à bout, et puis il y a un coulage... Ce serait bon, vraiment, si Madame se montrait quelquefois.

— Oui, je viendrai de temps en temps. Et pour commencer, mistress Jane, vous ferez leur compte à Anna et à Thomas. Ils partiront.

— Bien, Madame.

— Gardez la cuisinière, parce que sa cuisine est bonne. Elle se calmera après le départ des autres. Ne cherchez pas d'autre femme de chambre, ni d'autre valet de pied pour le moment. Nous verrons plus tard. Est-ce que M. Carrington a donné des instructions à l'intendant, M. Foster ?

— Non, Madame, presque rien. Il a dit avant de partir que s'il rentrait de l'argent des fermages, on l'envoie au banquier, à Londres. C'est tout.

— Vous direz à M. Foster qu'il vienne chaque semaine ici, le lundi matin, comme par le passé. Je le recevrai dans le cabinet, à la place de mon mari.

Je me levai avec un grand air de dignité et je m'aperçus que la femme de charge me regardait d'un air ému, sans pouvoir prononcer un mot.

— Vous direz aussi au jardinier qu'il apporte ses comptes. Je le recevrai après M. Foster. S'il y a quelque chose à faire au sujet des chevaux, le premier cocher pourra me parler également. Au revoir, chère mistress Hedgins, soignez-vous bien ! Voulez-vous avoir l'obligeance de sonner pour qu'on attelle mes poneys ?

Quelques minutes plus tard, je descendais l'avenue au trot de mes poneys. Ils avaient été fort privés d'exercice et ils tiraient sur les guides. Derrière moi se tenait le petit groom Jack que j'avais l'intention de garder à Summerleas avec l'attelage.

J'arrivais à la jonction des chemins de Carston et de Summerleas quand je vis arriver en face de moi, venant de Carston, une automobile qu'une femme conduisait elle-même.

Elle m'avait reconnue avant que je ne la visse ; c'était miss Dilkes, accompagnée seulement d'un domestique de l'hôtel.

Au lieu de poursuivre son chemin sur le côté de la route, comprenant que j'allais m'engager sur Summerleas dont je me trouvais à peine à cinquante mètres, elle me « coupa », c'est-à-dire qu'un brusque coup de volant amena l'auto presque sous le nez des poneys.

Ils se cabrèrent, effrayés déjà par les appels du groom qui criait à l'auto de se garer.

Malgré le danger pressant, je levai les yeux et rencontrai le regard effrayant de l'Américaine. Elle s'écria :

— Ah ! ah ! C'est la petite poupée anglaise. La poupée que j'ai brisée !

Elle se rapprochait toujours. Je levai mon fouet, folle de colère.

Jack, sautant à terre, se jeta aux naseaux des bêtes.

Frémissante sous l'insulte, j'allais frapper mon ennemie, quand...

L'automobile fit demi-tour, j'entendis un rire insolent et tout disparut dans un nuage de poussière sur la route de la station. Au loin un train siffla.

J'eus le temps d'apercevoir une énorme malle attachée à l'arrière de l'auto avec des courroies : elle partait !

Miss Dilkes me disait son dernier adieu.

Il fallut un bon moment pour faire entendre raison aux poneys, affolés de frayeur. Quand je les crus assez calmés, je les fis galoper un mille ou deux sur la grand'route puis les ramenai haletants, mais assagis, et tournai sans encombre dans l'avenue de la maison.

— Quelles nouvelles ? me demanda mère avec anxiété.

— Personne ne sait où il est allé, mère ? fis-je tristement.

— Nous l'apprendrons quelque jour, ma chérie, en attendant tu n'es pas malheureuse auprès de moi. Maintenant que tous nos enfants sont partis, tu seras ma consolation.

— Nous nous consolerons l'une l'autre, mère chérie, dis-je en l'embrassant, mais vraiment... vous ne croyez pas que ce sera éternel ? Et puis... oh ! j'oubliais de vous dire ; miss Dilkes est partie ! Partie pour tout à fait.

Je racontai l'incident de la route dans tous ses détails.

— Dieu soit loué ! s'écria maman avec ferveur. Nous allons pouvoir respirer à l'aise. Tu ne pouvais m'apprendre de meilleure nouvelle.

XII

25 juin.

Les derniers jours de juin tirent à leur fin. Juillet s'annonce dans toute sa gloire.

Bien que je sois toujours sans nouvelle de celui qui ne quitte jamais ma pensée, le temps et la jeunesse aidant, je suis presque redevenue la Phyllis d'autrefois.

Mes joues ont retrouvé leur couleur et leur rondeur enfantine ; mes yeux, clairs et brillants ont perdu leur aspect maladif ; mon corps a recouvré toute son élasticité ; mais une ombre triste vole habituellement mon regard, mes éclats de rire ne résonnent plus comme autrefois dans les bois de Summerleas et, à mesure que le temps s'écoule sans m'apporter ce que je désire, un peu de courage me quitte chaque jour.

Cependant, je secoue ma torpeur et ne veux pas me laisser endormir dans une attente épuisante et vaine.

Je fais tout ce qui est en mon pouvoir pour remplacer le maître absent dans nos domaines.

Mise au courant par Foster, l'intendant, des besoins de nos paysans, de leurs maladies ou de leurs soucis, j'ai pris un vif intérêt au sort de ces gens.

On voit partout mon léger tonneau, traîné par les poneys infatigables.

En outre, au château, l'ordre et la régularité règnent sous mon ferme contrôle.

Anna et Thomas mis à la porte, le « coulage » a cessé comme par enchantement. Mrs. Hedgins dort des nuits paisibles et bénit les jours que je passe à Strangemore. La cuisinière est devenue un ange de douceur.

Mais, malgré ces journées comblées de salubres travaux, malgré tout, le souvenir du bien-aimé obscurcit pour moi la joie de vivre, et si je n'appelais souvent à mon aide la résignation et l'aide de Dieu, je me laisserais aller à un affreux découragement.

10 juillet.

Depuis deux jours, Roland est parmi nous, en congé.

Mon frère aîné m'a toujours témoigné une grande sympathie. Quoique nous ayons eu rarement l'occasion de passer assez de temps l'un avec l'autre pour nous apprécier mutuellement.

Ce soir nous nous trouvions seuls après le dîner.

Quand nous eûmes longuement parlé de mes tristes affaires :

— Et toi, Roly, lui dis-je, où en es-tu avec la fille du colonel ?

— Ah ! fit-il d'un air ennuyé, cela ne va pas comme je le voudrais. Miss Helen est fantasque. Tantôt ce sont des sourires à vous tourner la tête et, d'autres fois, c'est à peine si elle daigne vous connaître. À plusieurs reprises elle m'a offert de me rendre sa parole.

— Tu croyais être si sûr de son amour ?

— Oui. Il y a six mois. Depuis Noël nous avons un nouveau capitaine, laid, vulgaire, idiot... Seulement il a cinquante mille « livres » de rente et le cœur de ma Dulcinée n'est pas à l'épreuve de tant de millions. J'ai souffert le martyre, acheva Roly en laissant paraître sur son visage rayonnant de santé et de jeunesse une expression de désespoir.

— Tu l'oublieras, dis-je doucement.

— Parbleu oui ! s'écria-t-il. C'est ce que j'ai de mieux à faire. Ah ! où trouver jamais une fille à l'esprit sain et droit contente de son sort, qui soit disposée à faire le bonheur d'un homme sans en chercher si long.

— Peut-être pas très loin, fis-je en souriant. Tu ne sais donc rien voir ?

— Qui veux-tu dire ?

— Aveugle !... aveugle !

Je le regardai dans les yeux... il rougit jusqu'aux oreilles et je compris à qui il pensait,

— Tu crois qu'elle pense toujours à moi ?

— J'en suis certaine. Sais-tu quel vœu elle a fait cet hiver ? Mon Dieu, il n'y a guère que trois ou quatre mois, à la Fontaine aux Souhais ? Celui de devenir la femme de certain officier...

Roland réfléchit profondément ; enfin il dit d'un ton sérieux :

— Les Hastings n'ont presque pas de fortune et il y a trois enfants. Sais-tu ce qu'est la vie d'un ménage d'officier sans argent ?

— S'ils s'aiment l'un l'autre et sont heureux, ils seront toujours assez riches, répondis-je.

Mon frère me regarda avec, étonnement ; puis, il se leva et parla d'autre chose. Dans le cours de la soirée il fut plusieurs fois distrait. Quand mère lui demanda, à l'heure du coucher, ce qu'il ferait demain :

— J'irai parler à Hastings, dit-il sans hésiter. J'ai une commission pour lui, de quelqu'un du régiment.

.

25 juillet

La douce Jenny n'a pas fait en vain son vœu d'amour à la Fontaine. Elle est si heureuse maintenant qu'elle ne peut croire à son bonheur.

— Phyllis, me dit-elle hier en m'embrassant, — c'était le jour de leurs fiançailles — je souhaite le retour de votre bonheur aussi ardemment que je suis sûre d'être une heureuse femme.

— Ah ! ma chérie, murmurai-je en la serrant dans mes bras, que Dieu vous entende ; et moi, je souhaite que votre bonheur à vous, soit à l'abri de tous les orages.

— Sait-on jamais ! dit-elle en soupirant.

Mais son regard brillant d'amour et de confiance fixé sur Roly démentait son exclamation.

Mon frère, en garçon expéditif, a prié sa fiancée de fixer leur mariage à une date rapprochée : au mois d'octobre, par exemple, et Jenny, trouvant probablement qu'elle l'avait assez attendu, y a consenti sans se faire prier.

Brighton, 12 août.

La décision du départ à la mer s'est prise si rapidement et le temps s'est trouvé si rempli avec nos préparatifs de voyage et l'installation, que j'ai dû délaissier mon album depuis plus de quinze jours.

La famille Hastings devait, comme chaque année, aller passer les mois d'août et de septembre à la mer.

Les fiançailles de Jenny n'ont rien changé à ses projets, sauf que mon frère fut invité à profiter des derniers jours de son mois de permission pour les accompagner.

Et ce bon Roly, me voyant si délaissée, n'a pas voulu partir sans moi.

Mère a insisté aussi, car je refusais de toutes mes forces, sentant que ma tristesse n'était vraiment pas faite pour aller avec l'entrain d'une bande joyeuse.

Une promesse m'enleva mon seul regret.

— J'irai à Strangemore de temps à autre, me dit mère, s'il y a la moindre apparence de son retour, tu seras prévenue par dépêche.

Mais je n'ai accepté que pour un mois l'invitation de nos amis. Je veux être de retour en septembre ; c'est le mois anniversaire de notre mariage et, s'il y pense, peut-être... peut-être que... Je ne veux pas me leurrer d'un espoir qui sera déçu.

15 août.

Le rayonnement du bonheur de certaines personnes est tel qu'il met de la joie dans toute une maison ; c'est ce qui arrive ici dans la villa que les Hastings ont louée en vue de la mer.

Roland loge dans un hôtel voisin, mais, dès huit heures du matin, sa forte voix retentit dans le hall, et à minuit il faut absolument le mettre à la porte.

Pareil débordement d'amour heureux que je n'ai jamais connu m'étonne et, par instants, m'attriste encore plus.

Non point que le moindre sentiment de jalousie effleure mon esprit, mais s'il est vrai, comme le dit Dante, que le plus grand tourment des damnés soit le souvenir de leur bonheur passé, je crois que je fais en ce moment mon purgatoire sur terre.

Hier, dans l'après-midi, ils se croyaient seuls dans le petit jardinet de la villa. Roly tenait la taille de sa fiancée, ils se parlaient cœur à cœur et souvent un baiser achevait leurs phrases.

Il y avait tant d'harmonie dans leurs pas, leurs gestes, leurs regards étaient si empreints d'amour vrai que je ne pus y tenir.

Une griffe me serra le cœur.

Malgré moi, la pensée de ma situation désolée me fit venir les larmes aux yeux et je montai rapidement à ma chambre pour y cacher mon chagrin.

Oh ! Mark, mon mari, mon aimé, quand reviendrez-vous ?

17 août.

Ma santé devient meilleure tous les jours, bien que le moral ne soit pas très brillant et qu'il suffise de presque rien pour bouleverser mon système nerveux.

Hier soir, les Hastings avaient invité des amis de passage, les de Vere, à dîner. J'aurais bien préféré ne pas y être, mais je pensai que me faire servir dans ma chambre compliquerait le service et je m'attache, autant que possible, à ne pas me singulariser. Je passai donc une robe du soir — j'ai emporté une grande partie de celles que j'ai à Strangemore, — et me rendis au salon.

Pendant le repas, je tressaillis soudain en entendant prononcer mon nom.

M. de Vere disait :

— Nous avons beaucoup voyagé en Suisse et dans la partie de la France qui avoisine la frontière. Hilda, — il s'adressait à sa femme, — n'était-ce pas à Chamonix que nous nous arrêtâmes plusieurs jours en revenant sur Paris ?

« Vous jugez de notre étonnement en retrouvant là-bas l'un de vos compatriotes. J'avais entendu prononcer son nom par votre voisin, mon cousin Henry de Vere et, du reste, je le reconnus pour l'avoir rencontré à Londres. Voyons, il s'appelle...

« Ah ! Carrington !... C'est bien cela.

Au nom de mon mari — car ce ne pouvait être un autre que lui — je devins mortellement pâle. Tous mes amis avaient les yeux fixés sur moi.

Je me raidis, aussi blanche que la nappe, et essayai de faire bonne figure, tandis que M. de Vere, inconscient de l'émotion qu'il provoquait, continuait :

— C'est, je crois, un original, ce Mark Carrington, on m'a conté à son sujet une histoire assez étrange, il avait, paraît-il, une jeune femme charmante et... Vous êtes enrhumé, cher ami ?

Ici, M. de Vere s'aperçut enfin des signaux que lui faisait son hôte, il s'arrêta, balbutiant :

— Ah ! pardon !

Et vite quelqu'un voulut parler d'autre chose. Mais je relevai la tête, les yeux brillants d'espoir, je les fixai sur l'invité.

— Monsieur, dis-je, essayant d'assurer ma voix, à quelle époque avez-vous rencontré M. Carrington... mon mari ?

Mrs. de Vere vint au secours de son époux qui, pour le moment, restait muet d'étonnement et de consternation.

— C'était vers le 15 mai, madame, dit-elle. Du reste, nous ne fîmes que l'apercevoir. Le lendemain matin, M. Carrington avait quitté l'hôtel avant notre réveil.

— Savez-vous où il s'est dirigé ensuite ?

— Nous ne l'avons pas demandé, madame. Du reste, beaucoup de voyageurs s'en vont sans donner d'adresse.

— Merci. Je baissai les yeux sur mon assiette, encore péniblement ébranlée et déçue.

Malgré toutes mes recherches et celles de mes amis, il reste introuvable !

Mark, jusqu'à quand durera ce supplice ?

Revenez, mon amour, ou, quand il vous plaira de venir, vous me trouverez morte !

22 août.

Aujourd'hui, après une nuit cruelle d'insomnie, j'éprouvai un besoin intense de grand air.

Je sortis par la petite porte du jardinet, afin d'éviter une société quelconque, et j'allai errer au bord de la mer.

À certains jours où ma peine est plus poignante, j'aime sa mélancolie profonde.

Plus loin, beaucoup plus loin que la plage encombrée de baigneurs élégants, se trouve une haute falaise de sanie et rochers, recouverts d'une herbe rare ; elle se termine en précipice à pic sur l'océan.

Arrivée là, je m'assieds et, d'autres fois, achevant de gravir la côte, lorsque je suis au sommet, je contemple l'infini et m'amuse à compter les vagues qui viennent mourir sur la grève, au-dessous de moi.

Assise dans cet endroit solitaire, je m'abandonne à mes rêveries, et je puis gémir ou pleurer à mon aise.

Quel peu de temps écoulé depuis celui où je n'étais qu'une enfant au cœur gai et léger !

Je sens maintenant, par là force du contraste combien j'étais heureuse.

Je ne savais pas, alors, ce que c'était qu'un chagrin, un soupçon de jalousie, une amertume ou un affront. J'ignorais cette sensation plus pénible que toutes : la solitude !

Ô tristes jours ! et nuits plus tristes encore quand l'oubli du sommeil qui serait le bienvenu ne peut me venir en aide !

L'autre soir, en revenant de la falaise, je suis entrée à l'église. J'ai pu prier longtemps. Réconfortée, mais non consolée, je suis revenue les yeux secs, et dans la soirée j'ai réussi à rire comme les autres.

Summerleas, 1^{er} septembre.

J'ai été heureuse quand même de revoir mon cher nid.

Après l'agitation de la plage mondaine, c'est un doux repos que la solitude des champs ou des bois.

Dès le lendemain de mon arrivée, je suis accourue à Strangemore, le cœur palpitant d'apprendre du nouveau.

Non, rien... toujours rien !

Je me suis remise de bon cœur à la tâche que j'aime : celle de veiller de mon mieux sur nos propriétés en l'absence de mon mari.

Depuis mon absence et celle de Mark, les mauvais bruits qu'avait suscités la présence de l'Américaine se sont éteints d'eux-mêmes ; tout le monde me suit, quand je passe, d'un regard sympathique.

10 septembre.

L'arrivée de ma sœur et de son mari a amené à Summerleas un grand mouvement de visites qui me fatiguent, aussi je les esquive autant que cela se peut.

Dora, qu'une précieuse espérance pare d'une grâce nouvelle, est aussi jolie sinon plus qu'autrefois.

À demi allongée sur la bergère dans des poses alanguies, environnée de coussins, elle reçoit ses visites et babille gentiment, comme il convient à une jeune baronne, avec des manières pleines de distinction.

Dimanche dernier, dans le milieu de la journée, on annonça lord et lady Chandos.

Je bondis du coin où je m'étais cachée volontairement et j'allai me jeter au cou de mon amie.

Quel tendre baiser elle me rendit !

Aussitôt que ce fut possible, je l'entraînai dans ma chambre pour une longue causerie.

Tous mes souvenirs me revinrent à mesure que je parlais, ils rouvrirent la source de mes larmes, mais la chaude sympathie que me témoigna Lilian adoucit leur amertume.

— Et vous, ma chérie, demandai-je, êtes-vous heureuse ?

Elle rougit... je vis qu'elle allait parler et n'osait le faire.

— Parlez, Lilian, dites ? Je n'ai pas l'esprit assez mesquin pour être jalouse du bonheur des autres... Et, du reste, ajoutai-je avec un sourire triste, pensant à mon frère et à ma sœur, n'y suis-je pas habituée ? Je ne vois que des gens heureux autour de moi. Dites, petite amie ? Est-il bon avec vous ? Avez-vous trouvé le bonheur que vous méritez tous deux ?

— C'est le parfait bonheur, Phyllis ! dit la petite mariée en laissant la joie rayonner dans ses beaux yeux.

— Et lui, que dit-il ?

— Il dit, répondit-elle en riant, que si je l'ai fait attendre si longtemps, c'était afin que la récompense soit meilleure. Oui, nous sommes bien heureux, mais si vous voulez être patiente, Phyllis, et ne pas user ces jolis yeux à pleurer, vous aussi serez récompensée. Il ne faut pas que Mark vous retrouve maigre et laide à faire peur, car il reviendra et bientôt, j'en ai l'intime conviction.

Après avoir parlé de choses et d'autres, et de beaucoup de gens que nous connaissons :

— Avez-vous entendu reparler de lady Blanche ?

— Non... Seigneur, je n'en avais pas la moindre envie, mais quelqu'un m'a dit que sir Garlyle... Oh ! fit Lilian en me voyant changer de couleur, qu'y a-t-il ?

— Rien, continuez. Vous disiez que sir Garlyle ?

— Allait partir ou était parti pour l'Amérique. Je lui souhaite un bon voyage ! Vraiment, notre société n'y perdra guère !

Je ne répondis rien, mais je me demandai *in petto*, si, d'après le conseil que je lui avais donné, il ne suivait pas le sillage de certaine Américaine ?

Eh bien, bon voyage ! comme dit Lilian.

28 septembre au soir.

Cette journée mémorable, anniversaire de mon mariage, m'a laissé des impressions si confuses que je ne saurais m'y débrouiller pour les fixer sur mon album une dernière fois, si je ne commence par le commencement.

Donc, étant allée ce matin à Strangemore au trot de mes poneys, j'en revins vers midi assez fatiguée.

Ma tête tournait un peu et surtout mon cœur me faisait mal, car, au jour de notre anniversaire, j'avais espéré peut-être un mot, un rappel de lui... Et il n'y avait rien !

— Phyllis, tu n'es pas bien, me dit mère en sortant de table, veux-tu aller te reposer sur ton lit ?

— Non, merci. J'ai mal à la tête. Je vais sortir, je crois que cela me fera du bien.

— Ah ! s'écria Billy en sautant sur sa casquette, je vais avec toi, Phyl. Nous irons voir si les noisettes sont mûres dans le bois de Strangemore ! Tu te rappelles...

— Billy ! cria maman, tais-toi.

J'étais devenue toute blanche et je crus défaillir. Je fis un geste pour écarter Billy et dis d'une voix qui me sembla résonner étrangement :

— Non. Je n'irai pas avec toi. J'irai seule.

Mère et Billy — mes deux grandes amours après « lui » — me regardèrent partir de la porte, petite silhouette mince, triste et noire.

J'avais choisi en m'habillant une robe noire en signe de deuil.

Ce jour de septembre était le plus doux qu'on puisse rêver. Je traversai nos bois sans presque y jeter un regard. J'étais pressée d'arriver devant certain noisetier que je savais reconnaître entre tous !

N'était-ce point là, perchée dans cet arbre, que Mark avait trouvé son enfant, sa petite fille, comme il lui plaisait de m'appeler ?

Ayant trouvé la place, je m'occupai assez longtemps à me faire un lit de feuilles sèches. J'en ramassai et en apportai une grande quantité pour arriver à me faire une couche confortable.

Le mal de tête dont je souffrais depuis le matin avait empiré du fait de la chaleur, il me tardait de m'étendre à l'ombre de mon noisetier pour y chercher le sommeil.

Une grande paix et une douce fraîcheur régnaient sous les arbres touffus. Aucun autre bruit que celui de la rivière qui bondissait plus loin sur les cailloux où clapotait le long de ses rives.

Ou encore le frémissement des feuilles et le froufrou de soie des ailes de libellules et de papillons.

Ce coin délicieux était fait à plaisir pour procurer l'apaisement à toute créature humaine.

Hélas ! il n'en pouvait être ainsi pour mon pauvre cœur !

À peine mes paupières se furent-elles fermées que la pensée de nos heureux jours d'autrefois me revint, passant dans mon esprit comme une vision radieuse, puis, aussitôt, ce fut le contraste des derniers mois, toute la succession des jours ternes et sombres où ma vie de femme heureuse s'est effondrée comme en un trou sans fond.

J'avais tant espéré un mot de lui ce matin !... Mon cœur battait à se rompre quand j'ai franchi la grille de Strangemore et je m'attendais presque à le revoir debout sur le seuil, m'attendant avec son bon sourire de jadis.

Et puis rien !... Pourtant, il n'avait pu oublier l'anniversaire de ce jour.

En quelque endroit perdu de la terre qu'il fût en ce moment, le souvenir de ce temps délicieux devait le hanter.

Mark ! Mark chéri ! Quel horrible sort nous séparait ! Les années passeraient-elles ainsi, sans que je vous revoie, mon cher amour ?

Étiez-vous enterré dans une Thébaidé, pleurant toujours votre femme qui vous aime et vous tendait les bras !

Dans dix ans, pensai-je, si mon supplice doit durer cette éternité, je serai presque une vieille femme, la douleur aura flétri mon visage et blanchi mes cheveux... Vous ne me reconnaîtrez plus !

Oh ! être près de vous aujourd'hui comme il y a un an, sous vos regards caressants, et rentrer la main dans la main dans notre chère demeure, l'un à l'autre pour toujours ! Cela, c'était le rêve... Mais quelle atroce réalité !

Pour la centième fois, peut-être, quand j'étais sûre de ne pas être épiée, je sortis de mon corsage où je la portais sans cesse la dernière lettre de mon mari.

Et, comme d'habitude, je la couvris de larmes et de baisers. Lui aussi il souffrait, il m'appelait, sans doute. La pensée de sa douleur ajoutée à la mienne me désespéra davantage encore.

Je pleurai longtemps jusqu'à ce qu'enfin le sommeil et la chaleur vinssent m'apporter l'oubli de tout.

Je m'endormis la joue appuyée au papier trempé de mes pleurs et tombai dans un complet anéantissement.

Vers la fin de mon somme qui fut long, car le soleil commençait à descendre quand je me réveillai, je crus faire un songe singulier.

Un homme m'apparaissait de loin dont les traits étaient environnés d'une brume si épaisse qu'il ne m'était pas possible de les distinguer. Cependant sa tournure, sa démarche, ne m'étaient pas inconnues. Il se rapprochait lentement dans ma direction et peu à peu son visage se précisait. Haletante d'émotion, je le regardais venir, il fit soudain un mouvement brusque qui le mit à genoux devant moi, je crus sentir une main très douce toucher mon front, mes cheveux, je m'agitai dans mon sommeil, murmurant :

— Mark ! Mark !

Et en ouvrant les yeux, je vis l'homme de mon rêve, celui dont je venais de prononcer le nom, debout à quelques pas de moi.

Les bras croisés, adossé à un arbre, il me regardait de ses yeux profonds, si tristes que mon cœur en fut pénétré.

Je me levai les bras étendus en courant à lui.

— Mark ! c'est vous ! Ne me reconnaissez-vous pas ?

Et je me mis à pleurer convulsivement, appuyée à son épaule. Il releva lentement mon visage pour l'exposer à la lumière qui filtrait d'en haut au travers des feuilles.

— Ainsi, je vous retrouve ici, dit-il d'une voix changée, et vous ne me fuyez pas.

— Oh ! Mark ! Si j'avais su ! Si j'avais compris comme vous m'aimiez ! Mais vous êtes ici, près de moi, vous ne partirez plus. Oh ! dites, dites que vous ne partirez plus ?

— Il faudrait, pour cela, que je fusse bien sûr que vous m'aimez un peu.

Je lui emprisonnai le cou de mes deux bras.

— Mark, je vous aime... Je vous aime de toute mon âme. Oh ! croyez-le, maintenant. J'ai tant souffert !

— Et moi ! fit-il d'un ton sourd.

Il plongea son regard dans mes yeux pour lire jusqu'au fond de mon cœur.

— C'est elle, c'est bien elle, dit-il lentement, comme s'il ne pouvait y croire... Voilà ses yeux que j'aime, voilà ses cheveux et ses petites boucles, et jusqu'au signe brun au coin de l'oreille... elle a pleuré... comme moi.

« Phyllis ! oh ! Phyllis, s'écria-t-il tout à coup, en me serrant contre lui. Nous ne nous séparerons plus jamais, dites, c'est trop affreux !

Pendant un temps assez long, les libellules, les papillons et les fauvettes s'en donnèrent à cœur joie autour de nous ; nous ne parlions plus : je crois que les grands bonheurs comme les grandes douleurs sont muets.

Une immense joie, une quiétude parfaite nous avaient complètement envahis l'un et l'autre. Des paroles eussent été insuffisantes pour exprimer tout cela.

— Rentrons, lui dis-je enfin, ils seront si heureux là-bas.

Nous commençâmes à marcher lentement sous les arbres. Il me tenait serrée dans son bras comme s'il eût été décidé à ne plus me lâcher.

Au moment de quitter l'allée des noisetiers, nous nous retournâmes d'un commun accord.

Il me dit à voix basse, bien que nous fussions seuls :

— Il faudra revenir ici de temps en temps et si jamais nous sentions notre amour en danger...

— Alors, ce sera jamais, lui dis-je en riant ; nous aurons assez de confiance désormais pour tout nous dire.

— Je ferai élever un petit kiosque à cet endroit en souvenir, dit-il d'un air rêveur. J'ai trouvé mon bonheur, un jour, sous un noisetier, et je l'y ai retrouvé aujourd'hui alors que je désespérais... Phyllis, plus tard, nous y conduirons nos enfants.

Je me tus. Mais j'appuyai ma joue rougissante sur son cœur et le baiser que je lui donnai fut la meilleure réponse.

FIN

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Kaderousse
- Ernest-Mtl
- Newnewlaw
- Hervé-Marc
- Taousert
- FreeCorp
- Acélan
- Wolfinux
- Guillaumelandry
- Exilexi
- Sturmami
- Stamlou

- Cantons-de-l'Est
- LeDeuxiemeTexte
- Tylwyth Eldar
- Toto256

-
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
 2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
 3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
 4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)